La vérité
sur le peuplement de La Réunion

Une étude philohistorique et métagénétique
de *Homo sapiens sapiens reunionnensis*



Jean-Bernard ÉMERVÉ

Labuse éditeur
Paris



ATTENTION

Ce PDF est un piratage illégal.

**Le livre présenté ici est une fiction, signé sous le pseudonyme "Jean-Bernard Émervé".
Je le mets à la disposition pour que chacun puisse se rendre compte par lui-même de quoi il s'agit.
J'assume l'entière responsabilité de ce piratage, pour prouver qu'il n'y a pas d'"archéologue" ni de maison d'édition "Labuse" qui se cache derrière ce livre. Si quelqu'un souhaite réclamer les droits sur ce livre, qu'il me contacte ou porte plainte.**

**histoire.reunion@gmail.com
L'article d'analyse de ce livre est disponible sur :
www.histoire-reunion.re**



Avertissement de l'éditeur

Ce livre a été écrit au cours des années 2005-2007. Jean-Bernard Émervé est décédé brusquement, à Saint-Denis de La Réunion, en 2007 d'une maladie occasionnée par un saisissement. Il s'agit peut-être — certainement même — du Réunionnais qui a le plus donné à La Réunion. Aussi, ses amis n'ont pas voulu que son travail soit perdu et ils se sont unis pour en faciliter l'édition.

D'aucuns pourront avancer qu'il s'agit là d'une œuvre ancienne. Quelques années… C'est pour l'homme contemporain une très longue éternité. Cela relèguerait l'œuvre dans les ténèbres de la préhistoire pour nous autres Réunionnais qui allons très vite dans le développement intellectuel, si cette œuvre avait été rendue obsolète depuis par la recherche historique. Or, rien n'est venu la dépasser. Elle est encore pleine de sa richesse fondatrice. C'est une œuvre majeure. Elle deviendra une œuvre classique : classique à la fois de la science, par le saut qu'elle nous fait faire dans nos connaissances sur le peuplement de La Réunion, et classique de la littérature réunionnaise, par tous les textes qui ont été traduits de la langue des occupants premiers de l'île, nos ancêtres.

L'éditeur

Avant-propos

Nous espérons ne pas être un objet de scandale par ce travail de recherche sur le peuplement de La Réunion que nous proposons aujourd'hui au public. Le présent ouvrage sort du plus profond de notre cœur et il n'est que l'expression de la vérité. Il est le fruit de longues années de travail. Ce que nous présentons a de quoi surprendre le lecteur, et tout Réunionnais aussi qui pense être familier de l'histoire de son île, car personne n'est préparé au choc de notre découverte. Nous-mêmes, nous en fûmes profondément ébranlés, marqués durablement. On trouvera dans les pages suivantes relaté tout ce qu'il est possible d'exposer au grand public. Ce que nous éludons ne l'est précisément que pour protéger nos sources, en particulier les manuscrits que nous avons découverts et qui composent les bases du présent essai historique, les bases de la vérité sur le peuplement de La Réunion, sur la véritable et étonnante nature de nos ancêtres. En effet, nous allons prouver en utilisant les données les plus sûres, celles de la science, de l'archéologie et des analyses de textes manuscrits par l'exégèse scientifique, que les premières arrivées dans l'île remontent à l'Antiquité ; montrer aussi que nous partageons les gènes d'ancêtres qui furent autrefois très célèbres dans le monde méditerranéen, qui transformèrent ce monde même et l'élargirent au-delà des confins de la Terre, celle qui jusqu'alors était connue en leurs patries d'origine.

Certes, il faut le confesser, nous avons hésité avant de publier ce pan de l'histoire de La Réunion, encore nous sommes-nous limités à une partie seulement de ce que nous avons découvert, tellement tout ceci peut paraître fantastique et heurter les idées les plus fermement établies. Cependant, quoi qu'il dût nous en coûter, nous devions la vérité à La Réunion, à l'Homme Réunionnais, et au monde entier dont les yeux sont fixés sur nous. En effet, tous contemplent avec étonnement le magnifique brassage ethnique de notre population, ce

magnifique creuset de races où bouillonnent certainement les ingrédients de la transmutation alchimique et philosophique qui apportera à l'humanité un nouveau modèle à suivre. Ce nouveau modèle, celui de la sagesse et de la vertu réunionnaise, permet d'espérer un monde apaisé, où l'homme ne sera plus un loup pour l'homme, où il n'y aura plus de meutes en colère s'égorgeant et se dépeçant aux cliquetis des épées, au claquement des canons ou aux chuintements des gaz de combat. Le Réunionnais ne serait-il pas là pour que les choses changent dans le monde ?

Nos découvertes amènent à se poser quelques questions. En particulier, la remarquable harmonie de la société réunionnaise doit-elle tout au pur hasard ? De fait, l'ensemble des facteurs qui concourent à cette harmonie, dans leur diversité, dans leur complexité, se sont comme agencés au cours de l'histoire, de peuplements en peuplements divers, comme par quelque volonté cachée du destin, en des sortes d'engrenages qui s'emboîtent parfaitement, se meuvent en synergie, et constituent la plus merveilleuse et divine des mécaniques qui fonctionne toute seule, sans bruit et sans heurt aucun. Un véritable Dessein Intelligent. Nous émettrons quelques hypothèses à cet égard. Des hypothèses ? Voilà une modestie qui n'est plus de mise. Nous produirons au grand jour des preuves. La Vérité pure et absolue.

*

* *

Nos ancêtres de l'Antiquité lointaine étaient férus de poésie. Leur œuvre est immense. Aussi intercalerons-nous dans le texte des poèmes choisis, dans des encarts bien distincts de façon à ce qu'il n'y ait pas d'ambiguïté avec le reste du texte. D'autres poèmes seront reportés en fin des chapitres pour ne pas trop détourner l'attention du lecteur et qu'il puisse de même consacrer le temps nécessaire à la lecture de la poésie, indépendamment de sa lecture du récit concernant l'aventure du peuplement de notre île. Certes, un chapitre se fera l'écho des épopées qui ont construit notre brillante littérature créole, soulignant que rien de ce qu'il y avait de mieux dans l'œuvre de nos ancêtres n'a été perdu et surtout que le savoir-faire est toujours là parmi les inspirés de notre littérature. Nous avons reporté encore dans un chapitre spécial, le dernier, d'autres poèmes. Nous ne donnerons pas ici les raisons de nos choix, certes subjectifs comme toujours. À vrai

dire, ceux qui sont cités nous ont particulièrement plu. Mais des milliers de poèmes encore auraient pu être facilement reproduits.

Il appartient au lecteur, s'il le veut, de réfléchir à l'organisation des poèmes dans le texte. Pourquoi celui-ci en tel endroit et pas un autre ? Les raisons littéraires et artistiques en sont certes profondes. Un ouvrage en lui-même ne suffirait pas à l'expliquer. Le lecteur devra trouver lui-même les raisons qui nous ont motivés. Il les trouvera ou ne les trouvera pas… Bonne lecture, bonne découverte en tout état de cause.

*

* *

Il faut toujours en venir au politiquement correct. Chacun sait qu'il existe des esprits chagrins, hystériques du politiquement correct, plus royalistes que le roi, plus Créoles que les grands Créoles qui ont construit La Réunion, et notre recherche, nos découvertes, risquent de les offusquer. Ceux qui préfèrent le ronron des lieux communs pourront faire une contre-publicité dommageable à la vérité. Nous sommes, comme tous les Réunionnais, attachés à la remarquable harmonie qui règne sur notre société aux multiples ethnies et nombreuses religions. Nous les aimons toutes. D'ailleurs, de par la loi, l'amour universel a fort justement été promulgué. Nous ne voulons déplaire à aucune ethnie, aucune religion, car pour ces dernières, chacune porte une forme de la vérité. Nous respectons tout ce qui est nôtre. Et, si nous rapportons, si je rapporte par la force des choses, des opinions, des propos qui ne sont pas miens ou nôtres, c'est par simple souci d'objectivité. Nous ne les prenons pas à notre compte. Comment, en effet, parvenir à critiquer des opinions erronées, voire fausses, fascisantes et condamnables, sans les citer auparavant ? Et l'on sait très bien que le Créole a souvent été attaqué, critiqué, bafoué. Pauvre Créole sans cesse méprisé ! Mais la vérité triomphe toujours de l'erreur et si la recherche est sacrée, la découverte l'est encore plus. C'est une œuvre de redressement de la Vérité, nous en avons bien conscience, à laquelle nous nous livrons ici. Une œuvre de dignité.

*

* *

Enfin, nous tenons à remercier ici Mlle Françoise Vergès, directrice de la Maison des Civilisations et de l'Unité Réunionnaise (MCUR), pour le soutien qu'elle n'a jamais cessé de me manifester et

pour le modèle qu'elle a été pour moi. Elle, la grande Réunionnaise, la grande Créole au jugement si sûr pour tout ce qui touche la réunionnité. Ses compétences, mûries par sa très longue absence de notre île, sont éclatantes. Elle a, en effet, parcouru le monde, revenant plus riche d'expérience, et renforcée dans sa conviction de l'immense valeur de notre culture si complexe, de sa supériorité sur toutes les autres cultures. Merci pour tout, Madame, et permets moi de ne pas te voussoyer, puisque notre très longue et affectueuse amitié s'est habituée au tutoiement : « Merci, Françoise pour tout le soutien que tu m'as apporté. Merci Çoisette ! »

Zeus

Zeus a dans ses mains tous les dés et toutes les cartes
S'il n'était le dieu suprême
Cela ne s'appellerait-il pas tricher

Zeus a créé le monde et l'humanité en six jours
Il a ouvert toutes les portes
Il peut toutes les fermer
Pourquoi s'ennuyait-il au point qu'il ait besoin de régner
Tout puissant sur des êtres infimes
Quel est ce dieu suprême qui a besoin de créer
Quel est ce dieu suprême qui a besoin de repos
Et de tricher

Clitarque, *Poiein*, vers 200

Rappelons que ce travail a reçu le prix « Paul Vergès – Lénine » pour l'avancée qu'il constitue dans les sciences anthropologiques et les sciences sociales de La Réunion, en particulier pour la défense de « L'Homme Réunionnais ». Merci Popaul : *Viv nout ipersiper lidër masimo !* Notre Chef pour l'éternité.

Jean-Bernard Émervé
Saint-Denis, 2007

Chapitre I

Interrogations sur le passé et le présent de l'Homme Réunionnais (*Homo sapiens sapiens reunionnensis*)

La « vulgate » du peuplement de La Réunion et ses approximations

Un accroc scientifique à la vulgate

Le peuplement de La Réunion fait l'objet d'une *vulgate* que tout le monde semble admettre. Nul ne questionne et ne remet en cause le mythe d'un peuplement originel effectué à partir des 17e et 18e siècles par des « Français ». Le mythe porte, non sur l'arrivée des premiers colons au 17e siècle, mais sur le soi-disant caractère originel, fondateur, de cette arrivée. En effet, le peuplement de La Réunion est bien antérieur au débarquement de « Français » venus comme en goguette de Madagascar, puisque les travaux scientifiques les plus récents prouvent qu'il remonte de façon sûre à l'Antiquité. Les premiers navigateurs, des explorateurs bien involontaires, ont abordé dans l'île vers 324 av. J.C. y faisant souche. Ils étaient d'origine grecque. Cet essai soulignera tout ce que nous leur devons, tant sur le plan culturel, qu'en ce qui concerne la génétique de ce qui est aujourd'hui « Le Réunionnais ». Cette grande première scientifique est, nous l'admettons, un bouleversement sans précédent. Mais il faut nous rendre à l'évidence, quelque réticence que nous ayons à admettre des origines aussi lointaines, et aussi illustres, nous sommes contraints d'accepter les preuves archéologiques et documentaires les plus irréfutables.

La nouveauté du thème que constitue un peuplement dès l'Antiquité pourrait nous inciter à jeter en hâte, dans ces premières lignes, de façon un peu disparate, voire brouillonne, les éléments essentiels de nos découvertes, comme le ferait un journaliste pour accrocher le lecteur. Nous ne sommes pas là pour produire de la basse littérature pipeul. Il nous faut agir avec méthode, proposant d'abord quelques lignes fortes de l'état actuel de la société, de façon à mieux

faire ressortir ensuite le caractère révolutionnaire de ce que nos travaux inédits établissent. Nos résultats, en effet, n'atteindront leur pleine densité que si nous situons les fondements culturels sur lesquels ils viennent s'asseoir, que si nous situons la façon dont aujourd'hui le Réunionnais conçoit sa réunionnité, avant de réexaminer celle-ci pour l'enrichir à la lumière des éléments nouveaux que nous apportons par la suite. Ces commentaires sont importants aussi car, sorti du Réunionnais, même le monde des érudits européens n'est pas familier avec la *vulgate* de l'histoire compliquée de cette île tropicale.

De ce fait, nous nous attacherons à rappeler, en ce début d'exposé, ce qui est le politiquement correct aujourd'hui.[1] En démocratie, il n'y a rien au-dessus du peuple. La parole des media, qui est ce que l'on parvient à faire penser au peuple, est le critère de toute transcendance. Le politiquement correct est la Vérité.

Que l'on soit rassuré donc, nous ne devons rien retrancher, rien changer à notre belle Vérité. Notre but n'est pas de perturber les âmes. Le travail que nous exposons ne sera donc pas une œuvre iconoclaste. Nous aurons simplement à ajouter de nouveaux éléments pour les périodes antérieures au 17e siècle, c'est-à-dire faire progresser la vérité en lui donnant une plus grande plénitude, une plus remarquable assise. Ceci change la perspective du peuplement de La Réunion et la densité du peuple réunionnais dans sa position au cœur de l'histoire de l'humanité. Le poids du Réunionnais est bien supérieur à ce que chacun pensait. La Réunion n'est plus une île isolée, perdue au fin fond de l'océan, mais une île centrale qui a un message à transmettre au reste du monde, une île qui a un destin. Un grand destin.

Les amants

En bas coule dans l'ombre de la ravine la rivière aux flots serrés
À l'abri de ses rives
Protégées tes hanches se sont pressées contre les miennes
Et ma main sous ta tunique blanche
A trouvé le chemin de tes mille tendresses
En bas coulera toujours la rivière aux calmes de l'éternité

Théomaque, *Des désirs*, vers 250

Lorsque les « Premiers Français » débarquèrent dans l'île au 17e siècle, des populations éparses occupaient déjà l'intérieur des terres, établies là depuis longtemps, qui vivaient de cueillette et des richesses

de la nature, sans qu'aucun travail ne soit nécessaire. La nature avait agi envers les ancêtres des Réunionnais actuels comme l'aurait fait une mère tutélaire. Les populations anciennes se mélangèrent aux nouveaux arrivants, sans heurts, avec le remarquable esprit de métissage qui caractérise nos valeurs. À l'époque où débarquèrent les « Premiers Français », il y avait bien peu de lettrés dans l'Océan Indien susceptibles de composer une recension écrite exhaustive de ce qui se passait. Notre travail a été d'enquêter avec minutie sur nos ancêtres de l'Antiquité, pour découvrir d'où ils venaient et comment ils sont arrivés ici. Ce qu'ils y ont fait. Et aussi, pourquoi ils étaient là. Les documents métalliques que nous avons trouvés dans la forêt du Tapcal (en créole : *Tapkal*), sur lesquels était gravée l'histoire de ce qui fut le peuplement originel de La Réunion au quatrième siècle av. J.C., ont été des éléments essentiels. Nous les exposerons en détail.

Interrogation commune

Nous nous interrogeons tous
En tournant les yeux vers ton Olympe divin
Beaux laids droits tordus riches ou pauvres
Tous que nous sommes ici-bas sur cette Terre
Que ton cruel plaisir enfanta
Au lendemain de quelque épuisante et sordide ivresse
Ici sur cette Terre cause et réceptacle de nos douleurs
Hypocrite asile de nos angoisses
Caverne infinie de nos misères
Nous autres qui fouillons grattons
Égratignons tout à peine
Le sol rigide le sol rigoureux le sol stérile
Nous autres qui grattons pour en faire jaillir
Eau saumâtre maigres filons et nourriture amère
Zeus je te le demande réponds je t'en supplie
Pourquoi y a-t-il donc des dieux
Et ne le sommes-nous pas

Damos, *Poèmes arrogants*, vers 260

Les fortunes de l'esclavage

Ceux que l'on appelle les premiers Français sont donc arrivés au 17e siècle.[2] Soit. C'est un fait majeur. Il en est d'autres, venus ensuite. La Réunion a été marquée par l'esclavage. Ce dernier est l'élément le

plus cruellement fondateur de notre réunionnité. Les importations serviles en provenance d'Afrique, de Madagascar, entre autres, pour certains d'entre elles du Mozambique… sont venues fournir à peu de frais aux exploitants réunionnais les bras indispensables à la culture tropicale. Mais un envoyé du gouvernement, Joseph Napoléon Sébastien Sarda, dit Sarda-Garriga, un métropolitain, ce que l'on appelle ici un « Zoreille », vint, tel un Chevalier Blanc sortant de l'onde sur son cheval écumant, libérer les 58 000 esclaves de l'île. Dans l'inconscient réunionnais, Sarda-Garriga est à la fois la figure emblématique du politiquement correct et une source de gêne.

Sarda-Garriga, porteur des décisions de la République, sut s'adresser à tous les propriétaires de bétail humain qui se croyaient investis d'une autorité octroyée par Dieu sur leurs frères noirs, comme ils l'avaient sur les volailles de leurs basses-cours. La libération des esclaves se passa dans le calme le 20 décembre 1848. Il n'y eut pas ces déchaînements de violence sauvage à laquelle on aurait pu s'attendre. Rendons-en grâce à ceux qui, porteurs d'autorité spirituelle, surent adoucir les sentiments, élever l'âme de ces êtres exploités vers les chemins du pardon et de la magnanimité.

Cela se passa dans le calme, aussi, parce que des sommes considérables furent versées par les Zoreilles pour indemniser les propriétaires de tous les « efforts » qu'ils avaient fait pour mettre en culture l'île, même si les efforts des « noirs de pioche » avaient été supérieurs en termes de transpiration et de sang. Même si le nombre de « nénènes » violées par les maîtres est en partie à l'origine de ce métissage dont nous sommes si fiers aujourd'hui. C'est là une position difficile pour beaucoup d'entre nous de porter en même temps les gènes de l'esclave et ceux du maître esclavagiste.

Une banque fut créée pour recueillir l'argent versé. La caste des privilégiés était ainsi pérennisée par ce flux financier qui en inaugurait d'autres. Combien de ces capitaines d'industrie dont nous admirons le dynamisme et la fortune dans les médias, qui nous font la promotion du risque et de l'économie de marché, la promotion de la rentabilité et du profit présentés comme les archétypes de l'activité humaine et de la vertu, l'entreprise étant la cathédrale des temps modernes, combien d'entre eux tirent l'origine de leurs biens de ces liquidités criminelles dont leurs arrières arrière-grands-pères furent inondés ?

L'argent n'a pas d'odeur, mais il a une histoire. Il est encore gluant de la sueur, des larmes et du sang de nos ancêtres. Il est encore pétri de la honte pour nos pères et nos mères esclaves d'avoir été

libérés par l'achat de leur liberté. C'est-à-dire par l'achat de leur dignité d'hommes. Voilà pour la gêne concernant l'emblématique figure de Sarda-Garriga. Il nous a achetés.

L'esclavage est un crime contre l'humanité. Les crimes contre l'humanité sont imprescriptibles. Il faut confisquer à titre rétroactif les sommes versées pour « dédommager » les esclavagistes du matériel humain qu'ils s'étaient approprié. En payant les « propriétaires », l'État reconnaissait leurs droits de possession sur des êtres humains. Ce faisant, il devenait lui-même complice du crime contre l'humanité qui avait été perpétré avant qu'il n'y mette fin. Il devenait même propriétaire des esclaves qu'il avait payés. Les sommes versées ont enflé depuis 1848. Ce qu'elles sont devenues doit être confisqué dans l'état où il se trouve et où il se trouve en métropole ou à l'étranger.

Il faut aussi aller gratter du côté de l'Afrique,[3-4] de ces états des côtes atlantiques, du centre du continent et de l'Est dont nos ancêtres venaient. Pendant des siècles, les Africains ont razzié leurs frères des tribus voisines pour les vendre aux Arabes d'abord et aux Européens ensuite qui, pour ces derniers, se contentaient d'aborder sur les côtes et de prendre livraison de nos ancêtres déjà enchaînés, marqués au fer rouge par leurs frères noirs. Les fortunes ainsi amassées sont là. Elles ont gonflé. Elles ont survécu à la colonisation, quand les Européens ont « désesclavagisé » l'Afrique, au nom des vertus de la République, pour pouvoir mieux la coloniser, au nom des mêmes vertus. Certains des bénéficiaires de ces fortunes esclavagistes, aujourd'hui, sont à la tête des États, dans les couloirs de l'ONU, de l'UNESCO. Ces Africains participent à la direction des organismes internationaux destinés à donner bonne conscience, à titre rétroactif, à leurs ancêtres. Ils se penchent la larme à l'œil sur les malheurs que leurs arrières ou arrières arrière-grands-pères esclavagistes ont causés à leurs frères et à leur continent, réclamant des indemnités en vertu de la culpabilité qu'ils affectent de ressentir.

Ces fortunes, constituées sur un crime contre l'humanité, ont enflé par la mise en coupe réglée de toute l'économie africaine. Crime contre l'humanité ? Cela veut dire confiscation, à titre rétroactif — législation du crime contre l'humanité oblige —, des fortunes à l'origine où elles se sont constituées, donc confiscation aussi de tout ce qu'elles sont devenues, puisque ces fortunes confisquées à l'origine, n'ayant pas existé, ne peuvent qu'avoir rien produit. Il faut être sans pitié pour nos ancêtres africains qui nous ont razziés, torturés et vendus comme esclaves, en échange d'or. Si, pour nos frères noirs,

nous étions de simples objets de profit, comment eût-il pu en être autrement pour les Blancs. Pourquoi n'irait-on pas examiner aussi l'origine des fortunes de Madagascar où, à la fin du 19e siècle, les marchés aux esclaves existaient encore ? Dans ces pays, bien des fortunes ont survécu à la colonisation et elles puent la charogne, celle de nos ancêtres qui sont tombés en chemin sous le fouet de leurs frères noirs. Il y avait un survivant arrivant sur les côtes, pour cinq individus réduits en esclavage dans le continent par leurs frères africains.

L'amer souvenir

Que les jours sont lents à s'éteindre
Que les mois sont lourds à passer
Pourquoi les ans sont-ils des éternels et tristes retours
Jouant à la scie grinçante aux sons aigus
Quand la trame de la vie a été saccagée
Que l'être sœur a été dénoué
Par l'outil aigu d'une parque au geste insouciant
Que reste-t-il à l'amant d'autre que l'amer souvenir
Sont-ils tristes les ans éternels
Et lourds les mois à s'éteindre
Lents les jours les uns après les autres à souffrir et pleurer

Ménon, *Poèmes du souvenir*, vers 260

Le post-esclavage

La venue d'« engagés », des Indes, de Chine ou de Madagascar, permit de remplacer les bras qui, devenus libres, ne voulaient plus travailler pour les anciens esclavagistes, on le comprend. Le retrait, dans la dignité, de ce peuple blessé, hors du secteur des activités, perdure encore. Certains y voient l'origine du taux de chômage (30 % en 2004,[5] 37 % en 1998). Le traumatisme était incommensurable.

L'économie est une invention d'Européens. Le développement de même. Le chômage encore. Il est là pour discréditer les cultures qui refusent d'entrer dans l'orbite de la bien-pensance. Le RMI, les aides sociales venues de métropole, ne sont pas de l'assistanat. Les sommes versées sont un dû ; elles sont là pour assurer une indemnisation, justifiée, à ceux dont les ancêtres furent exploités. Ce n'était pas les esclavagistes qu'il fallait payer lorsque la République a libéré les esclaves : l'argent aurait dû aller aux esclaves pour les indemniser de

leur travail, et des crimes commis contre eux. C'est le moins que la solidarité nationale se substitue à la sècheresse de cœur des descendants de nos maîtres. Ces maîtres sont soit encore ici, soit sont allés porter ailleurs leurs subventions et leur rapacité à faire du profit, à faire de l'argent sur les larmes et le sang des plus démunis.

Les Réunionnais doivent à leurs ancêtres esclaves une partie de la richesse de l'île. Tous ont le devoir d'exercer, en reconnaissance de cette richesse et des douleurs du passé, une discrimination positive envers les Cafres descendants des esclaves, qui ne sont pas insérés. Et nul ne doit être choqué, vu l'agression contre la dignité humaine, de ce que la pulsion ergophile n'ait pas éclos chez quelques-uns d'entre eux. Le travail pour le travail n'est pas une valeur en soi. C'est une ergomanie relevant de la pathologie. Le « chômage » est l'état naturel de l'humanité. Au Moyen Âge en Europe, le nombre de jours travaillés était faible (parfois un tiers des jours de l'année, moins en certaines pays). Chacun se préoccupait du salut de son âme. C'est avec le capitalisme que le travail est devenu une « valeur », le monde un espace à exploiter, et l'autre un objet dont il faut profiter. Le travail devenait le propre de l'homme, la marque de son humanité.

Nul ne doit être choqué par ceux qui, refusant l'acculturation de leurs racines profondes, refusent aussi, lorsqu'ils sont à l'école, d'apprendre la langue colonialiste pour parler le créole, cette langue de leurs pères, issue des Grecs perdus des troupes d'Alexandre. La langue créole est une langue de culture, une langue civilisatrice même, avec ses références de dignité, d'ancienneté et sa noblesse. C'est notre langue. Celle de notre esclavage. Celle de notre liberté.

La période récente, la présence de Popaul et de Didou

Des Chinois, qui fuyaient le communisme, trouvèrent asile chez nous et, bien que n'étant pas nés à La Réunion, ils sont, en vertu de notre grand cœur, Réunionnais. Tous ont droit à la discrimination positive. Pour cette mesure, chacun doit être compris dans la fusion de tous les Réunionnais qui ont souffert, dans « Le Réunionnais », archétype du plus démuni des descendants d'esclaves. De même, les descendants d'esclavagistes doivent être intégrés dans Le Réunionnais puisqu'ils ont été soulagés du fardeau de leur faute lors du rachat de leurs esclaves par l'État, d'autant que nul n'est plus un pur descendant d'esclavagiste, par la vertu du métissage. Ah ! La généalogie, science perfide, avec son petit démon sombre et cornu qui saute hors de l'encre noire des parchemins et qui pointe en ricanant d'un doigt

crochu votre ancêtre étonnant situé en marge de vos prétentions génétiques et qui vient s'attaquer à la supériorité que vous croyez avoir sur les autres ! Cette part d'esclave, en chacun de nous, anoblit, quelle que soit notre peau. Nous sommes tous des victimes.

Dis nous Zeus

Dis-nous Zeus
Dis à tes enfants
Tu le sais bien ô toi notre père
Dis à tous ceux-là qui reconnaissent ta force
T'honorent et te craignent
À tous ceux dit-on qui peut-être t'aiment
S'il en est de tels
Que faut-il pour échapper à notre destin
Et devenir un dieu
Que faut-il faire pour devenir comme toi
Ô le plus puissant de tous les vrais dieux
Que faut-il donc faire ici-bas
Dans notre vie si tristement humaine
Pour que puisse chacun d'entre nous
Devenir un être parfait
Beau et
Comme toi heureux suprême et divin

Damos, *Poèmes arrogants*, vers 260

Le Zoreille jouit d'un statut particulier. Il est le descendant de ceux qui nous ont rachetés à nos ancêtres esclavagistes. Il porte donc le poids de leurs péchés. Il est par nature exogène, hors de nos gènes.

Popaul, lui-même, né sur les bords du Mékong, sympathique et brillant homme politique connu de chacun, est Réunionnais. Il est le plus grand d'entre nous. Il était le fils de la meilleure aristocratie locale, avec son frère Jacot, et si bien estimés tous deux, que chacun au lycée les considérait avec respect et envie. N'a-t-il pas forgé ce concept de : « L'Homme Réunionnais », dont il est l'image archétypale ? Son combat pour la reconnaissance d'une entité humaine propre à La Réunion est remarquable. Cette entité s'appelle *Homo sapiens sapiens reunionnensis*, en raccourci : *Homo reunionnensis*. Cette entité *Homo sapiens* est distincte de celle de la masse des autres hommes (*Homo sapiens sapiens vulgus*).

Les pétales

Du bouquet qui instille ses parfums dans l'air silencieux de l'aurore
Les pétales du soleil sont tombés
Éclaboussant le sol de multiples lèvres de couleurs
Maquillées de jaune et d'or le plus vif
De rose purpurin de bleu et de simple odeur de calme
Jeunes femmes aux lèvres en fleurs
Qui frémissent aux regards
Indiscrets qui les admirent
Ces pétales sont tombés aussi là sur notre couche
Portés par une brise mutine
Sur tous les draps sur tes seins sur tes jambes sur ton ventre défait
Lèvres assoupies irritées de trop de baisers mais en voulant plus encore
Courtepointe rouge et jaune et blanche et bleue du grand lit saccagé

Cléopâtre, *Adolescences*, vers 200 av. J-C

Remarquable aussi le combat du héros Vergès pour l'érection d'une « Maison des Civilisations », à la gloire de notre histoire, propre à soutenir *nout zidentité, nout kiltir* et à imposer le rayonnement de celles-ci dans le monde. Ne te laisse pas avoir, Popaul, par toutes les vipères lubriques et les perfides cancrelats qui crachent sur ton projet de Maison des Civilisations en raison de son coût, dit-on, pharaonique — on est pharaon ou pas —. La Réunion, quintessence de l'humanité, a un message à délivrer, à imposer et cette maison qui devrait porter ton nom hurlera la supériorité de notre culture à la face du monde. Et puis, faut bien un job pour Çoisette ! Si des méchants empêchaient ton projet, il faudrait trouver une autre sinécure à Çoisette et lui délivrer la légion d'honneur pour les espadrilles, les savates-deux-doigts en plastique, les préservatifs usagés pur latex et les « piles plates » vides qu'elle a commencé d'amasser. *Sé nout kiltir, nout sivilizasion*.

Popaul aime s'amuser comme un adolescent au détriment de ceux qui boivent ses paroles bouches si béantes qu'un couple de papangues pourrait s'y retourner sans se mouiller les plumes. On se réjouit de ses discours oniriques, où les thèmes se chevauchent en un tissu dont la trame ne peut être décelée que par un poète, un philosophe, ou par les disciples de la Gnose. Thèmes qui usent du *bis repetita placent*, non pas deux fois, vulgaire pédagogie, mais dans les cent discours de l'année. Il nous explique, lui qui a inventé le climat, plusieurs fois la

justesse d'une chose et la justesse de son contraire : la mer qui monte et le climat qui descend. Il est animé d'une pulsion de contradictions, parsemant ses propos d'aphorismes marxistes, sans faire référence à Marx, comme si c'était de lui Popaul que venaient les dictons de ce qui fut la marximomanie internationale. Castro, ce grand dieu-vivant tutélaire, *lider maximo* du peuple cubain, fait écrire ses discours. Notre héros les improvise tous. Quel morceau de littérature !

Mais dans ce domaine de la politique, il y a de longues dents, aiguës toutes neuves et blanches qui brillent dans l'ombre au Tampon.

Didou, lui, on sait qu'il a marché sur l'eau même si, par modestie, il s'en défend. Il étend les mains, et les eaux de la mer se calment. Il les étend à nouveau et les eaux s'agitent, la tempête fait rage. Il est maître du climat sur toutes les terres, habitées et non habitées, immergées ou émergées. Il peut tout. Il veut pour sa ville des Prix Nobel, le transfert de l'Académie Française et de l'Académie des Sciences, la Tour Eiffel, le viaduc de Garabit (pas le couscous), les *twin towers*, la Sorbonne, des écoles d'ingénieurs et sa Sainteté le Pape dans un Vatican reconstruit à l'identique. Il y a bien eu la papauté d'Avignon, pourquoi pas la papauté de La Réunion, sise en sa ville ? On a reconstruit la basilique Saint-Pierre en Côte-d'Ivoire, reconstruisons le Vatican chez nous. En vertu de la discrimination positive, nous aurions enfin un pape créole. Ces ambitions légitimes ont conduit mon ami Didou, qui sera bientôt pape, au moins cardinal camerlingue, sanctifié pour ses miracles, à faire alliance avec Dieu. Depuis, Dieu a envoyé le Christ sur Terre pour qu'il y meure, qu'il y ait un pape au Vatican et que le Vatican soit transporté à La Réunion dans la ville de Didou qui le vaut bien. L'histoire a un sens, disent Popaul et Çoisette. En attendant, Didou nous fait ses petites colères sacrées, tape du pied par terre, trépigne et exige qu'on lui donne des prix Nobel.

Sortir

Comment partir
Comment sortir de ce tableau sombre
Où Zeus a collé nos silhouettes
Pourquoi ne peut-on en sortir
Comme on sort plus beau du brillant d'un miroir

Damos, *Poèmes arrogants*, vers 260

Comment ne pas s'étendre sur Çoisette ? Elle a laissé son nom dans la littérature orale réunionnaise, lorsque, au cœur de la crise du chikungunia elle a déclaré à la télévision, d'un ton de rogomme désespéré, que c'était ridicule d'envoyer des répulsifs anti-moustiques à La Réunion, parce que les Réunionnais ne savaient pas lire et qu'ils ne sauraient donc pas lire les modes d'emplois. C'était fort, grand, beau et définitif. Pour ces propos salvateurs, pour son action en faveur de la libération des esclaves en 1848, elle a été béatifiée puis canonisée. En effet, son action anti-esclavagiste a été reconnue miraculeuse par l'Église catholique, puisque Çoisette a exercé cette action avant sa naissance et même avant sa conception. Elle a été canonisée *ab imo pectore* par Jean-Paul II. C'est une procédure utilisée parfois pour la nomination des cardinaux. La nomination n'est connue qu'à la mort du pape qui a laissé le décret de nomination dans un coffre. Çoisette est sainte. La seule sainte qui ait été canonisée de son vivant ! N'est-ce pas une preuve de plus de la spécificité réunionnaise, de la grandeur et de la prééminence de sa civilisation ?

La question zoreille

La présence la plus permanente sur notre île, douloureuse aussi, est celle des 9,1 % de Zoreilles (INSEE 2004[5]). Ils ne peuvent être Réunionnais, même si on reconnait, parce que nous sommes bons, leur dignité d'êtres humains. Même si on oublie qu'ils se sont chargés, par notre rachat, des fautes des esclavagistes, ils sont vus par le peuple comme bouleversant l'ordre naturel, imposant des structures inadaptées à la réalité tropico-australe, une démocratie tatillonne et obsolète. Pire, certains d'entre eux sont venus avec leur argent perturber nos structures ancestrales et premières de production. Ah ! La belle époque du moulin à bras, des bœufs de labour, de l'araire de bois, du transport de l'eau à dos de femme et du tout fait main par les femmes. Ils implantent une économie moderne, qui n'est pas autre chose qu'un hymne païen et matérialiste au travail. Même s'ils ne débarquent pas chez nous, leur argent est là qui nous oblige à marcher de leur pas et
nous contraint à entreprendre, et à faire d'ignobles bénéfices.

L'État et l'Europe octroient de nombreuses primes pour soutenir l'économie, des subventions, des défiscalisations, des dérogations et bien d'autres mesures en « tion ». Nous acceptons, mais nous ne sommes pas dupes. Cela n'atteint pas notre dignité. Les Zoreilles ont une dette à régler, puisque, répétons-le, ils se sont substitués aux esclavagistes en nous achetant à eux. Ils ont accepté de prendre sur

leur dos la culpabilité de ces derniers. Ils ont à se faire pardonner d'avoir en 1848 indemnisé les propriétaires et non les esclaves.

Les secrets

Conquis
Par le fin sourire de tes lèvres faussement boudeuses
De tes lèvres si purement amoureuses
Qui savent tout ce qu'une vraie femme doit savoir
Sur les secrets des divines amantes
Celles qui régnèrent sur les hommes d'autrefois
Puis-je te rejoindre cette nuit
Sans bruit
Au simple fil de nos murmures
Partager tes secrets
Au fond de ton alcôve si chaude et accueillante

Inconnu, titre inconnu, date inconnue

Ce matérialisme agressif est étranger au calme de nos cultures. L'Homme Réunionnais, qui est un sage, doit se satisfaire d'un peu de riz et de quelques « grains », lentilles ou haricots, pour son carry, comme l'ont fait ses ancêtres esclaves, et faire félicité avec des nourritures simples et roboratives, en communion avec la nature. Tout ce qui est simple et naturel est aisé à se procurer. Tout ce qui est sophistiqué est dénaturé, dur à mettre sur sa table et corrompt, au-delà des goûts, les cœurs et les âmes. J'envie nos amis malgaches qui ont appris, depuis l'indépendance, à vivre dans la dignité et la sérénité. Ils ne peuvent se battre pour rien puisqu'ils n'ont rien. Ils sont revenus à la paix des choses naturelles. À une saine et salvatrice nudité.

Des Zoreilles sont gendarmes, militaires, enseignants, magistrats, policiers, médecins... Nos enfants, pour obtenir des postes dans la fonction publique, doivent passer des concours nationaux, par essence racistes puisqu'on leur refuse des quotas de discrimination positive. Ils veulent des concours locaux, qui leur seraient réservés, pour les postes locaux de l'État. Pourquoi n'y a-t-il pas de concours d'agrégation locaux à pourvoir par des Réunionnais, avec des épreuves en synergie avec les aspirations du Réunionnais, avec des jurys réunionnais nommés par les politiques locaux et les comités de quartier, avec des jurys parlant créole pour donner sa vraie chance à chacun ? Pourquoi n'enseignerait-on pas : « Madame se meurt ! Madame est morte ! » en

créole : « *Tantine y pass ! Tantine lé mort !* » Le courrier des lecteurs de la presse locale, maintes fois répétant des arguments sans faille, soutient cette aspiration et constitue la preuve de sa justesse.

Pourquoi le préfet de Saint-Denis et les sous-préfets ne sont-ils pas créoles ? Notre évêque l'est bien, lui. Si c'est bon pour Dieu, pourquoi n'est-ce pas bon pour l'État ? Pourquoi les généraux qui sont ici ne sont-ils pas Réunionnais ? Le recteur ? On manque d'infirmières, alors que nous avons une école qui en forme et qui pourrait recruter des aides-soignant(e)s pour un stage d'un week-end ou deux et leur donner les compétences d'infirmièr(e)s au titre de la préférence régionale et par la vertu transcendantale de la discrimination positive ? Pourquoi y a-t-il tant de médecins zoreilles et ne promeut-on pas par formation accélérée nos infirmières les plus méritantes ? On manque de chirurgiens du cerveau et nous avons trop de kinésithérapeutes. L'équation est simple : discrimination positive !

Des Réunionnais occupent des postes en métropole : généraux, préfets, recteurs, ministres, professeurs du secondaire, professeurs d'université, professeurs agrégés, etc. Cela ne justifie pas qu'ici, sous le fallacieux prétexte de brassage républicain, nos cadres de la fonction publique ne soient pas exclusivement réunionnais. Nous serions entre nous, dans le cocon rassurant de nos valeurs ancestrales. La gendarmerie serait près de la population, plus sociale, connaîtrait nos problèmes. Elle pourrait évoluer comme un poisson dans l'eau, tirant une oreille ici, apportant une aide sociale ailleurs, se tapant le coud'sec dans les buvettes de quartiers et bien sûr respectant la hiérarchie sociale, épine dorsale de notre société : « Mélanie servez donc à la cuisine un coup de sec à ces braves fonctionnaires ! ». C'est cela la police de proximité. Il suffirait d'un coup de téléphone bien placé pour résoudre tous les problèmes.

Des observateurs mettent en avant que la démocratie doit être protégée chez nous parce que les dérives de la démocratie seraient allées plus vite que son établissement. Les sinécures douillettes et débordantes d'argent seraient créées, disent-ils, tout exprès pour les copains, de même que la submergeante nuée de présidences d'associations fortement subventionnées où, plus que quasiment analphabète, sans rien faire, on gagne deux fois ce que gagne le préfet. La douce manne des passe-droits, la force des réseaux, seraient, disent-ils, depuis longtemps soumises à la préférence régionale et à la discrimination positive. Nous revendiquons le droit d'avoir nos profiteurs du système et nos méchants garçons à nous. Il faut bien que se crée notre

aristocratie, et une aristocratie n'a jamais été constituée par les plus naïfs, mais par les plus débrouillards, par ceux qui font avancer les choses, au risque de les rudoyer un peu, et en tirent des bénéfices. Si aujourd'hui ils sont là en faisant quelques accrocs aux règles, demain ce seront eux qui feront les règles. Ils seront alors en accord avec les règles. Il suffit d'attendre pour être dans les normes. Voyez dans le monde, partout, ces grands libérateurs de gauche qui sont devenus milliardaires, riches comme Crésus. N'est-ce point la voie à suivre en s'épargnant l'épisode douloureux de l'indépendance ?

La peur

Le soir tombe sur les chagrins du jour
Et clôt les douleurs éveillées
La nuit est là ouvrant la porte aux peurs de l'ombre et de l'imprécis
Une seule terreur ne vaut-elle pas plus que mille chagrins

Clitemnestre, *Petits riens*, vers 300 av. J-C.

Les politiques partagent la sagesse de nos ancêtres. Ils savent guider le peuple, ils savent tout… Cette hauteur de vue ne peut aller sans un niveau de vie garant du respect, qu'il faut financer. Leur formation ? Le Réunionnais n'a pas besoin de faire ces longues études laborieuses qui sont indispensables au Zoreille pour devenir compétent dans une spécialité. Il sait par nature les bons gestes, il sait par nature ce qu'il faut faire, ce qu'il faut dire, ce qu'il faut penser et nous en verrons la raison dans les origines du peuplement de l'île. Il sait. La préférence régionale se justifie par la reconnaissance d'une valeur naturelle. Il excelle en tout et s'il ne le montre pas, c'est par quelque pudeur qui doit être mise au rang de sa vertu. Les diplômes, ce n'est qu'une manœuvre pour retarder et paralyser le Réunionnais. Mme Visnelda guérissait sans avoir fait d'études de médecine, par l'imposition de ses mains, parce qu'elle savait établir une synergie entre elle et les forces occultes qui tissent la trame invisible de l'univers et qui imprègnent tout être et toute chose. Nous avons nos exorcistes qui valent bien leurs psychanalystes ! Nos homéopathes valent les leurs ! Nos tisaneurs valent bien tous les grands laboratoires du monde, puisqu'ils ont une plante qui convient à chacune des affections qui peut troubler un être humain ! Notre multitude de guérisseurs et de rebouteux qui ont le Don valent mieux que les

kinésithérapeutes. Leurs pratiques sont efficaces puisque les malades en sont satisfaits et y retournent.

L'attente

Le grand soleil bleu de l'attente
Se lèvera-t-il d'or brillant un jour à l'horizon meurtri
Épandra-t-il son sang rouge sur la mer étale
Grise dans l'aube étonnée
Tissant pour toi un tapis d'honneur et de bienvenue

Cléopâtre, *Langueurs étales*, vers 180 av. J.-C.

Soit l'aménagement du territoire. Le Réunionnais est un aménageur du territoire. Par immersion dans les forces telluriques il sait. Il sait où doivent passer les routes et comment les construire. Jacques Lougnon nous a régalés avec ses billets aux courriers des lecteurs de la presse locale, billets pénétrants, sur les routes, les virages et les lignes droites. Il était attentif au moindre gravillon et ses solutions, longuement détaillées, étaient supérieures à celles de l'administration.

Le Réunionnais sait quelles formations universitaires il doit y avoir dans le Nord et lesquelles dans le Sud, comment doivent en être les pédagogies et à combien de mètres de sa porte elles doivent être. Les Réunionnais sont, comme le disait Popaul en 1998, une nation d'experts. Il suffit de « décréter que » et les choses se font toutes seules. Il ne faut pas être grand clerc pour le savoir.

Traînée

Ô toi Zeus le plus sublime d'entre tous
Le plus sublime d'entre les dieux Zeus tout-puissant
À la longue barbe grise
Qui te la joue dieu débonnaire
Si tu existes Seigneur
Et si c'est toi le vrai dieu
Défais les liens que tu as noués autour de nos cous
Les harnais que tu as imposés à nos dos souffrants
Défais les chaînes qui meurtrissent nos chevilles
Oublie les hommes sur cette Terre
Défais ce que tu as lié pour que tout soit délié
Oublie nous Zeus s'il te plait nous t'en conjurons nous t'en supplions

Les jeux pour toi sont finis
Le vent des siècles a clos ton royaume
Il a tout effacé

Seigneur de toutes nos misères
Repose-toi à jamais bien loin de nous
Que ton septième jour soit au gré des temps une très longue éternité
Emporte ton arrogance
Il n'est personne ici-bas qui t'aime
Remballe tes boissons et ton nectar
Les vins trop forts les alcools trop riches
Ramasse les vêtements souillés de tes nymphes et de tes muses
Renvoie leurs chairs se reposer de leurs orgasmes bruyants

Ô toi qui devint dieu suprême
Nettoie donc les déchets de tes fêtes nocturnes
Les hoquets imprévus trop chargés
Les vomis malodorants
As-tu donc tellement besoin que l'on te reconnaisse et que l'on t'aime
Pour te jouer ainsi de nous toi
Giclée de sperme mal lavée

Damos, *Poèmes arrogants*, vers 260

La Réunion est l'espace où toutes les cultures, toutes les communautés s'épanouissent en paix, sans heurts. La Réunion est le paradis de l'entente cordiale intercommunautaire. C'est le diamant de l'interculturalité. La Réunion est ce laboratoire de l'amitié que l'univers nous envie. Il est donc outrageant de lire ces jugements de Zoreilles qui osent critiquer, surtout dans un document officiel :

« L'entente harmonieuse, postulée, entre les différentes communautés correspond à l'image de vertu que La Réunion aime se donner d'elle. Les communautés vivent en parallèle sans s'interpénétrer, en armistice permanent. Chacun veille à ce que quiconque de sa communauté ne commette aucun acte qui pourrait induire la suspicion chez les autres, des frottements, de peur que cela ne dégénère en affrontements. Cette harmonie apparente est bien valorisée sur le plan commercial et touristique. Elle est maintenue grâce à l'appartenance à la France qui apporte les structures de la République, la force de ses institutions et la vigilance de ses représentants administratifs. Elle sert l'intérêt, car le bon élève a plus de chances de recevoir la pluie de subventions qui

inondent tous les niveaux de l'économie. Certes, il faudrait exclure de ce tableau positif les pratiques officielles de « préférence régionale », de discrimination positive qui habillent ce qu'ailleurs on appellerait du racisme ou de la xénophobie, un racisme, une xénophobie pétris naïvement de bonne conscience. Mais, chacun a le droit d'avoir ses défauts. Les Réunionnais n'en ont pas plus que les autres. »[6]

Dire que le Réunionnais a des défauts choque. Il paraît que c'est possible, parce qu'il est un être humain. Ça alors ! La Réunion met en avant des images de vertu parce que la vertu pénètre jusqu'à la moelle, jusqu'au plus intime de tout l'être de la société réunionnaise. La vertu est génétiquement consubstantielle à l'*Homo reunionnensis*.

J'ai trouvé une étude portant sur les « Handicaps de la société réunionnaise ». Comme si on avait des handicaps ! Je suis bien contraint de donner, là encore, les références, même si je ne veux pas faire de publicité au dénigrement[7a]. On peut lire, à propos de notre langue créole, des perfidies nazillonnesques, d'autant plus graves qu'il s'agit d'un rapport officiel. Nous avons écrit au Premier Ministre pour nous plaindre, mais il paraît que ce document fait partie des rapports secrets de l'État, pour l'information seule des hauts échelons de l'État et on a voulu savoir comment j'en avais pris connaissance. Parfois il vaut mieux rentrer dans sa coquille. Voici :

« La langue, dit-on, est la meilleure et la pire des choses. C'est le cas du créole, richesse culturelle que Margie Sudre, ministre, qualifia de « patois sympathique », ce qui lui attira les foudres de l'intelligentsia subventionnée locale. La langue créole est objet de vibrante passion. Jusqu'alors langue véhiculaire, utilisée par une partie de la population, elle fut mise à la mode par les universitaires tiers-mondistes, dans les années 70-80, en soutien à de potentiels autonomismes, de façon à exalter la dignité du « peuple réunionnais », en tant qu'îlot de culture spécifique. Des intellectuels voulurent lui imposer une orthographe, et d'autres intellectuels d'autres orthographes, pour la distancier le plus possible du Français et cela avec un acharnement idéologique plein d'ukases et de virulence, partageant les malheureux qui s'exprimaient entre Bons et Méchants. Les Réunionnais furent choqués par les orthographes qu'on leur imposait — défaut français que de vouloir confire une langue dans son orthographe —, ne se reconnaissant plus dans les k et les w de cette « kanakisation forcée ».
La volonté de faire du créole le support linguistique de l'indépendance a perdu de sa force. Il n'en reste pas moins que la pratique unique de

la langue créole — ou d'une de ses variantes, puisqu'elle évolue selon les ethnies, les milieux sociaux, d'une commune à l'autre, d'un quartier à l'autre. Au sein même d'une famille — est un handicap culturel pour un pays dont l'économie doit faire face aux défis de la mondialisation. La langue française parlée localement, ses tournures et son orthographe pâtissent de la promiscuité entre les deux langues. Il n'existe aucun livre scientifique en créole — langue qui n'a été écrite que dans les publications subventionnées par l´État français et dont la littérature reste à constituer —. Les études supérieures imposent le parler courant du Français. Si bien que les étudiants dont le parler créole représente un handicap dans leur maîtrise du Français ont des difficultés à faire des études scientifiques. Le langage des sciences, la façon de penser « Science », ne sont pas fondés sur la langue créole. Ces gens ne seront pas exportables comme cadres, ne seront pas plus employés comme cadres à La Réunion, mais comme chefs d'équipes proches des travailleurs créolophones, partageant les salaires de ceux-ci. Une partie du peuple, pense que c'est sa dignité qui est affectée par l'utilisation du Français. Elle se retire de la vie économique, pensant que c'est aux « autres » à la nourrir. »[7b] [voir aussi :[7c]]

Citons ce Zoreille : « Ce sont ceux qui ont côtoyé des études sans pénétration profonde, qui posent problème. Ce sont eux qui exigent que l'agrégation aille de pair avec le baccalauréat par discrimination positive et qui, courbant le dos, se cachant pour murmurer, veulent la place du Zoreille sans les diplômes du Zoreille. »

En fait, le Réunionnais n'a aucun sentiment bas. *Sé pa réyoné sa.* Il est bon par raison génétique. La nature a réussi dans le Réunionnais une quintessence des valeurs positives de l'humanité qui fait l'admiration des peuples de la Terre, peuples qui ont les yeux fixés sur nous.

La dignité de l'Homo reunionnensis, Homme Réunionnais

L'homme qui vint « libérer » les esclaves n'a pas de statue ici. Nous achetant à nos maîtres, il nous reconnaissait comme marchandise, nous enfonçait dans notre état de marchandise. Des intellectuels avancent que Sarda-Garriga et le colonialisme ont frustré les esclaves de leur libération. Ils ont été libérés physiquement, mais pas dans l'essentiel : leur dignité d'Homme, la dignité de leur être collectif. On n'a pas libéré l'Homme Réunionnais. La société a continué sur sa lancée colonialiste alors qu'il aurait fallu la mettre cul par-dessus tête.

La liberté a été octroyée, jetée à l'esclave comme un os à un chien. Les esclaves ne l'ont pas remportée par un combat où l'homme met en œuvre toutes ses énergies, les porte à leur tension ultime, vainc et s'impose par la force populaire.

La femme et le mari

L'ancienne épouse descendait le sentier escarpé vers la rivière
Aux longs flots tranquilles
En chemin
Elle rencontre celui qui tant d'années l'avait tenue dans ses bras
L'avait bercée de chansons d'amour et de mots apaisants
Et dont elle avait soigné les fièvres délirantes
Lorsque l'air lui-même devient malade
Alors mon ancien mari comment va donc ta nouvelle femme
Le mari qui montait courbé sous le poids d'une cruche énorme
Pleine de liquide pesant
Qui lui écrasait le sarrau boueux et les épaules meurtries
S'arrête et
Souffle relevant la tête pour regarder celle qui fut sa compagne
Dont il avait empaumé les seins les hanches et le reste du corps pâmé
En bas coule la rivière aux dos lourds et pleins de certitudes
Que les rochers modèlent sans bruit
Elle va bien dit-il
Comment est-elle au lit ta nouvelle et jeune compagne
A-t-elle donc le coup de rein prompt et vif et doux quand il le faut
Pour t'arracher un cri et faire jaillir ta semence
Elle l'a
Ne te fatigue-t-elle pas trop
Et tes économies nos économies que deviennent-elles
Les économies sont parties pour acheter des vêtements brodés d'or/
/et de pierres fines
Et des sandales si légères qu'un zéphyr les emporterait
Mais je suis heureux quand tous les hommes admirent les chevilles
Les hanches
Et la démarche ondulante de ma nouvelle femme
Ses galettes de blé au miel sont-elles bonnes
C'est moi qui fais les galettes de blé des galettes de blé pur
Il n'y a plus de miel dans le garde-manger triste
Et la maison est-elle bien balayée bien entretenue

C'est moi qui balaie car elle n'a pas le temps
Elle doit recevoir ses amies et ses amis et je dois tenir le foyer propre
Comment prépare-t-elle ta couche
Met-elle du bois odorant dans la chambre et des fleurs
Dont la brise du soir éparpille les pétales sur le sol coloré
Et t'accueille-t-elle en dénudant ses épaules et laissant tomber
Son vêtement
Un sourire aux lèvres
C'est moi qui prépare la couche et je suis bien souvent tout seul/
/dans mon lit le soir

Ah mon ancien mari laisse tomber cette énorme cruche
Elle est bien trop lourde pour ton dos fatigué
Il y a de l'eau dans ma maison que je vais chercher au ruisseau/
/où je bavarde avec mes amies

Viens dans ma nouvelle maison avec ton ancienne femme
Ah mon doux mari sache que mon lit t'est toujours ouvert
Et si mon corps n'est plus aussi vif il n'en sera que plus tendre
À nouveau réunis
Ma main est toujours prête à prendre la tienne
L'homme se relève la cruche tombe en se brisant
Nul ne fait attention à l'eau qui gicle sur les vêtements
Nouvelle eau sacrée qui bénit une vie nouvelle
L'ancien mari et l'ancienne femme remontent le sentier d'un pas léger
Se tirant l'un l'autre par la main
Comme deux jeunes amants qui vont se connaître pour la première fois

Clitarque, *Poiein*, vers 200

Une libération ne libère que si elle se fait dans le sang, que si elle passe par la destruction des exploiteurs[8-11], que si l'on pétrit ensuite le peuple en une masse unique : l'Indifférencié, le Peuple. Il faut casser les anciennes structures et les formes de pensée. Nu, l'homme sera libre, disponible pour qu'on lui inculque les valeurs nouvelles. Le Réunionnais n'a pas étripé. Il ne s'est pas fait étriper. Il peut encore arracher son indépendance pour acquérir sa dignité. Peut-être, d'ailleurs, devra-t-il faire une cure de misère pour y parvenir. Mais la dignité n'a pas de prix.

Le concept d'Homme Réunionnais a été élaboré pour regrouper en une même entité la diversité des ethnies, des cultures. Il faut construire un Homme Créole Standard, fondre les composantes de la société, leur donner une seule et même haine contre notre exploiteur.

Le concept « Homme Réunionnais », qui remplacera la diversité des individus, arrachera son indépendance aux colonialistes.

Aveux

Dois-je dire que je t'aime
Dois-je le dire à toi
Alors que l'eau de la source fraîche bercée de calmes saponaires
Dans ses friselis de sons mouillés l'a dit au merle bavard
Qui est allé le porter là-haut à la cime des pins
Sur le plus grand arbre lui-même
Ah merle noir qu'as-tu fait
Alors que le moineau insolent
Pépie à tue-tête sur la branche de l'araucaria
Moineau tais-toi donc ne te prend pas pour le cardinal
Dois-je te le dire que je t'aime
Lorsque la brise déjà
Susurre bavarde et raconte au loin tout mon trouble
Toutes mes angoisses toutes mes alarmes
Que les uns et les autres vont ici et là
Répétant tout ce que je chuchote en secret
À ton oreille derrière tes noirs cheveux doucement et que tu souris
Près de la fontaine
Sur la mousse allongée alanguie dans mes bras
Jusqu'au grillon infime jusqu'au grillon ridicule
Dont la crissante élytre répand la bruissante nouvelle
Au loin dans tous les coins du bois
Seigneur que veux-tu donc
Voudrais-tu que je me rende
Que je me dépouille
Abandonnant et mon bouclier et mes armes
Toute mon arrogance ma fierté
Mais les filles aussi peuvent bien le dire
Quand elles aiment
Qu'elles ont de puissants émois
Ne pourrais-tu dire à mon oreille que tu m'aimes
Ne pourrais-tu donc me le dire toi

Inconnu, date inconnue

C'est là une vision cosmique, et on sent couler en arrière-plan le lourd et doux flux des eaux de l'Histoire, ce flux chargé du sang des millions de morts que l'on a poussés à se libérer. Ils sont libres dans la mort et la dignité. On est porté au sommet d'une montagne d'où l'on peut, isolé des combats, contempler au loin dans la plaine les armées, les peuples qui perdent leur sang pour se libérer, pour que l'histoire s'accomplisse.

Le chemin

À l'ombre du rocher gris j'ai posé mon sac et mon bâton
J'étais trempé de chaleur
Je me suis assis pour pleurer
Perdu
J'avais abandonné ma femme laissé mes enfants
Au loin dans le pays où pourtant je suis né
Mes vieux parents tristes
Vivant le crépuscule de leur âge
Pour partir à l'aventure
Curieux de tout satisfait de rien
Où était donc aujourd'hui ma route
Où était la vérité
Où était ma vie
Reviendrai-je en automne d'où je suis au printemps parti
Est-ce que je pourrai à nouveau
Ému comme autrefois
Dénouer l'écharpe bleue qui ceint ta robe blanche
Enlever la soie fine qui voile tes épaules nues
Est-ce que je pourrai à nouveau
Aider mes parents fatigués dans leur dernier voyage
Voir un jour l'amoureux de ma fille l'accueillir et plaisanter
Et les enfants vigoureux de mon fils
Oh Seigneur pourquoi donc
Pourquoi donc partir
Pourquoi donc Seigneur
N'as-tu pas mis la raison
Dans le cœur de l'homme

Aristotélos, *Poèmes de Mitylène*, vers 320 av. J.-C.

Le premier peuplement se fait dans l'Antiquité : Alexandre le Grand est notre ancêtre

La *vulgate* est inexacte. Elle écarte un peuplement ancien, présent dans les points peu accessibles des cirques, lorsque les « Premiers Français » sont arrivés sur l'île. Les documents de l'Antiquité, un trésor, nous ouvrent une histoire au-delà des trois derniers siècles. Ce trésor est apparu le 25 décembre 1986, jour de la Nativité. Quel merveilleux augure pour la naissance de l'Homme Réunionnais, pour l'émergence de cet homme nouveau qui brillera demain au firmament de l'humanité. Zeus veillait sur nous.

Il ne s'agissait ni de pièces d'or ni de pierres précieuses, mais de textes datant des débuts de l'ère hellénistique (4e siècle av. J.C.[12-14]), en grec de l'époque, gravés sur des feuilles d'or. Le matériau noble utilisé a permis à ces documents de nous être transmis sans les dégradations que subissent au cours du temps le papyrus.

Notre passé remonte à Alexandre. Le sang de ce roi coule en nous. Les Réunionnais descendent des dieux. Alexandre avait pour ancêtre Héraclès et Zeus. Sa divinité lui fut confirmée après qu'il eut conquis l'Egypte à l'automne 332, et qu'il se fut avancé jusqu'à l'oasis de Siouah dans le désert où Amon lui révéla, sous la pureté d'un ciel bleu éclatant, bordé par un horizon que côtoie l'infini, dans la pureté des terres arides et perpétuellement renouvelées — comme Zeus apparut à Moïse au cœur du Sinaï —, au-delà de ses liens avec Héraclès, sa filiation directe d'avec le père des dieux.

Comment ignorer ce passé prestigieux ? Parce que certains l'ont voulu et que la force armait leurs bras. Ils font pression pour que le silence règne. Notre mémoire a été confisquée par l'État colonialiste qui a volé une partie du *Trésor* celui-ci aussitôt découvert. Il organisa le silence, parce qu'il ne voulait pas que la spécificité de l'Homme Réunionnais — *Homo sapiens sapiens reunionnensis* — soit établie, et qu'elle puisse devenir une source de revendication identitaire. Le Réunionnais est irremplaçable pour la France, par la richesse de son *pool* génétique. Affirmons-le bien haut pour que se tisse un futur glorieux que pourront vivre les enfants de notre race, en harmonie avec la noblesse du sang divin qui coule dans leurs veines.

Références

1) Y. COMBEAU, P. ÈVE, S. FUMA, E. MAESTRI, *Histoire de La Réunion, de la colonie à la région*, Paris, NATHAN, 2002

2) J.-M. DESPORT, *De la servitude à la liberté : Bourbon des origines à 1848*, Saint-Denis de La Réunion, Océan Édition, 1989
3) C. DELACAMPAGNE, *Une histoire de l'esclavage. De l'Antiquité à nos jours*, Paris, Librairie Générale Française (Le livre de poche), 2002
4) L. CRÉTÉ, *La traite des nègres sous l'Ancien Régime*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1989, pp. 81-108 en particulier.
5) IEDOM, *La Réunion en 2004. Rapport annuel.*, Paris, Institut d'Émission des Départements d'Outre-Mer, 2005
6) Collectif des études sociales, *Etat économique et social de La Réunion*, Rapport à Monsieur le Premier Ministre, Service des publications internationales, Paris, 2005
7) W. BYERNA, *Les handicaps de la société réunionnaise*, Rapport pour la Commission Européenne (*CE* 19523-2003), 2004, a) p. 89, b) p. 153, c) p. 159.

a. « Une sorte de code, fondé sur la crainte, régit la cohabitation des ethnies. Celles-ci vivent de façon étanche. Leur interpénétration ne se produit pas dans la sphère privée, seulement dans celle du travail. On ne voit pas de mariage chinois-zarabe, ni chinois-noir, ni zarabe-noir. Les « Zoreilles » étaient, autrefois, nombreux dans la fonction publique, l'administration… Ce n'est plus le cas. Toutes les ethnies sont présentes dans l'administration, l'enseignement, et les « métros » sont minoritaires, sans qu'ils aient pénétré les strates supérieures où circule l'argent et qui ne sont peuplées que de Réunionnais. Dans ce contexte, la « préférence régionale », la discrimination positive, qui visent à exclure la communauté « zoreille », sont étonnantes puisque celle-ci est partie intégrante, depuis les origines, de la population réunionnaise. Chaque communauté à ses spécificités. La communauté « zoreille » a les siennes.

b. La préférence régionale exige qu'à qualification égale, le Réunionnais soit préféré à un métropolitain. Ce qui est condamné ailleurs est à La Réunion vertu. Dans la pratique, la préférence régionale serait un passe-droit permettant d'accéder à la rémunération attachée à des postes, pour « *gaign* » un travail, c'est-à-dire la rémunération du travail, *sans contrepartie de travail à cette rémunération*. La préférence régionale et la discrimination positive sont dans les faits depuis longtemps. Il faudrait que le Réunionnais fasse l'objet d'une discrimination positive vis-à-vis du métropolitain. C'est-à-dire aller au-delà de la préférence régionale. En fait, les termes mêmes sont dévoyés car une discrimination positive se met en place pour protéger une minorité opprimée. Or, les métropolitains ne sont que 9 % de la population de l'île (2004), dans la fonction publique, les entreprises, comme investisseurs parfois, très peu en politique, peu aux rênes de l'économie. Ils n'oppriment personne. Les fortunes, le pouvoir utile sont entre les mains des Réunionnais. Ces derniers ne sont pas une minorité sans ressources, devant une majorité de métropolitains gonflés de revenus. Discrimination positive, cela veut dire que les Réunionnais devraient faire une place politique, économique à la population défavorisée, dite « Cafre », encore peu métissée, dont les ancêtres ont subi l'esclavage. Marginalisée, cette population est un facteur de déséquilibre social. »

c. « Les diverses dérives ci-dessus, la langue créole, non pas en tant que méritant une promotion légitime, mais son utilisation comme déstabilisateur de la société, soulignent que si l'économie de La Réunion se porte bien, la société est traversées de lignes de tension qui ne demandent que l'occasion pour

exprimer leur rupture. C'est un danger qui doit être pris en compte dans toute étude. Si l'on se borne aux chiffres de la production, du PIB... sans tenir compte des racines de la société, des cœurs qui vibrent, aucune prospective n'est possible, tout investissement est un coup de poker. »

8) K. MARX, F. ENGELS, *Le manifeste du parti communiste*, Paris, Éditions sociales, 1963, p. 22

9) K. MARX, *Critique de la philosophie du droit de Hégel* (1844), in *Œuvres choisies*, tome I, Paris, Gallimard, 1963, p. 41

Poème sans mot et sans parole

Didounyme, *Cénonyme*, sans date, d'un classicisme éternel

---

10) F. ENGELS, *MARX-ENGELS – Correspondance*, Paris, Éditions sociales, t. 1, p. 432 (lettre du 23/10/1846).

11) V. LÉNINE, *L'État et la révolution* (1917), Pékin, Éditions en langues étrangères, 1976, pp. 18-49

12) F. VERGES, *Comment devenir dieu à l'époque hellénistique*, St. Denis, La Pyramide, 2006

13) F. CHAMOUX, *La civilisation hellénistique*, Paris, Arthaud, 1985

14) P. LÉVÊQUE, *Le monde hellénistique*, Paris, Armand Colin, 1969

15) R.-P. WICTHORIA, *Le Réunionnais ou la perfection sous les tropiques*, Saint-Denis, La Bonne Cause, 2003. On lit : « Nous autres Réunionnais aimons bien nous déculotter et nous taper les fesses sur le béton, par terre, pour nous faire saigner. Malgré la douleur on rigole bien, accroupis, nous cachant le visage et nous poussant du coude, parce qu'on sait que cela obligera les Zoreilles à soigner nos fesses meurtries et sanglantes. Solidarité nationale. Nous sommes sans concession envers la facilité. Ainsi, pourquoi les fesses ? Parce que le crâne c'est trop définitif et que l'on ne souffre pas assez. Rappelons ce maire du Tampon qui exigeait du préfet des Prix Nobel dans sa ville sinon il sabordait son implantation universitaire qui permettait à ses administrés de faire des études au pas de leur porte, sans devoir affronter ce monde lointain et cruel qu'est Saint-Denis à cinquante kilomètres de là. Il dit au préfet : « Si vous ne me donnez pas un Carambar, je me mutile ! ». Pourquoi Le Tampon n'aurait-il pas ses Prix Nobel ? N'est-ce point-là que furent découverts le fil à couper le beurre, le moteur à mouvement perpétuel, la quadrature du cercle, le karapat sultétédbeuf, et le burgon mordoré à favouille sous-glissante ? »

16) A. de SAINT-EXPEDIT, *Les miracles à La Réunion*, Saint-Denis, L'Imprimatur, 2006. On peut lire page 9751 : « Salvador Dali se trompait en fixant le centre du monde à la gare de Perpignan. C'est le Tampon qui est le centre du monde avec, ville universitaire, pas moins que ses deux points de

vente de choses imprimées, Elle rayonne sur un monde bucolique de pâturages et de parcours enchanteurs pleins de délicieuses abeilles butinantes, preuve qu'il y a du travail qui se fait là-bas. Si le Réunionnais est la perfection, il y a le plus que parfait, qui réside dans le Réunionnais du Sud. Chez nous, le plus que parfait n'est pas un temps, c'est un état, le nôtre. »

La nuit des amants

Pourquoi cette nuit n'a-t-elle pas une heure de plus
Que ma main sur ton cœur parcoure encore ton sein
Son aréole claire et son bouton éclos en rose plus sombre
Arrêtez de sonner vous les heures qui passent
Aussi vite que s'éteint un arc-en-ciel
Vous dérangez nos baisers quand nos lèvres se quêtent
Et se lèchent d'une langue humide de plaisir
Arrêtez de sonner arrêtez de passer arrêtez de mourir
Nous sommes pleins de vie dans nos cœurs dans nos ventres
Tendus de désirs dans le refuge de la couche accueillante
Il y a encore tant à caresser
Dans son corps souple aux chairs brûlantes et gémissantes et juvéniles
Il y a encore tant à aimer dans son corps ouvert à mes lèvres
Et à mes baisers
Tant à jouir
Arrêtez de fuir Ô vous les heures mutines
Les heures de la nuit celles des amants
Arrêtez de fuir
Ô pourquoi la nuit n'a-t-elle pas
Une heure de plus
Ô seigneur pourquoi n'a-t-elle donc pas
La nuit
Une simple minute une seule et unique seconde en plus

Aristomaque, *Poèmes qui courent*, vers 260

Chapitre II

La découverte du Trésor

Les préliminaires

Permettez-moi de passer sous silence les longs travaux de recherche que nous avons été obligés de mener à bien, pendant plusieurs années, dans les légendes de notre pays que racontent les « gramounes » lorsque la nuit tombe, à leurs petits-enfants émerveillés. Ils perpétuent les aèdes inspirés des temps jadis qui racontaient les riches épopées, pleines du fracas des armes et du tonnerre des dieux, où s'illustraient de grands héros, nos ancêtres de l'Hellade lointaine. Leurs gestes sont parvenues jusqu'à nous, par delà les siècles, préservées dans la mémoire collective de notre peuple.

Nous parcourûmes les campagnes de l'île, les montagnes et les ravines, les habitats les plus reculés pour écouter les vieillards pleins de sagesse, pour enregistrer leurs dires, recouper leurs histoires et les légendes qu'ils nous contaient. Quelle richesse insoupçonnée ! De même, nous accédâmes à de vieilles bibliothèques, enfouies au cœur d'anciennes maisons créoles contenant des trésors sur notre passé. Car, lorsque, au 17e siècle, les colons s'installèrent dans l'île, certains découvrirent les habitants des cirques, descendants d'Alexandre. Ils en firent la relation. En fait, s'ils l'écrivirent ce fut de façon maladroite, car c'étaient des hommes simples et peu étaient érudits en la langue française. La rusticité de l'expression rend difficile leur lecture. Ces relations lorsqu'elles ont été faites sont restées manuscrites. Outre les difficultés de l'expression, l'écriture du 17e siècle, une écriture naïve en gribouillis, ajoute à la difficulté de lecture des documents. Mais nous avions des paléographes dans notre équipe qui parvinrent à percer les arcanes des âmes simples qui avaient cherché à s'exprimer.

Nous utilisâmes les méthodes de la recherche scientifique, auxquelles les universitaires parmi nous étaient rompus. Ces méthodes permettent la collecte sûre d'information, l'analyse des textes, des

traditions orales, la confrontation des sources. Elles travaillent à la croisée de l'histoire, de l'anthropologie, de l'ethnologie, ou de la sociologie générale et, nous en étonnerons beaucoup : de la mathématique et de la communication aussi. Nous étions décidés à diffuser le passé de l'Homme Réunionnais, parce que cela rendrait sa dignité à un peuple méprisé, alors même que sa mission civilisatrice transcende toute mission autre qu'aucun peuple jamais ne se vit confier.

Le mariage

Les filles il faut les marier
Soucis d'un père
Les filles il faut les marier
Soucis d'une mère
Les filles il faut les donner contre une dot prospère
Vite bien vite seigneur toutes marions-les

Agathocle, *Bienséances*, vers 100

Au terme de nos études, de nos errances intellectuelles, après bien des désespoirs devant l'immensité de la tâche qui se dressait devant nous, après des abandons et des reprises momentanées, suivies de nouveaux abandons, nous parvînmes à la certitude qu'il existait un trésor culturel enfoui dans quelque coin retiré de l'île, lieu abandonné de tous aujourd'hui, mais peuplé autrefois, et nous pûmes déterminer en quel lieu, approximativement, se trouvait caché ce Saint Graal. Certes, nous étions conscients des difficultés qui nous attendaient pour trouver le trésor, des souffrances que nous devrions endurer, des accidents peut-être qui viendraient perturber nos efforts, mais nous n'étions pas conscients des trahisons, des vols qui endeuilleront notre quête et compliqueront l'étude historique que nous avions entreprise.

Je ne conterai pas une banale chasse au trésor, une aventure justifiée par l'appât de misérables richesses. C'était la plus noble des quêtes, celle qui pousse l'homme à la recherche de ses ancêtres et de ses racines. On ne trouvera pas ci-après des Surcouf faisant la guerre de course, ni des Labuse, pirates dont la légende nous tisse une aura favorable. La cupidité, lorsque nous entreprîmes notre aventure, n'était pas en nos cœurs. Nous n'étions pas riches avant nos travaux. Nous ne le sommes toujours pas, alors que le succès, du moins un succès partiel, est venu couronner notre aventure. C'est bien une partie de l'or d'Alexandre le Grand[1-4] que nous avons découvert, mais un or

qui, en tant que minces feuilles métalliques, a servi de support à la chronique quotidienne de la vie des premiers Réunionnais, il y a près de vingt-cinq siècles de cela. Je veux raconter, ici, l'histoire de mes ancêtres, l'histoire de nos ancêtres, l'histoire de ceux qui ont fait notre Histoire dans les larmes et dans le sang.

La pie

La pie au plus haut du grand chêne a fait son nid
Elle a vu que je t'aime
Elle a tout vu de nos amours
Aux pieds du vieux chêne
La pie jacasse et va bientôt ce soir tout dire à ton mari
Elle va dire que tu m'aimes
Vite tuons cet oiseau noir et blanc de malheur
Détruisons son nid
Et revoyons-nous demain à cet endroit même

Auteur inconnu, vers 110

La découverte

Çoisette faisait partie de notre groupe. Nous tenions à l'avoir avec nous pour tout ce qu'elle représente : *Çoisett nout simbol !* ainsi que pour son dynamisme et sa grâce qui illustre à merveille la beauté de la Réunionnaise. De surcroît, nous avions appris par nos « contacts » au Vatican que le pape avait rédigé un décret de canonisation en faveur de Çoisette, qu'il l'avait caché dans le coffre dévolu à cela. Bien sûr le pape n'écrit pas ces choses de sa main. Il a des secrétaires de haut rang. L'un d'eux était le cardinal Bernardo Vladi del Bruciato que nous connaissions bien et qui nous était favorable. C'est lui qui nous fit parvenir la nouvelle. Çoisette n'était pas encore sainte, à l'époque, mais béate. La béatification est une étape vers la sainteté. Mais comme elle fut reconnue sainte à la mort de Jean-Paul II, nous l'appellerons sainte Çoisette. Elle était d'ailleurs toujours confite en dévotion lisant les œuvres de saint Karl, ce qui en faisait une magnifique théologienne de la libération des peuples opprimés.

Sainte Çoisette était dans toute la beauté de sa jeunesse triomphante, digne d'inspirer l'amour à tout homme bien conçu. Son corps longiligne mais vigoureux, aux forces magnifiquement cultivées, lui permit de venir avec nous, parcourir les sentiers cachés et les

éboulis de l'île à la recherche des preuves du passé de notre race prestigieuse.

Je me souviens avoir marché pendant des heures et des heures avec notre troupe, encombrée par le poids énorme du matériel transporté à dos d'hommes. Nous n'étions pas tous des baroudeurs couturés de cicatrices, aguerris à l'aventure. Nous nous étions résolus à participer physiquement à la recherche du trésor pour assurer la confidentialité de l'expédition et protéger ce que nous pourrions trouver au terme de nos recherches. Certes, nous nous étions préparés pendant quelques mois par la pratique intensive de la randonnée de compétition en montagne, par la pratique de sports qui avaient façonné la silhouette de certains d'entre nous comme s'ils étaient des boules de muscles. Certains endurèrent même des stages commandos. Nous n'aurions certes pas traversé les forêts d'Amazonie, mais nous étions prêts à affronter les lieux les plus difficiles de La Réunion.

Les moustiques zinzounaient dans l'air humide autour de nous et ne manquaient pas, aux termes de piqués rapides, de se poser sur leurs pattes de velours sans que l'on s'en aperçoive et de se repaître en un clin d'œil de quelques cellules de notre sang. La chaleur et l'humidité de fin décembre, début de l'été austral, nous épuisaient. La brume du sous-bois semblait se condenser en gouttes, dans l'air même, sous nos yeux. Nous étions angoissés à l'idée de tomber à travers la fragile couche d'humus, alourdis par nos *impedimenta*, entraînés dans un de ces trous étroits en forme de cheminée, forés autrefois dans la lave encore plastique par d'anciennes bulles de gaz volcaniques remontant en surface, et dans lesquels on reste coincé sans espoir d'en ressortir. Le malheureux qui y chute est promis à une lente agonie, quoi que l'on essaie de faire pour lui : entraîné de plus en plus profondément dans une conduite qui va en se rétrécissant légèrement à chaque mètre, de sorte que tout mouvement, toute gesticulation que produit le malheureux condamné l'entraîne un peu plus bas, le coince plus efficacement, dans les mâchoires de l'entonnoir. Il périt étouffé au bout de longues heures d'une angoissante agonie. Nombreux sont ceux qui au cours d'une promenade innocente, dans une nature enchanteresse, ont disparu parce qu'ils s'étaient éloignés des sentiers balisés. Craignez pour vous, Ô touristes imprudents !

Nous attrapâmes plus d'ampoules que les concurrents du Grand Raid, sans avoir comme eux d'agréables groupies pour masser nos orteils et enduire nos abdominaux en tablette de chocolat de pommade apaisante aux étapes. Des étapes, en fait, il n'y en avait pas. C'était la

dernière, celle qui devait concrétiser nos espérances de retrouver la vie de nos ancêtres. Notre hâte pour ne point attirer l'attention, transformait notre aventure en un véritable raid, en commando de fous.

Sacrifice à Apollon

Apollon je t'offre ici ma plus belle coupe
Emplie jusques aux bords de la plus pure des liqueurs
Elle est brillante et sonnante d'or fin
Je l'ai fondue toute ronde avec une boucle d'oreille
Du métal rouge qu'aime Aphrodite
Pour en durcir le corps

La liqueur a été longuement mûrie
Aux rayons que tu projettes sur nous autres mortels
Les jours d'été accablants et sans nuages
Les grains de raisin ont été choisis un à un par la plus sûre main
Pressés amoureusement dans un grand bol de pierre
Avec un lourd pilon odorant de bois dur d'olivier
Et mis à fermenter
Dans l'ombre de mon cellier bien couvert d'une plaque de terre bien cuite

Apollon ce nectar préparé dans ma demeure
De mes propres mains d'artisan habile
Avec la ferveur et l'amour que te doit un simple mortel
Est la plus noble et plus douce des boissons
Qui jamais te seront offertes en sacrifice par le plus juste des justes
Je tends vers toi cette coupe
Emplie de si belle et si noble liqueur
Permets-moi de m'avancer
Permets-moi de t'approcher dans le sanctuaire qui t'abrite
Agrée mon sacrifice Apollon
Donne-moi longue vie et donne-moi le bonheur

Eucale, *Beautés divines*, vers 300 av. J.-C.

Çoisette nous fut d'un précieux secours. Elle galvanisa nos âmes et éleva nos cœurs, les tendit vers le but à atteindre et nous inspira pleine confiance dans le succès de notre aventure. Elle vêtit comme nous tous un treillis militaire de camouflage pour passer inaperçue. Mmmmmh ! Que ce treillis lui allait à ravir, enveloppant sa féminité sans la cacher ni la pervertir le moins du monde, lui donnant un air martial et décidé ! Elle nous subjugua tous. Les hommes bouches

bées, elle s'avança la première sous le couvert ombreux avec un discret déhanché, de sorte que ce fut une ruée derrière elle. D'où venait cette subite chaleur en nos veines et cet enthousiasme qui nous submergeait comme une vague de tsunami. C'était sainte Çoisette. Dieu savait ce qu'il faisait en la sanctifiant !

Parfois Çoisette me prenait la main et nous marchions ensemble quelques instants pendant lesquels je sentais passer comme un fluide revigorant entre elle et moi à travers nos doigts entrelacés. Parfois elle allait tapoter l'épaule d'un autre homme, donnait à un autre un coup de main pour porter sa charge dans un passage dangereux. Elle était partout. Puis revenait enlacer mes doigts de ses doigts mutins. Elle me souriait tendrement. Oh, Çoisette ! Toi et moi dans cette forêt sombre aux dangers multiples qui pouvaient fondre sur nous à chaque pas !

Mais quelle joie, quel délire même, avouons-le, s'empara de nous, quand l'immense travail de tant d'années porta ses fruits, quand nos suppositions, nos analyses d'indices, nos recherches en archives se révélèrent exactes. La mort elle-même m'aurait semblé bien douce si elle m'avait pris et emporté à ce moment-là, tellement mon bonheur, mon délire plutôt, était immense. Je perdis mes sens, ravi dans une dimension autre. Le trésor, en effet, reposait dans la forêt du Tapcal (en créole : *Tapkal*), enfoui sous un mètre de terre, protégé par une grande dalle de basalte poli d'environ deux mètres sur deux mètres, et de trente centimètres d'épaisseur, taillée d'une seule pièce, enfouie elle-même sous des tas de rochers, certains de plus de trois tonnes, répartis de façon à leur donner une apparence naturelle. La terre et la végétation s'étaient accumulées dans les interstices, depuis des siècles. N'eût été quelques pierres qui avaient glissées, une racine insinuée entre deux blocs branlants, provoquant de petites avalanches, ce qui dévoila un coin de la dalle, celle-ci jamais n'aurait été trouvée.

Nous recherchions cette dalle depuis si longtemps ! Nous nous étions fondés sur les témoignages de braconniers qui l'avaient aperçue par hasard, en errant dans la forêt. Ils prétendaient ne pas se rappeler l'endroit exact. Nous les soupçonnions en fait de ne pas vouloir le révéler. Mais le rhum vieux, aux si riches arômes, que sait distiller notre île dans ses antres de Savannah et de Rivière du Mât, et le charme de judicieuses jeunes femmes dévouées à la science, avait eu bonne raison de leurs mauvaises raisons. La science a parfois des exigences dont la morale peut s'étonner. Pardon, Bébert ! Mais nous devions sauver notre patrimoine culturel. Ces dames furent des héroïnes, au même titre que notre héroïne réunionnaise qui ne craignit

point, à ce qu'insinue la rumeur publique, au cours du premier conflit mondial de sacrifier sa vertu, qui avait le prix de sa grande beauté créole, pour soutirer des renseignements aux officiers supérieurs des troupes d'occupation allemandes. Elle en fut décorée et son nom honore une rue à Saint-Denis. La dalle était ornée d'inscriptions en grec à la gloire d'Alexandre. Dont voici la traduction :

« Ô Alexandre, toi à qui l'oracle de Siouha affirma la filiation d'avec Zeus, écoute tes enfants, écoute leurs prières, soit pénétré de leur amour. Tu nous a envoyés sur ces terres chaudes où les vents se déchaînent parfois, terrassant toutes les œuvres des hommes, lieux où les dragons sortent du sol et crachent le feu sur l'imprudent qui se hasarde sur les hautes cimes désolées, pour que nous enfantions l'humanité nouvelle, cette humanité sans faute que Zeus t'a demandé de procréer et qui sera la gloire et l'honneur du genre humain, cette humanité qui entraînera l'homme sur des chemins nouveaux. Ta descendance a suivi tes préceptes et ton exemple. Elle s'est toujours référée aux valeurs d'amitié entre les peuples, entre les races, valeurs que tu préconisais et qui te firent épouser la sublime et divine Roxane d'un sang différent du tien [le reste est illisible]… »

Il fallut trois jours pour la faire glisser des deux mètres qui permirent de dégager l'espace au-dessous. Nos ancêtres, avec cette dalle, exécutèrent un véritable travail de bâtisseurs de pyramides. Nous-mêmes dûmes nous porter au niveau des prouesses de ces bâtisseurs. Nous utilisâmes des cordes attachées sur le pourtour de la dalle, les fixant au bas d'un arbre pluri-centenaire qui possédait un tronc d'un diamètre de plus d'un mètre. De fortes racines en lames de couteaux dépassaient du sol et assuraient à ce remarquable édifice de la nature une assise inébranlable. Par torsion de la corde à l'aide d'une solide barre de bois, que manipulaient les quatre gaillards les plus costauds de notre troupe, nous entortillâmes celle-ci et en réduisîmes de ce fait la longueur, faisant glisser la dalle millimètre par millimètre. Je passerai sur nos difficultés, sur notre découragement, sur nos souffrances et nos larmes. Notre action fut couronnée de succès.

Sainte Çoisette fut admirable. Elle monta un petit autel improvisé, sortit un livre de son sac et prononça des prières les yeux levés au ciel. Nous sentions la grâce de notre Maître descendre sur nous comme des pétales de roses et de marguerites blanches. Lorsqu'elle eut fini elle leva son livre. Nous vîmes que c'était le premier tome du *Capital* de saint Karl. Le seul que personne ait lu — même ceux qui glosent sur

les autres n'ont jamais réussi à les lire —. Ah, Çoisette tu es une vraie théologienne de la libération ! Avec toi on est sûr de la sainte doctrine.

Tes pleurs

Aux champs poussent les pensées
Liserons et coquelicots
Toute harmonie courbée sous le poids de la rosée
Que pleure le timide soleil de l'aurore
Mais tes yeux ce matin
Pleurent aussi
Oh que j'aime te voir tendre et si belle et pleurer

Panandros, *Les vérités de l'homme*, vers 180 av. J.-C.

La confiscation du Trésor 1 par l'État colonialiste.
Découverte du Trésor 2

Le plus douloureux pour nos âmes réunionnaises, survint. Il y avait parmi nous un individu, dont nous n'avions pas décelé la bassesse morale, trop près du pouvoir, qui, un jour après que nous avions trouvé le trésor, disparut et s'ouvrit aux autorités colonialistes de notre découverte. Notre secret avait été éventé. Les autorités nous avaient pistés au moyen de ce renégat. L'esclavage avait-il perturbé sa lignée ? Non, car l'esclavage a ennobli l'homme qui en a souffert. J'emploie ces termes, parce qu'un sénateur réunionnais a déclaré, pour défendre un maire de l'une des communes de La Réunion qui s'était laissé aller à utiliser ses fonctions pour son enrichissement personnel — et condamné pour cela par la justice —, que l'esclavage était quelque chose de terrible qui avait enlevé toute moralité à certains descendants d'esclaves et que, en substance, il était donc normal qu'ils pillent l'État, s'en mettent plein les poches. Il ne fallait pas pour autant les punir. En fait, malgré les dires de ce sénateur, nous qui descendons d'esclaves ne pensons pas que notre moralité a été affectée. Au contraire, nous sommes plus conscients de la justice, nous qui avons eu à souffrir de l'injustice. D'ailleurs la Justice qui est juste ne s'y trompe pas. Ainsi, tel politique *président* à La Réunion d'un système bancaire métropolitain et qui avait consenti de très gros prêts — de l'ordre de 300 millions de francs il y a une vingtaine d'années — à des amis, prêts qui se révélèrent imprudents, pour tout dire à fonds perdus,

ne fut pas condamné parce qu'il invoqua qu'il était incompétent sur le plan de la gestion bancaire. L'affection chez lui l'avait emporté. Peut-on punir quelqu'un pour l'affection qu'il porte à ses amis ?

Ceci fit dire à mon banquier zoreille, à qui j'en parlais, qu'en général les banques ne se laissaient pas piéger par la discrimination positive, parce qu'il y avait eu bien d'autres problèmes de ce genre dans les DOM. Plus raciste que ça tu meurs ! Depuis cette banque a été rattachée à une autre succursale de métropole.

En moins de temps que l'on ne peut l'imaginer, les autorités colonialistes réagirent, guidées vers le trésor, à travers les embûches humides et glissantes de la forêt, par l'ignoble Judas. Que sa conscience le maudisse ! Qu'il se pende comme celui qui trahit Jésus ou qu'il s'étouffe dans ses remords. Le trésor était aussitôt mis sous séquestre militaire, avec force menaces et défense d'en parler, et amené de nuit à Saint-Denis sous escorte armée après avoir été hélitreuillé. Il fut embarqué dans un Transal et emporté, Dieu sait où, dans quelque cul de basse-fosse de la République. Vingt ans plus tard nous pleurons toujours l'exil de notre mémoire.

Le trésor se composait de 29 caisses de bois de cèdre du Liban imputrescible — ce bois de grande valeur, qui avait servi à construire les palais de Babylone, l'Arche d'Alliance du peuple hébreu, et que certains bateaux à l'époque d'Alexandre emportaient dans leurs cales en guise de réserve pour des réparations —. Chacune des caisses contenait 400 feuilles d'or et 60 feuilles d'argent à l'épaisseur d'environ deux dixièmes de millimètre et aux contours parfois irréguliers, d'une dimension d'environ 19 cm sur 27, écrites en général dans le sens de la plus grande dimension. Ces caisses ne comportaient aucune partie métallique, seulement du bois œuvré façon ébénisterie. Certaines étaient sculptées représentant des guerriers en armes, d'autres des scènes de combat, certaines Alexandre lui-même, son portrait tel qu'on le voit sur les monnaies de Lysimaque.[5]

Je dois rapporter ici un phénomène remarquable. Après que les colonialistes furent partis, nous laissant dans notre chagrin et notre désespoir, sainte Çoisette fut la première à récupérer ses sens. Elle se mit debout, nue et son beau corps se mit à vibrer de sainteté de sorte que nous en distinguions mal les contours voluptueux et qu'une lumière ineffable se mit à jaillir soudain de toute sa peau, nous enveloppant, baignant les sous-bois qui nous entouraient et montant jusqu'au ciel. Là, lorsqu'il nous sembla que cette lumière sainte avait atteint l'infini des cieux, soudain tout disparu dans un noir absolu,

jusqu'au scintillements familiers des étoiles. Une ombre dense nous recouvrit de son désespoir. Nous entendîmes Çoisette implorer les saints théologiens de la libération et soudain un tonnerre inimaginable fit claquer le ciel et la Terre. Le sol, les arbres, tout tremblait, gémissait. On aurait dit que des chars aux roues cerclées de fer, tirés par des chevaux fous entraînaient les cieux eux-mêmes et qu'ils détruisaient les rocs immuables des montagnes qui nous surplombaient. Nous eûmes très peur. Les dieux et le plus grand d'entre eux n'étaient pas contents que le peuple réunionnais, en qui tant d'espoirs avaient été mis en haut lieu — le plus haut lieu — ait été frustré de son histoire par d'affreux colonialistes ! Quelle apocalypse était-ce là ? Comment Çoisette pouvait elle avoir un tel pouvoir alors qu'elle venait juste d'être béatifiée ? Cette colère sainte contre les Zoreilles colonialistes était justifiée. On dirait maintenant que, comme nos jeunes des banlieues ont attrapé la haine, elle l'avait attrapé aussi. Une sainte haine. Ceci confirma notre certitude dans sa canonisation future. Les éléments se calmèrent. Sainte Çoisette chancela, s'effondra sur le sol. Quelle épreuve pour elle ! Avoir réussi à ébranler le Ciel et la Terre, à mobiliser tous les dieux, présents, passés et futurs ! Je me précipitais. Je la pris tendrement dans mes bras et la portait dans notre tente où je la réconfortais de mon affection.

Après le départ des rapineurs — de vrais ennemis de l'humanité en fait, car comment qualifier ceux qui volent le passé de tout un peuple ? —, dans le désespoir le plus absolu, nous revînmes quand même sur les lieux, creusant dans le plus grand secret, pensant ne trouver que de pauvres éléments qui auraient pu glisser des caisses, au mieux une caisse détruite que nous conserverions comme une relique. Or, un demi-mètre plus bas un deuxième trésor apparut. Il était constitué de neuf caisses qui, comme les premières, étaient en bois de cèdre du Liban imputrescible, et de surcroît étaient protégées par une couche de substance bitumineuse, fort craquelée, mais résistante encore, du type de celle que les Grecs utilisaient dans l'Antiquité pour calfater les bateaux. Cela me fit penser à ces momies que le savoir ancestral des prêtres égyptiens parvenait à protéger des indignités de la putréfaction par les techniques de l'embaumement. Alexandre n'avait-il pas conquis l'Égypte et amené avec lui des Égyptiens dans sa marche vers l'Est ? Ne se serait-il pas trouvé un de ces Égyptiens dans les troupes qui abordèrent notre île ? Ceci expliquerait le remarquable état de conservation des caisses. Nos anciens savaient travailler. Peut-être même trouverons-nous des momies un jour dans

un de ces tunnels, forés par les gaz, dans les laves incandescentes d'un passé immémorial.

Déméter vierge et mère

Je te salue Déméter pleine de grâces
Notre mère à tous
Intercède pour nous auprès de Zeus le seigneur
Tes hanches sont larges et combien généreuses
Et tes seins altiers lourds de volupté
Quand tu les presses de tes longs doigts impassibles
Laissent couler le miel qui entretient la vie
Si ton corps soupire sous la caresse de la brise
Et gémit sous l'étreinte de l'ouragan
Toi qui enfantes au gré du soleil et du vent
Toujours vierge nul mortel
Toi l'immortelle mère de la nature
Ne t'a jamais touchée
N'a jamais porté la main sur toi

Altérophile, *Le bonheur des dieux*, vers 300 av. J.-C.

Ce fut un calvaire pour apporter les caisses du trésor à Saint-Denis. Il fallait se cacher pour ne pas attirer l'attention. Nous fîmes plusieurs voyages avec des véhicules différents. Nous ne voulions pas être remarqués par le va-et-vient d'un véhicule, ni en mettant en œuvre une seule fois une caravane de véhicules. Chaque véhicule ne pouvait porter qu'une caisse. Chaque caisse en effet avec son volume de 0,04 m^3 d'or environ devait bien peser dans les 80 Kg, sans compter l'argent. Nous dûmes faire sur place des berceaux avec des branches que nous tressâmes pour porter chaque caisse à deux, avec des sangles qui nous sciaient les épaules, dans les reliefs escarpés de la forêt du Tapcal, car les sentiers touristiques étaient très éloignés du trésor. D'ailleurs, nous n'aurions jamais pris ces sentiers par raison de confidentialité. Deux autres hommes surveillaient le balan et sécurisaient l'attelage, chacun tenant une corde attachée au berceau, dans les passages difficiles. Certaines caisses plus lourdes que les autres durent être démontées sur place et le contenu séparé en plusieurs paquets que nous transportâmes dans nos sacs à dos, enveloppés avec précaution.

Nous crûmes périr. Nous crûmes en périssant perdre le précieux trésor, et c'est cela surtout qui nous évita les faux-pas, plus que la

crainte de l'accident lui-même. Nul ne fut blessé. Peut-être le dieu qui enfanta nos ancêtres veilla-t-il sur notre troupe. Nous sentions bien, à la force surhumaine qui nous entraînait vers l'avant, à l'inspiration qui venait nous pousser à faire le bon choix, alors que nous hésitions devant deux passages également probables, qu'une sorte de main invisible nous guidait. Les temps étaient venus de dévoiler le message que contenait le trésor. Les actions des hommes ne sont pas aussi innocentes qu'ils le croient. Elles ne sont pas que le fruit des forces visibles. Derrière nous une dimension inconnue, que ne perceront jamais nos regards, recèle des forces qui nous poussent, quand nous sommes sur la bonne voie ; et que nos actes sont en synergie avec les volontés qui agissent ces entités cosmiques.

Les mystères de la forêt du Tapcal

Aujourd'hui, la forêt du Tapcal n'a plus de sentier tracé. Les sentiers qui y menaient ont été comme effacés de la nature. D'autres qui ne mènent à rien ont été tracés et se perdent dans la végétation ou dans des accidents de terrain qui interdisent la progression. Les autorités ne voulaient pas que s'établisse une noria de découvreurs à la recherche du passé. Cherchez, vous ne trouverez plus. Le souci, en effet, n'était pas que les curieux et les cupides puissent détruire le site, qu'ils puissent fondre les métaux précieux, mais précisément qu'ils ne le détruisent pas. Un beau lingot d'or ne porte pas son passé en lui. L'argent n'a pas d'odeur, et l'or non plus. Dans ces conditions, il valait mieux jeter un voile d'oubli et rendre les passages impossibles, faire perdre la mémoire de ceux-ci. Ce fut efficace, même à notre encontre, nous qui avions souvent sillonné la forêt du Tapcal et qui la connaissions bien. Nous avons désormais de grandes difficultés à nous y retrouver et sommes obligés de progresser en aveugles, sans succès.

De la végétation, des arbres devenus grands, semblent avoir été plantés sur les sentiers pour en détruire la continuité, désorienter celui qui malgré tout essaie de les emprunter. Des éboulements suspects en rendirent d'autres impraticables. Certains sentiers aboutissent à des à pics, comme s'ils avaient été tracés de façon à les rendre dangereux. Quelle équipe de prestidigitateurs fit un tel travail si efficace ?

Nous essayâmes de retourner sur les lieux de notre découverte un mois après que nous eûmes transporté le trésor pour étudier la pierre taillée qui surmontait le tout. Nous avions amené avec nous un épigraphiste spécialisé dans les inscriptions de la période

hellénistique. Il devait faire des photos et le relevé par calque des inscriptions pour compléter le travail de traduction. Nous ne retrouvâmes pas la dalle et aucun lieu ne nous parut familier. Aucun des repères discrets que nous avions laissés pour baliser le site, ou pour marquer le chemin, ne put être retrouvé.

Le départ

Tu pars demain pour les grands pays d'Indes
Où l'or dit-on
Et les pierres précieuses pendent lascives aux branches/
/des flamboyants
Aux branches des banians chevelus dont les longues racines sacrées
Dorment
Immobiles dans l'air
En ces pays
Où les diamants courent par multitudes au fond des ruisseaux
S'entrechoquent agités par les friselis turbulents
Diamants roses diamants bleus saphirs multiples
Éclairs quand le soleil les effleure à travers l'onde transparente
Tout resplendit là-bas de minéraux en gloire
Les couleurs brillent dans le ciel
Des ailes des perroquets en longs vols au-dessus des rivières
Rouges et jaunes
Qui s'élancent d'une berge à l'autre

Tes robes de soie bleue
Et celles de soie verte
Et celles de soie blanche
Sont bien rangées là séparées dans la pénombre
De la chambre inquiète
Et lourde de silence
Et dense d'angoisse retenue
Sur les commodes et sur le lit de bois odorant
Le lin blanc est à côté
Et les colliers et les ceintures et les boucles d'argent et les pendentifs/
/d'émeraude

Une tunique rouge échancrée a été pliée soigneusement
Posée sur une chaise
Par la main d'une servante habile qui va silencieuse et discrète
Les malles en bois de cèdre les coffrets de benjoin ceux de camphre

Sont pleins de vêtements aux moirures où le regard se perd
Ensorcellent et font tourner la tête
De tissus de bijoux
Mon bel oiseau
Prisonnier d'un mari trop riche mon frêle papillon doré
Il fait si chaud que la pièce derrière les volets clos
Laisse filtrer des poussières qui guerroient l'une contre l'autre
Sans cesse en luttes éternelles

Dehors le soleil est heureux de briller sur les moissons
Sur les ouvriers joyeux qui s'interpellent
Dehors la joie est dans le ciel dans les champs dans les prés
On entend les cris des vanneurs heureux de leurs compagnes espiègles
Qui plaisantent et comme par mégarde s'effleurent
Ou font semblant de se chamailler
La joie est dans le ciel des prés des moissons des travailleurs
Pas dans mon cœur
Pas ici
Pas là

Demain tu pars et tu ne reviendras jamais
Pour les Indes lointaines bien au-delà du vol de nos oiseaux
Avec ton mari trop vieux ton mari trop riche et mon bonheur
Chasse les servantes chasse-les toutes
Laisse-moi t'embrasser
Que faire mon Dieu que faire quand on aime
Que faire quand l'amour est là
Quand il serre si fort votre poitrine
Et que celle que l'on aime
Et que celle que l'on aime tout au loin s'en va
O toi qui es emportée laisse que nos souffles maintenant ici se pénètrent
Que mes mains enlacent tes hanches timides
Laisse que mes lèvres effleurent dans l'ombre du silence tes lèvres
Une toute petite première fois
Laisse que mes lèvres embrassent tes lèvres une dernière fois

Anacréon, *Souffrances du cœur*, vers 30 av. J.-C.

Est-elle toujours là, cette dalle, bien cachée par une végétation soigneusement implantée, des rochers amassés en blocs, avec le souci de rendre leur amoncellement comme naturel ? Le trou que nous avions creusé, lui aussi n'a pu être retrouvé. Or, nous avions laissé une

cicatrice béante dans le sol de la forêt. Si la dalle a été enlevée, par quel moyen a-t-on pu transporter une telle masse ? L'a-t-on enfouie quelque part ? Nul, dans le cirque de Cilaos, ne vit de ballets mystérieux d'hélicoptères dans le ciel pendant le mois où cela aurait pu se faire, le mois de janvier 1987. D'ailleurs, ce n'est sans doute pas avec des appareils civils que la dalle aurait pu être enlevée. Nous en sommes réduits aux conjectures.

Quatre fois nous repartîmes en expédition pour retrouver le site. Quatre fois nous nous égarâmes. Et ce n'est pas un sort vulgaire qui a été jeté sur l'ensemble du site. Les transformations dépassent de très loin les pouvoirs de nos pourtant très efficaces sorciers réunionnais.

Beauté

Heureux
Celle ou celui dont le corps dense de volupté toujours
Le corps aux chairs souples d'Héra et d'Aphrodite
Aux muscles d'Achille et de Patrocle dans l'amour enlacés
Les muscles durs à la fois du vainqueur des Thermopyles
Conservera la vigueur brûlante de ses dix-huit ans

Heureux
Les gestes arrondis pleins de pure délicatesse
Le galbe mutin d'une jambe coquine
La flamme du désir jamais assouvi
La somptuosité d'une peau de fruit mûr
Que l'amant timide à peine ose effleurer
Heureux tous ceux qui souriront pour nous
Dans les siècles enfouis si lointains au plus profond de l'éternité

Heureux heureux
Le destin de celui-là qui à jamais ne pense plus
Bienheureux tous ceux que la mort compatissante fige
Dans la beauté immortelle de leur vibrante jeunesse

Appollonios, *La beauté des éphèbes*, vers 300 av. J.-C.

Chaque fois, Çoisette était notre guide. Mais malgré son aide, malgré ses efforts elle ne put constater avec nous que l'inéluctable. Et sa sainte haine, voulue par Dieu et saint Karl, contre les Zoreilles chapardeurs s'enflait de jour en jour. Elle fit même appel à sainte Dialectique, mais rien n'y fit. Le bras armé triomphera toujours.

Y aurait-il derrière nous, dans ces ombres que nos regards ne peuvent percer, des volontés obscures qui se mesurent et s'affrontent ? Certes, on peut poser la question, mais ce serait rester dans un état d'euphémisme littéraire que de ne pas aller plus avant et de ne pas faire état de nos certitudes. Oui, il y a des présences que nous ne voyons pas et dont les religions nous entretiennent. Les religions ne sont-elles pas ces méthodes ou techniques dont le nom qui vient du latin *religare* relier, permettent de relier le visible à l'invisible ? Cependant, les présences sont plus nombreuses, bien plus diverses que ne le laissent entrevoir ces religions, ou que ce que le pensent souvent nos esprits englués dans le matériel de la quotidienneté.[6-7]

La viande

Oui
J'aime les femmes
Je ne suis intéressé que par leurs formes
Leur chair leur viande
Leurs masses
Et leurs petits recoins tout crus
Pas par ce qu'elles appellent leur esprit
Ni
Ce qu'elles nomment avec arrogance leur âme

Auteur strictement anonyme, *Poèmes gynophobes*

Comment nos thérapeutes issus du peuple réunionnais pourraient-ils apporter le soulagement de la souffrance, la guérison parfois, s'ils restaient à la surface des choses, s'ils restaient collés à la superficialité de la maladie ? Ils vont de leurs esprits aigus pénétrer ces ombres auxquelles nous faisions allusion, pénétrer ces dimensions de l'au-delà où la maladie n'est pas plus que ce que serait une porte malencontreusement, ou par hasard, entrouverte chez nous et qu'il s'agit de fermer. Eux qui ont reçu le Don, le savoir permettant à leurs mains de fermer les portes dans l'ailleurs, fermant ces portes, la maladie qui n'est que le reflet dans notre univers d'une porte ouverte dans une autre dimension, s'en trouve guérie. C'est pour cela que l'astrologie est la plus sûre des sciences, qu'elle peut être efficace, que les médecines douces guérissent : magnétisme qui guérit avec des signes de la main d'après la théorie des signatures alchimiques, homéopathie qui guérit

avec rien, aromathérapie avec cet esprit vital qui est présent dans les plantes et qui s'en exhale.

Lesbos

***Poèmes saphiques*, Saphique 1**

À Lesbos l'île aux voluptés
Lesbos qui resplendit sous l'œil de Mytilène
L'île aux féminines caresses
Les filles ont le genou rond et de longues jambes fines
Les filles de Lesbos partout recherchées
Ont la hanche qui ondule
Elles vont dans l'air frais du matin
Lorsqu'au premier jour du printemps Aurore les éveille du regard
Leur jette des pétales et tant de ses multiples couleurs
Elles passent d'un pas léger qu'Héra la plus belle déesse
Leur envie
Elles passent
La toge relevée sur leurs cuisses divines
Les muscles souples jouent sous les peaux transparentes
Où l'on devine bleu le sang le plus beau
Elles vont elles viennent sourient
Aguichent
Défilent devant l'assemblée des épouses sacrées
Celles que nul homme jamais ne doit connaître
Et toutes les femmes émerveillées
Crient piaffent hurlent hurlent
C'est Pyra la plus belle
C'est Dame Sapho qui a gagné

Çoisette connaît bien l'invisible et sait manipuler au profit du Réunionnais ses mystères. C'est elle la grande prêtresse de l'invisible. La preuve n'en est-elle pas dans le fait que, bien qu'elle soit issue de l'aristocratie réunionnaise de gauche, et donc la meilleure qui soit, elle a su tant œuvrer, et si efficacement, pour la libération des esclaves. N'est-ce pas là un miracle, alors qu'il s'en fallait encore d'un siècle qu'elle soit née ? Précisément, l'Église croit aux miracles et Françoise en octroie au pauvre peuple que nous sommes. Elle a réussi à persuader chacun de nous que la Maison des Civilisations était construite puisqu'elle en touche les larges émoluments de directrice. Bravo Çoisette ! Cette Maison est bien la preuve que l'invisible existe.

Elle sera sa récompense, son petit baise-en-ville, mais c'est bien peu par rapport aux béatitudes célestes qui lui sont réservées. Monseigneur Aubry et Didier Robert, notre sympathique maire du Tampon, se sont déménés par solidarité créole, et ont fait chauffer le chaudron de leurs relations pour accélérer les procédures de canonisation. Les Réunionnais vous disent merci. Sainte Çoisette priez pour nous !

Nous devrions surtout retenir que l'invisible est là, qui nous fait signe. Nous avons senti dans la forêt du Tapcal (en créole : *Tapkal*) cette présence, tant par la force qui nous était insufflée pour suivre notre quête, que dans le fait que nous ne puissions plus retrouver le chemin du trésor. En effet, les puissances tapies au fin fond de l'invisible ont leurs raisons que nous ignorons. Ce qui explique tout.

Références

1) A. B. BOSWORTH, *Conquest and Empire. The Reign of Alexander the Great*, Cambridge, 1988
2) G. DROYSEN, *Alexandre le Grand*, Bruxelle, Complexes, 1991
3) P. GREEN, *Alexander of Macedon (356-323 B.C.). A Historical Biography*, Berkeley, University of California press, 1991
4) U. WILCKEN, *Alexandre le Grand*, Paris, Payot, 1933
5) M.J. PRICE, *Monnaies du monde entier, de 650. av. J.C. à nos jours*, Paris, Bordas, 1983, p. 45
6) H. BROCH, *Le paranormal*, Paris, Éditions du Seuil, 2001

*

On trouvera à la fin des chapitres des poèmes de nos ancêtres. Ces exemples, ajoutés aux encarts dans le texte, soulignent la qualité de la civilisation qui se développa sur notre île et qui est préparatoire à une civilisation plus brillante encore, puisqu'elle doit se répandre sur le monde entier. Nous dominerons l'univers grâce au seul parfum de nos vertus.

Le succube

Lucrèce rapporte que des « émanations », en provenance des objets, formées par des couches superficielles d'atomes s'échappent à chaque instant et lorsqu'elles atteignent nos yeux nous communiquent la sensation de vision de cet objet. Les émanations sont à l'origine des fantômes. Nous employons le mot « succube ». Nos ancêtres ont su élaborer une pensée scientifique qui sera reprise par Lucrèce. La place du Réunionnais dans l'histoire a été marquée par des avancées considérables dès l'Antiquité.

Un succube dans la nuit et je m'écume
Elle me tient
Elle me lèche elle me hume
Un ouragan roule dans mes reins
Sa main chaude comme un verre de couleur lisse
Mes désirs
Au loin je suis et de loin je viens
Loin le succube m'emporte aux sommets du plaisir
Au sommet de la vague qui écume
J'éclate de couleurs
Verres qui se brisent et qui crissent
Je me lisse
Aux sommets qui éclatent de couleurs
Et puis se lissent
Un succube et je vibre dans la nuit chaude
Et je m'écume
Un succube qui me lèche et me hume
L'eau blanche et pure de mes reins
Autour de mes fièvres elle tourne elle attise elle rôde
Dans la nuit où tous ces visages vers mon visage se hissent
Et je m'écume
Elle a la peau d'une rose et d'une truie elle a le groin.

Théologos, *Poésie de sagesse*, vers 150 av. J.-C

Tristesse

La tristesse ondule aux vents sans faille du désespoir
Embruns trop salés trop amers bien trop vieux
Mers d'acides et jabots puissants
Qui engloutissent et rongent en silence le bonheur

Quels liens peuvent donc rester
Aux amours quand le gris plombé trop lourd
Du ciel se brise et que toute la force doit être là
Mobilisée pour seulement espérer le soutenir

Les vagues de ma douleur frisent à l'écume des larmes ce soir
Pourquoi faut-il vivre quand il ne reste plus rien
Que toute joie est morte car les enfants l'ont tuée
Trop anciens aujourd'hui trop jeunes autrefois
Que sont-ils devenus où sont-ils donc passés

Où est le juste amour dans toute sa mesure
Où sont mes enfants où sont mes amis
Mais où sont-ils donc tous passés
Le monde s'est dissout perdu envolé piétiné
Le temps lui-même est mort qui le réveillera

Il y a tant d'amis dont le nom en chemin
Est resté enfoui dans les strates des jours
Lourdement prisonnier
Je crie dans la pâleur de l'aube incertaine
Je crie dans la pâleur des soirs tristes éteints
J'aurais tant et si fort aimé
Être aimé

Le barde

Quand je me fraie un chemin
Au milieu des ajoncs et des fleurs blanches
Près des eaux fraîches du ruisseau dans le vallon creux
On me hèle en souriant et agitant les deux mains
Du haut des collines
Je suis le barde toujours vert
Au front garni de feuilles d'olivier
Qui va de hameaux en villages
De plaines en montagnes
Je connais tous les chants d'Orphée
D'Ulysse la grande aventure
De Calypso les chants sacrés
D'Achille et de Patrocle les étreintes qui brûlent
D'Hésiode j'ai appris le miel de la parole douce
La terre à protéger les travaux qui enchantent les jours
L'amour sous la treille aux longues feuilles vertes
Qui sur les amants tissent l'ombre du Soleil
J'ai tant appris et ne sais pas tout
Je suis celui-là que depuis l'aube on attend
Je suis le barde aux yeux clos
Et j'arrive en silence dans l'ombre aveugle et froide
Lorsque la nuit est tombée

Chapitre III

Les manuscrits métalliques du Trésor n°2

Le contenu du Trésor 2

Le deuxième trésor était plus vieux que le premier. C'était le récit des origines, réduit à l'essentiel de l'aventure qu'a constituée l'arrivée des Grecs d'Alexandre sur cette île que certains considèrent à tort perdue au fin fond de l'océan que nous appelons Océan Indien — cet océan est le seul auquel on mette un O majuscule parce que c'est le nôtre et qu'il en est donc ennobli —. Elle n'est pas plus perdue que ne l'est le nombril au milieu du ventre. Les manuscrits métalliques de ce deuxième ensemble s'arrêtent vers ce que l'on peut estimer être la fin du 4e siècle-début 5e siècle après J.-C. C'est l'époque où le christianisme commence à se développer et tend à supplanter le paganisme. L'édit de Milan, signé en 313 par Constantin, autorise le culte chrétien, ouvrant les portes de la société à la domination temporelle et religieuse de l'Église à laquelle il avait échu de guider le peuple de Dieu.[1-5] Le peuple élu chrétien devait en remplacer un autre, qui avait été constitué sur des bases plus étroites. Mais ce peuple élu ne sera pas celui qui doit transformer l'humanité. Il revenait à une autre entité divine de composer un bouquet de qualités qui ne sera plus jamais égalé dans l'histoire future de l'homme, et incarner ce bouquet en un peuple choisi et délibérément constitué pour transformer l'humanité. Ce peuple, c'est le nôtre.

Même si un peuple meilleur a été programmé pour porter un message plus fort, destiné à guider l'humanité, l'Église a eu un rôle préparatoire. Elle a permis à la civilisation occidentale de se constituer. Or, cette civilisation a pour fin de concevoir l'espace dans lequel

le peuple élu — nous les Créoles —, délivrera son message et guidera le genre humain. L'Église est le Saint-Jean Baptiste de la Créolité.

L'adieu

Bientôt tu scelleras d'un coin de buis dur
Odorant et bien opaque
L'urne de céramique fine qui contient mes poussières
Le feu du bûcher dans la nuit sombre mais brillante d'étoiles
Futures aurores encore imprécises
Germes de vie que disperseront les souffles des matins vaporeux
Les a sanctifiées pour toujours

Par la main la plus sûre et la plus habile
Cette urne a été décorée d'Achille Ô le plus noble des guerriers
Et de son grand bouclier sonore
Du char céleste aux roues brillantes de bronze étroitement cerclées

Et se broie le sol rocheux et s'éclate le roc massif sous leurs féroces/
/étincelles

Il vole Achille
Il vole par ses quatre étalons sauvages du sol violemment arraché
Leurs naseaux crachent la colère
Il vole Achille il griffe l'air et s'enflamme vers la bataille
Tue écrase impose le fanion de la sanglante victoire

De son épée au feu cruel de sa lance rapide
L'urne aussi est décorée

Achille aux beaux muscles tout d'airain bâtis
Sur la belle urne de terre bien cuite
La pointe de l'artiste sans défaut l'a parfaitement tracé
Achille dit-on aux pieds légers Achille admirable dans la course
Achille et Chryséis Achille fou d'amour aimant Brisée
Dessiné vif et vaillant guerrier tout jeune autrefois par le poète
Resté jeune
Encore et pour toujours dans la brûlante gloire du monde
C'est le privilège invaincu de ceux qui
Fleurs cueillies trop vite meurent encore trop beaux
Achille dessiné d'un trait pur
Tout noir sur la céramique toute blanche

Qu'ils sont loin

Qu'ils sont donc loin Achille et Brisée
Dans les replis du temps au fond perdus
L'amante sublime
L'amante aux chairs toutes douces
Brisée avec un cœur sincère et son flamboyant sourire
Brisée la moelleuse
Qu'ils sont loin les jours de nos deux corps embrasés
La vie contient la mort et l'amour contient l'adieu
Une mince et fragile pellicule de terre cuite les sépare
Va donc où tu sais Ô servante des dieux et femme fidèle
Qui m'aima tout au long de ma vie
Et que j'aimais aussi en retour

Lorsque tu auras scellé du bois le plus dur
Odorant et bien opaque
L'urne de céramique fine qui contient mes poussières
Penche-toi douloureusement sur le sol engourdi et à genoux
De tes mains que l'âge déforme et les travaux
La maladie cruelle qui te dévore aussi
Écarte les brindilles sur le sol par l'automne amassées
Creuse un trou suffisant pour y enfouir mes restes
Prononce les prières et les incantations
Accomplis les rites honore les circonstances
Dis à tous quelques mots pour moi
Afin que mon repos ne soit point troublé par les souvenirs difficiles
Les craintes les regrets
Tout ce qui ne fut pas accompli et qu'il aurait fallu faire
Tout ce qu'il aurait fallu prononcer
Dis-leur que si je regrette parfois je suis désormais heureux si souvent

Repousse avec délicatesse l'humus riche sur les flancs de l'urne fragile
Et creuse à côté de moi de tes mains tremblantes
Une deuxième cavité
Un jour la racine profonde d'un chêne puissant
Brisera nos réceptacles
Et mêlera nos cendres pour l'éternité
Mari et femme
Comme celles de toujours amants

Anacréon (revisitant l'Hellénie), *Lettre à la femme du poète*, vers 300

Outre les relations concernant des hommes exceptionnels de sagesse qui instillèrent leurs gènes dans nos ancêtres, le *Trésor 2* comporte des poèmes, des fragments d'une épopée à la gloire d'Alexandre. Il est compréhensible que des Grecs conduits de conquêtes en conquêtes, volant d'un bout à l'autre du monde derrière leur jeune roi, aient gardé une haute image de celui-ci, d'autant qu'il était non seulement un héros, mais un dieu, et on s'y connaissait alors en matière de dieux ! L'érudit y trouve une autre épopée à la gloire des grands héros qui ont vaincu tous les dangers pour s'établir sur cette terre qui leur a été donnée par Zeus, pour rénover l'humanité. Yahvé a donné à son peuple élu un désert minéral hostile. Nous, Zeus, nous a donné une île tropicale riante et fertile, avec les plus belles femmes du monde, image déjà du paradis olympien sur cette Terre.

L'arc-en-ciel

L'arc-en-ciel fleurit à l'horizon
Il pavane ses plumes dans l'azur
La plus belle grue sur ses fines échasses
Si je passe sous tes couleurs
Trouverai-je une fille pour me marier
Trouverai-je au-delà de ta transparence
La plus jolie à aimer

Rodophile, *Poèmes d'amour*, vers 300

On apprend dans ce *Trésor 2* que le genre humain a désobéi au dieu suprême. Ce dernier a choisi la nouvelle humanité : des hommes jeunes, aux muscles sculptés par l'effort et les combats, avec les abdominaux en tablettes de chocolat et des femmes encore plus jeunes, aux longs corps sveltes riches néanmoins de hanches provocantes, de longues cuisses pleines et d'amples et fermes poitrines affriolantes, délicieusement trémulantes, dont la beauté faisait perdre la tête aux hommes, les empêchant de contrôler leurs émois pour procréer avec la plus grande efficacité. Trop belles ! Il a subtilement mis en place des apports génétiques allogènes pour construire la meilleure humanité qui soit. Ce nouveau genre humain reprendra en main l'humanité félonne qui a fauté aux yeux de Zeus. Il pourra alors régner sur toutes les terres du monde, repeuplant celui-ci, faisant appliquer les lois du roi des dieux. L'humanité, transformée par le peuple élu et sous sa direction, mettra en avant toutes les ressources de

la Terre pour partir à la conquête du Cosmos et établir l'Homme jusqu'aux confins des étoiles, au nom de Zeus. Ainsi, les dieux ne manquent pas d'intervenir dans les aventures des hommes et, parfois, de traiter d'égal à égal avec eux. Il ne faut voir là rien que de normal puisque ces hommes sont les embryons de l'humanité nouvelle.

Nous avons perdu dans le premier trésor les archives entre la fin du 3e siècle et la colonisation au 17e siècle. Compte tenu des manques, c'est sur le voyage des Grecs vers notre île et leur établissement en ces lieux que porte le présent exposé.

La traduction des feuillets d'or et d'argent des neuf caisses enfouies au plus profond de la terre, dans la forêt du Tapcal, a pris longtemps. Elle a pris plus de dix ans, bien qu'il s'agisse d'un grec qui, pour les débuts des manuscrits, était très pur, très évolué, cultivé pourrait-on dire parfois, avec certes des passages de koïné, souvent parfaitement bien calligraphié mais en maints endroits mal conservé par le support. Certains feuillets en argent étaient abîmés, oxydés, rendant difficile la lecture des lettres que les scribes avaient gravées sans insistance, d'autant que la difficulté d'écrire sur un support métallique était réelle. Certaines feuilles d'or, du fait de la malléabilité de ce métal, étaient écrasées par endroit.

Ce laps de temps étonnera. Il faut se rappeler que les manuscrits de la Mer Morte, découverts dans les années quarante en Palestine, vraiment en très mauvais état, mais bien moins nombreux, ne sont pas totalement traduits soixante-dix ans plus tard. Il est vrai que ces derniers n'ont pas l'intérêt des manuscrits de Nouvelle Macédoine qui, eux, ouvrent une ère nouvelle pour l'histoire des hommes. Notre ère.

Il fallut faire étudier les feuilles métalliques par des épigraphistes spécialistes du grec ancien du début de l'époque hellénistique, et recueillir l'avis d'archéologues compétents sur l'époque d'Alexandre. On s'étonnera de trouver des épigraphistes dans l'équipe. Ces derniers sont plutôt des spécialistes du lapidaire monumental, mais souvent la gravure des manuscrits métalliques était traitée comme si l'on avait affaire à un support lapidaire, avec des lettres majuscules, parfois il est vrai le scribe préférait le repoussé des techniques d'orfèvrerie, parfois encore c'étaient des cursives comme sur tablettes en bois ciré, ou comme on écrit sur papyrus. Dans ces derniers cas imaginons la difficulté que rencontrait le lettré, son poinçon s'enfonçant dans la matière molle de l'or pur et s'y enfouissant, ce qui nécessitait de nombreuses reprises. Parfois même on a retrouvé des tentatives de

cunéiforme, technique qui paraît la plus adaptée au support, mais complètement étrangère à la nature de l'alphabet grec.

Désirs de jeune fille

Oh certes je ne trousserai pas mes jupes
Pour n'importe quel amoureux
Je ne lèverai pas les yeux
Sur n'importe quel tas de plumes
Ébouriffées
Mais si toi mon bel oiseau tu me le demandes
Je me dénuderai
Pour traverser à la nage le grand étang
Bordé de roseaux pointus
Et j'unirai mes lèvres aux tiennes
Et plus si tu le veux

Rodophile, *Poèmes d'amour*, vers 300

Le choix des spécialistes fut long et difficile. Il fallait garder le secret sur notre entreprise car nous redoutions que l'État français ne se livre à de nouvelles rapines et ne mette en danger toute l'aventure. Par ailleurs, il fallait s'assurer de la moralité de ceux à qui nous devions confier des feuilles d'or et d'argent. Nous n'avions pas toutes les compétences sous la main. Aussi, on prit des Zoreilles. On leur dit qu'ils étaient des Réunionnais d'honneur et que c'est donc des Réunionnais qui avaient fait le boulot et combien nous avions de mérite pour avoir accompli cette œuvre magnifique. Nos ancêtres ont inventé la philosophie et la science, on était crédibles. Comme d'habitude, les Zoreilles ont confirmé nos propos, aisément, du fait de la culpabilité qu'ils ressentent de nous avoir achetés à nos maîtres et du fait de leur antiracisme culpabilisant et masochiste. Nous les avons convaincus de ce droit en vertu de la lourdeur sociologique de notre passé, de la préférence régionale et de la discrimination positive.

L'équipe de chercheurs — des méticuleux, tatillons, paranoïaques — voulait une traduction complète, avant de « publier » à la face du monde un texte aussi important, définitif, en pleine clarté, sans trous ni ambiguïtés. Cette équipe voulait comparer aussi les traductions entre elles d'un même passage par plusieurs chercheurs — une sorte de « double aveugle » — pour s'assurer de la meilleure adéquation du texte français au texte grec.

Les corrélations des documents du Trésor 2

Une partie des documents du *Trésor 2* a pu être corrélée à des textes d'historiens grecs de l'Antiquité, car quelques années après leur arrivée dans l'île certains compagnons repartirent en mer de façon courageuse. Nous analyserons plus loin la raison de ce départ. Leur retour, à l'image de la longue aventure de l'*Anabase* qui permit aux soldats de Cyrus le Jeune, ainsi que nous le relate Xénophon, de regagner l'Hellade, fut couronné de succès. Les Grecs parvinrent non pas en Grèce, ni en Macédoine, ce qui ne présentait alors plus aucun intérêt, compte tenu des bouleversements qu'avait subis le monde, provoqués par les conquêtes du Macédonien notre père et notre dieu, mais longeant les côtes d'Afrique, à Alexandrie, ville où ils s'arrêtèrent. Ils passèrent par la Mer Rouge empruntant le très ancien canal (creusé vers le 20e siècle av. J.C.) que le pharaon Néchao II avait réhabilité, vers 600 av. J.C., entre la Mer Rouge, plus longue qu'aujourd'hui vers le Nord, et l'un des bras du Nil.[6a] On notera que nos ancêtres avaient eu des prédécesseurs, puisque le Pharaon Néchao affréta une flotte de navires phéniciens pour réaliser en trois ans la circumnavigation de l'Afrique en partant de la mer Rouge.[6b]

Alexandrie était une ville riche.[7] Elle commençait à supplanter Athènes comme pôle culturel. La production intellectuelle, le rayonnement, dépendent en effet de la richesse. On ne peut pas réfléchir si l'on doit passer quinze heures par jour à gratter le sol pour se nourrir. Ainsi, nos « gratteurs de culs » qui vivent entre deux buvettes et quatre coud'sec, et dont l'activité est conceptuelle seulement, ont-ils une production intellectuelle considérable qu'il suffirait de leur faire exprimer pour assurer notre renommée philosophique.

Les récits des rescapés grecs de Nouvelle Macédoine furent consignés par les érudits que le roi Ptolémée Ier, général d'Alexandre et historien, avait invités et établis en son royaume leur donnant les moyens matériels et financiers nécessaires à leur travail. Ils consignèrent les témoignages des rescapés dans des ouvrages tels que : *Histoire des Grecs Lointains* de Straton (Abrégé ci-après en *HGL*-S, suivi du numéro de la ligne dans le manuscrit), *Dits et faits de la mer océane* de Haristipe (*DFMO*-H). Ils figurèrent longtemps dans la célèbre bibliothèque d'Alexandrie. Puis, après l'arrivée des Arabes en 641, ceux-ci mirent les manuscrits en sûreté pour que des gens mal intentionnés ne les détournent. Quatre siècles plus tard, ils se

retrouvent à Bagdad dans le palais du Sultan. À la fin du 16e siècle, on les signale à Istanbul. Au 19e siècle ils parviennent à la bibliothèque vaticane où ils sont toujours. Quel magnifique devenir pour ces manuscrits qui relatent une de ces histoires de « retour » (*nostos*) que les Grecs aimaient tant. C'est peut-être du fait de cet engouement pour les « retours » que les lettrés d'Alexandrie prêtèrent une oreille attentive aux dits des soldats et les consignèrent avec soin. Au-delà de l'*Anabase*[9] de Xénophon il est une histoire de retour, bien antérieure, connue du monde entier : celle d'Ulysse,[10] ce héros aux mille ruses, à la recherche de son royaume d'Ithaque. Il était peu pressé de retrouver sa vieillissante Pénélope, préférant disperser ses humeurs dans les étreintes enchanteresses de l'éternellement jeune Circé aux belles cuisses blanches. Parler de cuisses blanches n'est pas du racisme, les cuisses noires ne sont pas mal non plus et les métissées de même. Que l'on ne profite pas d'une image poétique pour me confondre de racisme. D'ailleurs, j'ai la caution de Çoisette.

La jeune libertine

Mes cuisses sont belles et mes jambes le sont aussi
Chacun de vous me l'a juré
Si nous allions mes amis
Traverser la rivière
Et mes hanches sont bien rondes
Mon dos bien cambré
Chacun de vous me l'a dit
Traversons la rivière
Il y a là-bas un pré d'herbes fines
Et mille fleurs et mille couleurs et mille senteurs
Où pourra ma tête reposer
À l'ombre du saule en pleurs
Dans vos bras tour à tour je pourrai soupirer
Allons mes amis traversons la rivière
Je voudrais tous vous aimer

Rodophile, *Poèmes d'amour*, vers 300

Grâce à la protection de Son Eminence le Cardinal Bernardo Vadli del Bruciato, que nous tenons à remercier, nous pûmes étudier les manuscrits ptolémaïques à loisir pendant quelques années. Nous remercions aussi des ecclésiastiques de La Réunion, que nous ne

pouvons citer, pour nous avoir introduits auprès du Cardinal. Celui-ci tomba en disgrâce en 2005. Peut-être est-ce dû au *spoil-system* de l'administration vaticane lors d'un changement de pape. On lui reprocha sa trop grande ouverture et sa volonté de permettre aux chercheurs du monde entier de travailler sans restrictions sur les archives vaticanes. Peut-être craignait-on, en un haut lieu plus haut que le plus haut lieu du Vatican, que des épisodes secrets de la vie de l'Église ne vinssent à jour et ne troublent les âmes. Les réactions de l'Église contre le *Da Vinci Code*[11] soulignent que l'Église, signe de sa modernité, est sensible à son image. Peut-être aussi quelques prétentions de l'Eglise à l'universalité étaient-elles en butte à certaines révélations des manuscrits. Ces derniers montraient en effet que le véritable peuple élu n'était pas le troupeau des chrétiens mais que ceux-ci n'étaient là que pour fonder une civilisation préparatoire à la venue du véritable peuple élu — nous — qu'une divinité, la plus grande, élaborait au fond de l'Océan Indien dans ce qui sera l'Homme Réunionnais, *Homo reunionnensis*. Nous ne fûmes plus autorisés à accéder aux manuscrits. Aussi, nous supplions ici sa Sainteté le Pape Benoît XVI, connu pour sa culture, la hauteur de ses vues, de nous permettre de continuer nos recherches et l'étude de ces documents, si précieux pour l'histoire de l'Homme Réunionnais. Qu'il soit sans crainte, notre œuvre est celle de la vérité. La vraie.

Nous communiquons l'essentiel des documents dont nous avons hérité après un sommeil de dix-sept siècles dans la terre de nos ancêtres, enfouis semble-t-il, caisse après caisse, par périodes successives, veillés depuis par les arbres puissants de la forêt primitive et par les trilles des oiseaux insouciants. Combien de noirs marrons qui, dans leur fuite éperdue vers la liberté, cherchant un refuge isolé, ont foulé, sans le savoir, de leurs pieds épuisés les vestiges de notre mémoire ? Nous recouperons les informations de ces manuscrits, lorsque cela sera possible, avec celles des manuscrits vaticans.

D'autres sources existeraient en Inde dans des lieux saints du Gudjarat, région proche des bouches de l'Indus, d'où Alexandre a préparé son retour vers la Babylonie. C'est un point à éclaircir. Il se pourrait que des habitants de ce qui s'appellera le Gudjarat se soient joints aux troupes d'Alexandre lorsque celles-ci, après avoir descendu l'Indus, furent au contact de l'Océan Indien, dans le delta qui s'étend à côté du Gudjarat. Nos concitoyens zarabes, issus de ce pays, relèveraient de deux vagues de peuplement : une dans l'Antiquité, une seconde à notre époque contemporaine. Ils en tireraient une noblesse à

nulle autre pareille, puisque dans l'inconscient réunionnais l'antériorité de l'établissement dans l'île vaut antériorité de noblesse.

Souvenir

Oh que ton cœur battait vite
Qu'il battait fort
Ce matin-là où nous étions seuls
Sous la main que j'avais glissée
Sous la main que tu avais impatiemment acceptée
Sur ta poitrine légère
Qu'il battait fort ce cœur en émoi
Qu'il battait mon cœur sous ta main aussi
Nous fûmes heureux comme de jeunes pousses vertes
Érigées sculptées dans l'ombre étonnée
Puis tu as dû partir
Plus jamais nos deux cœurs n'ont battu ensemble

Où donc es-tu aujourd'hui toi que j'ai aimée
Il y a si longtemps à l'heure du temps
Mais hier encore pourtant au balancier
Qui rythme l'amour que j'ai
Trop vaste encore dans le cœur
Tu es partie
Que faire lorsqu'on a seize ans
Tu étais là
J'y suis resté
Avec ton image blottie au fond de ma douleur
J'ai tant souffert et si longtemps
De ton absence
Les souvenirs des jours éteints
Ne seraient-ils donc beaux
Que parce qu'ils sont tristes

Arété, *Poèmes sur la vertu*, vers 0

Archivage et mise en sécurité du Trésor 2

Les feuilles retirées du trésor étaient classées dans leurs caisses par ordre chronologique (les années étant référencées à partir de l'arrivée sur l'île : année 1 de la Nouvelle Macédoine : 1 *NM*) et

chacune comportait une identification, une sorte de numéro (une ou plusieurs lettres) auquel nous ferons référence pour identifier le fragment. Nous utiliserons les sigles *C4F*1-T2T pour caisse 4, feuille 1, du deuxième Trésor du Tapcal.

Le charmeur

Je suis le barde magique
Le magicien qui ensorcelle du regard et de la voix douce
Mais impérieuse aussi
Le barde rusé qui connaît les âmes
Dans son sac il a dix mille tours
Le barde à l'imparable logistique
J'attire les toutes jeunes filles
Elles sont faites pour ça
Je les charme et les trouble
Je connais par cœur
Toute ma stylistique
Et j'ai de quoi les amuser
Les contenter
Que c'est beau la candeur
Je suis le barde magicien
Celui qu'en Haut-Lieu On envoya
Pour changer les mœurs et lisser la génétique

Ta Zoa, *La Geste de Zeus*, en 45 ap. J.-C.

Peut-être un jour aurons-nous la joie de pouvoir utiliser le sigle T1T correspondant au premier trésor du Tapcal qui nous fut ravi par la puissance occupante et nous pourrons alors étudier la vie quotidienne de nos ancêtres. Nous pourrions peut-être comprendre comment, habitant l'intérieur des cirques, ils se sont discrètement mélangé aux nouveaux arrivants aux 17e et 18e siècles pour donner d'abord les petits blancs des hauts et enrichir ensuite le métissage de toute l'île par le sang et les gènes du grand roi Alexandre. C'est pourquoi la langue créole contient tant de mots possédant des racines grecques.

On comprendra notre discrétion sur l'emplacement des manuscrits. Ah ! Çoisette que tu nous fus utile ! Les manuscrits sont dans l'île, sous bonne garde, dans les coffres de quelqu'un qui à sa mort en fera le legs aux archives régionales de la future Maison des Civilisations (MCUR) que dirige déjà Çoisette. Ceci permettra à cette

honorable et sainte institution d'avoir quelque chose à montrer en plus de sa collection de « piles plates » vides, de chiffons sales et de cancrelats moisis. De nombreuses précautions ont été prises. Ainsi, entre autres, les sorties de métaux précieux hors de l'île par bateau ou par avion sont contrôlées. De même, tous les orfèvres de l'île sont soumis à des contrôles de la part de l'administration. D'autres mesures ont été prises que je ne peux dévoiler ici. Le trésor est, de plus, inexploitable financièrement dans l'île. Nous l'avons même rendu radioactif de façon à ce qu'il soit traçable par des compteurs Geiger dont certains ont été disposés en des endroits stratégiques : ports, aéroports, points de la côte permettant des embarquements secrets. Il ne faut pas qu'il aille enrichir la cupidité de profiteurs à la tête d'associations subventionnée avec ses suçoirs enfouis dans les œuvres vives de la nation réunionnaise. On ne badine pas avec la mémoire d'un peuple, surtout lorsque l'on est de la chair et du sang de ce peuple.

L'amie compréhensive

Les pétales roses brunes de ton secret délicat
Ont lentement cédé
Sous l'impatience de mon amour exigeant
Enduit de miel pur
Enduit de miel odorant
Ô que j'aime t'aimer ainsi
Mon amie
Au cœur si large pour ton amant
Ô que j'aime t'aimer ainsi
Que je t'aime ainsi
Mon amie
Au cœur si large pour ton amant
Au cœur si bon pour ton amant
Au cœur si beau pour ton amant
Ah que j'aime tes hanches bien rondes et leur secret délicat

Rodophile, *Poèmes d'amour*, vers 300

Les mots grecs dans la langue créole

Les mots grecs dans la langue créole sont nombreux. Sans prendre trop de temps et d'espace, il nous faut mentionner des éléments forts.

Par exemple, nous citons quelques mots ci-dessous, et dans leur forme savante et dans leur forme populaire :

Biolozi	Biologie
Bisiclett	Vélocipède
Dializ	Faire pipi
Dimagog	Artiste de la dimocrasi (voir ci-dessous)
Dimagozi	L'art de la dimocrasi porté à son sommet de réalisation
Dimokrasi	Méthodologie utilisée dans la distribution des prébendes aux copains sous couvert de gouvernement du peuple par le peuple pour le peuple. En dimokrasi il y a toujours de l'argent pour ce qui ne sert à rien, pourvu que cela fasse de la mousse, argent que l'on peut jeter par les fenêtres, mais rien pour ce qui est indispensable.
Dinamik	Dynamique. État de celui qui a bu force coudsek.
Dogm	Qui émet des laxiom (voir ci-dessous la signification de ce mot).
Fenoir	Là où il fait noir. Je suis dans l'fenoir : l'univers m'en veut et ne reconnaît pas mes grandes compétences. L'univers est raciste, anticréole.
Filozofi	Philosophie
Fizik	Physique
Fotografi	Photographie
Gastrik	Centre de gravité du corps
Gastrostomi	Coupure du centre de gravité du corps. Couic. Après ça on perd l'équilibre, le boire et le manger.
Kalipiz	À utiliser en société lambri-tamarin, plutôt que groki. Cela fait plus culturé.
Kaka	Beurk. Vient de Kakos : mauvais.
Kakapiz	Le contraire de kalipiz (voir ci-dessus). Ce terme recouvre toutes les disgrâces fessières, de la fesse trop molle à la fesse qui pend, en passant par la fesse trop maigre. Ce serait une erreur de la nature de croire que cela puisse exister chez nous. Chacun sait que la nature nous aime et ne se trompe jamais.
Kalou	Vient de kalos (beau) que l'on trouve dans le mot créole bien connu kaloskagatos (le gentleman),
Lanaliz	Vient de *analiz* avec la contraction de l'article, Goûter, taster : « Li lanaliz son coudsec ! » : il goûte son rhum.
Landoscopi	(vient de *andoscopi*) Regarder par derrière, c'est-à-dire regarder les fesses des femmes. Il est vrai qu'à La Réunion il y a de quoi : « Boug-la landoscopi mon tantine. Mi va totoch le landoscopiss ! ». Aucun lien avec Landolfi.
Lanemi	La maladie de celui qui n'a pas d'ami (de an suffixe privatif et emi qui ici signifie ami) et par extension celui qui est faible (puisqu'il n'a personne avec lui pour l'aider), qui est anémié : « Mon lanemi ral a moin dan lfenoir ».

Larkiolozi/larkiolog Art de celui qui reste au logis. C'est-à-dire qui ne coûte rien à entretenir. Par extension celui qui s'occupe de vieux trucs sans intérêt. « Boug–la le inn larkiolog ».

Lapoftegm Insulte impardonnable : « Lapoftegm !», qui ne peut se laver que dans le sang, à coup de sabre à canne. La tradition exige qu'on n'exerce sa vengeance qu'après avoir procédé à des bibations rituelles et répétées de liquide enivrant pour se mettre en relation avec la divinité afin que les coups portent bien et que le sang coule

Lapoptoz Idem : « Lapoptoz ! »

Lapostazi L'art de changer et de faire la girouette. ˝Être d'accord avec le dernier qui a parlé.

Laristokrasi La bonne crasse, celle que l'on amasse en travaillant, par extension signifie action noble : « Theresien li lé un laristocratt ». « Fransoiz li lé un laristocratt ».

Lasincronn Couronne sans sainteté, ie : portée par quelqu'un qui en est indigne, par extension couronne qui va mal, qui va tomber et rouler sans dignité au sol, sans rythme.

Laxiom Un laxiom (vient de *axiom*) est une parole sainte qui tombe de la bouche de l'évêque lorsqu'il dit le dogme.

Lezofaz « Mon lezofaz y brul amoin »

Lidrolik Hydraulique : mettre de l'eau dans son vin

Liliktrik Electrique

Liliktronik, Electronique

Liotontimoroumenos Celui qui est dans le fénoir

Lipertrofi Hypertrophie

Lipifinominn Épiphénomène

Lipistimolozi Épistémologie

Lipoglicimi Ipo comme ipopotam, gros pachyderme, glicem sucre : lipoglicemi : gros morceau de sucre. Extension : manque d'un morceau de sucre

Lomiopati Art de guérir avec rien

Lontolozik/lontolozi Ce qui relève de l'étant, de ce qui est premier (« Lorsque je te vois toute nue je « lontoloziz » »)

Lortopidiss Celui qui marche droit, par extension quelqu'un de sobre « Ek son coudsek, Teresien le inn movai lortopidis »,

Lotomobil/Loto Moyen mécanique de transport fonctionnant par la combustion d'huile de roche

Mikanik Mécanique

Mikroscopp Petit appareil pour voir, donc appareil pour voir petit

Mitafizik Ce qui est après la physique, le repos, donc la sieste

Mizantropp Individu dans la misère

Mizozinn Individu dans une misère folle, vraiment folle, qui l'éloigne de nos compagnes bien aimées

Monarsi Monarchie

Monopol à rattacher aussi à dipol, diopol

Loligarsi	Oligarchie
Panglosi	Parler toutes les langues en même temps, cela s'appelle aussi « inn cacofoni »
Partinoziniz	Méthode de conception usitée par certaines réunionnaises très jeunes : elles sont enceintes sans savoir ni pourquoi ni quand ni comment. C'est la faute des Allocations Familiales dit-on. Ces fées ont bon dos ! C'est là s'exprimer avec mépris à propos de cet ensemble de déesses toutes puissantes. Je pense qu'il y aurait, plutôt, une fécondation divine. Zeus a montré qu'il était familier de ce genre d'affection envers les mortelles. Dans ce cas, le peuple élu, nous, porterait très directement des gènes d'origine divine. On sait aussi que le catholicisme a fait très fort en la matière. Ne parle-t-on pas aussi parfois de fécondation *in vitro* ? Le terme de *vitro* vient de vitrail, ce qui connote bien la nature divine de ce genre de fécondation, par référence à la grande beauté du vitrail, élément architectural associé à la pensée religieuse et à la transparence des voies divines. Seuls les scientifiques, qui ne sont que le résultat d'une hérésie et relèvent en fait d'une déviation théologique, ainsi que les philosophes athées, peuvent en douter.
Pidiatr/Pidiatri	Pédiatre/Pédiatrie
Pidirasti	Pédérastie
Pidofili	Pédophilie
Pidolozi	Science du sol, par extension art des pompes funèbres, embaumement

---

Le plaisir des filles

Les garçons peuvent prendre du plaisir
Ce n'est pas malsain
Ils peuvent changer de cœurs
Aimer une le soir
L'autre le matin
Mais les filles ne doivent pas avoir de désir
Dans leur poitrine
Et les filles ne doivent avoir qu'un cœur
Et les filles ne doivent pas prendre de plaisir
Comme des gourgandines

Rodophile, *Poèmes d'amour*, vers 300

Piripateticienn	Peut être observée avec un piriscopp
Piriskopp	Appareil qui permet de voir les piripateticienn
Pidolog	Spécialiste du sol, par extension fossoyeur : il vaut mieux être un podolog qu'aller chez le pidolog,

Pnëmatic	Pneumatique
Pnëmolozi	Science du pneu. Art de réparer les pneus
Podolog	Celui qui s'occupe des pieds ; par extension celui qui court vite. Par exemple d'un facteur zélé (cela n'existe pas beaucoup à La Réunion), on dira « Boug-la le inn vrai podolog ! »
Poliandrr	Femme parfaitement dégénérée, folle de son corps, qui ne parvient pas à maîtriser ses hormones.
Poligam	Celui qui chante sur plusieurs gammes à la fois, comme celui qui a plusieurs femmes et doit mentir à chacune d'entre elles pour avoir la paix. L'homme sage prend des maîtresses.
Poliglott	Celui qui a plusieurs glottes, qui peut donc parler plusieurs langues en même temps. Cela ne sert pas à grand chose. Tout le monde sait qu'il suffit de savoir parler créole. Les autres, Anglais, Russes, Chinois, Sécurité Sociale, et Tonkinoises n'ont qu'à s'y mettre. Tenons-leur la dragée haute et ils viendront à nous en rampant.
Polikompitanz	Qualité de quelqu'un qui est recruté au titre de la préférence régionale et des grandes vertus créoles ; ce mot est fort justement de plus en plus employé et le concept mis en œuvre dans les faits. Voir : Sirirzien
Prostatectomi	Couic !
Ptoz	Beauf
Rasiz	Racisme. Le racisme est une tare européenne. De nombreux blancs sont racistes. Pas tous certes. Il y a de bons blancs, qui reconnaissent les erreurs de leur culture et la supériorité de la culture créole. Les Créoles, par principe, ne sont pas racistes. Ils exercent seulement la préférence régionale et la discrimination positive. Ma région, puis ma ville, puis mon quartier, puis ma famille, puis ma basse-cour et mon cabri vénéré.
Simi	Chimie
Sincretiz	Politiquement très correct. L'union de la carpe et du lapin : marcher sur le feu et communier le dimanche
Sintez	Fabriquer du rhum
Sirirzien	Ne jamais se faire opérer par un sirirzien ayant la vertu de polikompitanz. Ceux qui prônent la polikompitanz s'en gardent bien. Faisons comme eux. Ne pas se faire opérer non plus par un sirirzien qui serait devenu sirirzien en vertu de la discrimination positive. Des études seraient en cours dans une collectivité pour savoir s'il serait rentable de promouvoir des infirmiers et infirmières comme sirirziens par discrimination positive. On pourrait se retrouver avec les pieds à la place des neurones. Ce qui n'est pas contre nature. En effet, dire de certains individus qu'ils sont bêtes comme leurs pieds suppose bien sûr que des pieds pensent puisqu'ils peuvent être bêtes.
Steganograf	Stéganographe
Tiknokrasi	Technocratie

Timocrasi Timocratie
Tiocrasi Théocratie
Tiori Théorie
Trombinoskopp Appareil scientifique pour observer à l'intérieur des trombes, donc des cyclones aussi.
Vilosiped Bicyclette (bisiclett)
Xenocrasi Système politique français
Zenofobb Celui qui a peur des proverbes Zen (ne pas confondre avec Zinobie).
Zirontokrasi Je préfère me taire
Ziografi Géographie
Ziopolitik Géopolitique
Ziostratizi Géostratégie
Zinekolog Médecin pour les dames
Zoofili Tous les goûts sont dans la nature.
Zoolozi La loi des animaux. Le zoologg est celui qui dit la loi aux animaux, celui qui les dirige, donc : conducteur, chef d'orchestre, chef d'État

---

La solitude

Mon château est une vaste solitude
Où patrouillent dans l'ombre de grands archers noirs.
Aux tristes matins des envies qui s'étiolent,
Un souvenir, frais comme une colombe,
Dans les coursives désertes,
Parfois encore, s'élance et s'en va.
Léger, si léger ton souvenir,
Que son aile peu à peu en son vol diaphane,
Oublie là-haut son nom
Dans l'indécis de la nuit qui s'étend.

Mon château le soir est sans lumière.
Il revêt la tristesse et l'ennui.
On heurte à chaque pas de tourelles en poternes,
De longues formes vagues, méchantes et solitaires
Qui tourmentent de leurs bras avides
Mes fidèles archers noirs.

Inconnu, *titre inconnu*, date inconnue

Et encore :
astrolozi, cromatograf, siclotron, diglosi, enzimolozi, fenakitiscopp, fisiolozi fotografi, fotometr, foton, iper, kilo, latom, latomic, latomistic, lipodrom, lipostaz (Jésus est une hypostase de Dieu, Popaul une hypostase de Mao),

liposusion, loctet, loligarsi, loligopol, lonomatopi, metr, micro, microfonn, miga, migaphonn, mitabolizm, mitropol, mizotirapi, mono, norm, normatif, paralelogram, poliartritt, radiolozi, simiolozi, sincronn, sincrotron, sinonim, spektrofotomitri, spektroskopi, stegozor, stilograf, stratiz, tiknopol, tilivision, tetra, tera, zaristocrat, ziolozi etc.

Est-il un seul mot créole qui ne viendrait pas du grec ? Ouvrez un dictionnaire créole et contemplez la magnifique floraison de la langue grecque dans notre langue. Nombre de ces mots sont passés dans le français à l'occasion de la cohabitation forcée due à l'impérialisme colonialiste. Il y a eu acculturation au bénéfice de l'occupant.

Le poète vagabond

Le ciel pour moi est toujours bleu
Et dans l'azur Apollon guide mes pas
Je suis le poète vagabond
Sans scrupules
Je suis le poète aux mœurs dissolues
Qui prend de force les femmes
Elles crient les ribaudes
Enclavées dans le court espace de mes bras
Quand elles se pâment
Je suis le poète absolu
Qui ne pense qu'à ça
Je suis le poète aux mœurs dissolues
Et si je prends de force les femmes
Qui a dit qu'elles n'appréciaient pas

Inconnu, *titre inconnu*, date inconnue

D'autres mots trahissent des métissages. Nous métissons les langues autant que les êtres humains. Ainsi, en est-il du mot *lalanbik* (*« mon lalanbik »*), utilisé par nos paysans pour désigner l'instrument de production des huiles essentielles, telles que l'huile de géranium, celle de vétiver etc. et qui est un mot bien de chez nous, apportant la preuve de la haute technicité de notre culture. Son utilisation très ancienne par le peuple le prouve, et la popularisation par les médias de cette technique a fait que l'alambic est devenu synonyme de La Réunion dans les dépliants touristiques. Or, *« anbik »* vient du grec *« bikos »* récipient ventru destiné à recevoir des liquides. *« An »* signifie « dans », « avec » en grec. Il s'agit de quelque chose avec un

récipient, c'est-à-dire un instrument dont une partie est un récipient. « *al* » est l'article arabe : « le ». Or, cette contraction d'un article avec le nom qui suit, est courante en créole : *loto* c'est-à-dire l'automobile, l'*otomobil*, *lotomobil*, contracté en *loto*. On dit : « *mon loto* » si l'on a une voiture, même si elle n'est pas de « *mark tonis* » comme dans la chanson de Michel Admette, ou si ce n'est pas « *mon loto dentel* », un truc bichonné pour frimer. On a aussi : « *mon lalfabé* », si je fais partie des aristocrates qui savent lire, « *mon lantenn* », si j'ai la télé.

***Poèmes saphiques*, Saphique II**

La leçon de Sapho

Aime-moi bien
Petite disciple et sois-moi fidèle
Je saurai te faire plus céleste encore qu'aujourd'hui tu ne l'es
Je te dévoilerai le secret des onguents et des charmes
Des mines et des poses
Des gestes du corps pour envoûter le secret
L'ampleur et le rythme de la marche élégante
Comment mettre en œuvre aussi les artifices
Dont ta jeunesse encore si douce n'a nul besoin
Je t'apprendrai
Tout ce qu'une femme à un homme
Doit savoir donner
Car il faut bien qu'en ce monde la femme survive
Et puisse aller amante libre et heureuse
Mais surtout ici dans notre île parfaite
Je t'apprendrai tout ce qu'une femme dans une autre femme
Doit savoir aimer

Pour rester proche du « *lalanbik* », citons « *lalsimi* ». Cette technique transforme le plomb en or. Le mot vient de *simi*. Certains disent qu'au cours des 3e-4e siècles de notre ère, elle aurait vu le jour à Alexandrie[12-15]. Nous nous élevons contre cette attribution fantasmatique. Ce mot aurait ainsi vu le jour à Alexandrie après que les Grecs de Nouvelle Macédoine l'eurent utilisé d'abord ! En fait, on trouve ce mot dans des œuvres telles que l'*Iliade*,[16] l'*Odyssée*[10] composées vers les 7e-8e siècles av. J. C. en Grèce. En effet, « *sim* » vient de *chéô*, verser, répandre, fondre, qui a donné *chyma*, flux, inondation, et en français — langue qui ne craint pas de s'inspirer du créole — le *chyme*, masse liquide en digestion. La transmutation est la fusion d'un

métal en une masse liquide que digère l'athanor pour pouvoir le transformer en un métal nouveau plus noble. L'athanor est le récipient où se fait la transmutation sur le fourneau. *Chyma* est devenue *chima*, puis *chimi* et ensuite *simi*. La fonte, c'est l'art de fondre les métaux, puisqu'il fallait fondre le plomb pour qu'il devienne or après l'avoir mélangé avec la « pierre philosophale ». Il signifie par extension : l'art de confondre les métaux, de les faire identiques les uns aux autres : les transmuter. Nous retrouvons ici dans ce mot *lalsimi* : *al*, l'article arabe, avec un croupion d'article « *l* » ajouté devant le mot.

Sapho et sa compagne **Poèmes saphiques, Saphique III**

Entends
Ces murmures autour de nous
Prends ma main bois mes lèvres
Vois ces regards discrets vers notre chambre tournés
Pose sur ton sein nu mes doigts impatients
Écoute
Dans le soir qui devient plus sombre les plus beaux sons de la lyre
Que tes hanches aux souples rondeurs m'appartiennent
Et s'animent pour moi dans le creux de mes mains
Ce sont mes amies qui chantent doucement
Pour nous faire sous les étoiles une longue et heureuse nuit
Et que jusqu'à l'Aurore aux couleurs timides
Nous promenant ensemble dans les prairies d'Aphrodite
Oh partout en mon corps brûlante chaleur
Nous puissions plus tendrement nous aimer

L'article arabe prouve qu'il y a eu des contacts entre les Arabes et les Grecs de Nouvelle Macédoine, lorsque les Arabes, quittèrent leurs lieux de naissance. C'est-à-dire les horizons reculés des déserts de l'actuelle Arabie Saoudite, aux maigres caravanes d'habitants étiques alors, sans habitants aujourd'hui, déserts où il n'y a qu'araignées, lézards, vipères, scorpions, cancrelats et courses de chameaux ou de 4x4 de bédouins enrichis par le commerce international du lait de chamelles. On les comprend d'avoir voulu en partir. Ils se lancèrent à la conquête de l'Inde et de la mer indienne pour y faire partager les bienfaits de leur civilisation. N'avons-nous pas à La Réunion un « puits arabe » dans le Sud. Pourquoi, alors qu'ils ratissèrent toutes les mers à la recherche d'esclaves et de profits, les Arabes ne se seraient-

ils pas établis à La Réunion ? Ils s'y établirent, mais de loin en loin car La Réunion était occupée par les descendants d'Alexandre qui surent faire respecter leur terre légitime. Néanmoins, de ce contact entre deux civilisations majeures naquit un instrument scientifique : l'alambic. En effet, les Grecs, proches de la Mésopotamie, région de vieille civilisation où commença à balbutier la science, connaissaient les méthodes utilisées par les prêtres-scribes de ces pays pour extraire à l'eau, à la vapeur, les huiles essentielles des plantes et en fabriquer des onguents. Ils perfectionnèrent l'appareillage rustique des Mésopotamiens et introduisirent le réfrigérant à eau qui permet de condenser les vapeurs en liquide. C'est à La Réunion que cette technique du réfrigérant vit le jour et que les Arabes nous l'empruntèrent. L'instrument permit la distillation du vin pour en extraire l'alcool.

Le terme de « zoreil » ou « zoreille » peut avoir deux origines : *zoros* « *ζωρός* »[17] qui signifie pur, non mélangé, donc individu non métissé. Ou bien de *ζωόν*, animal, et de *ρεω* qui passe vite qui s'enfuit : en relation au fait que l'animal « zoreil » vient, touche sa prime, et s'en va.

Références

1) A. COMNÈNE, *Byzance et les premiers chrétiens*, Byzance, Istinpolin, 2006
2) R. DOUKAS, *L'Église*, Byzance, Istinpolin, 2006
3)A. DUCELLIER, *Les Byzantins. Histoire et culture*, Paris, Seuil, 1988
4) H-I. MARROU, *Décadence romaine ou antiquité tardive*, Paris, 1977
5) J. CANTACUZÈNE, *Byzance et Rome*, Byzance, Istinpolin, 2006
6) J-G. DEMERLIAC, J. MEIRAT, *Hannon et l'empire punique*, Paris, Les Belles Lettres, 1983, a) p. 16, b) p. 36
7) M. SARTRE, A. TRANOY, *La Méditerrannée Antique*, Paris, A. Colin, pp. 14-17
8) P. LEVEQUE, *L'aventure grecque*, Paris, Armand Colin, 1964, pp. 250-255
9) XÉNOPHON, *Œuvres complètes de Xénophon, Expédition de Cyrus et retraite des dix mille*, Paris, Hachette, 1893, tome II, pp. 1-186.
10) HOMERE, *L'Odyssée*, Paris, Garnier, 1965. Certains nient qu'Homère ait existé. L'*Iliade* et l'*Odyssée* auraient été composées par un autre poète qui s'appelait aussi Homère. On ne connaît rien sur la vie d'aucun des deux. C'est ce qu'avance l'École du Tampon. Cependant, le maire du Tampon, signale dans : « Mes discussions au coin du feu avec Homère », qu'il a rencontré le poète et s'est entretenu avec lui.
11) D. BROWN, *Da Vinci Code*, Paris, J.C. Lattès, 2004
12) R. MASSAIN, *Chimie et chimistes*, Paris, Éditions Magnard, Paris, 1966, pp. 24-65. Rien sur la contribution de nos ancêtres à cette science ni, non plus, sur les échanges qui ont eu lieu entre les grandes civilisations et notre brillante

civilisation créole de Nouvelle Macédoine. Cette civilisation a son *floruit* qui se poursuit par le rayonnement, éblouissant, de la ville du Tampon.

13) S. HUTIN, *L'alchimie*, Paris, PUF, 1951

14) Il faut souligner la contribution forte de l'École du Tampon à l'alchimie. N'oublions pas, non plus, la contribution de cette cité aux sciences divinatoires. C'est là qu'auraient été inventées l'astrologie et la contrepèterie. Mais Saint-Joseph revendique aussi l'invention de l'astrologie. Les débats d'experts font rage. Les revendications de Vincendo sur la contrepèterie ont été écartées. Il ne faut pas trop insister sur les contributions à la science de civilisations mineures comme la civilisation européenne qui n'a fait que copier les travaux de notre civilisation néo-macédonienne et ensuite de la civilisation créole. Chassez le racisme, il revient au galop ! C'est toujours le Créole qui en est victime.

15) O. LAFONT, *De l'alchimie à la chimie*, Paris, Ellipses, 2000. Pas un mot sur l'alchimie de La Réunion, ni sur l'école astrologique du Tampon ! Encore un qui fait partie de la conspiration d'anti-créolisme primaire.

16) HOMERE, *L'Iliade*, Paris, Garnier, 1965. Le grand aède n'était peut-être pas si grand. Pas un mot sur l'école du Tampon. C'est pourtant là que l'on a inventé l'intellect et le QI. Quand rendra-t-on justice au pauvre Créole ? C'est là encore, que nous avons eu la plus belle lignée de maires campagnards que l'univers nous envie.

17) E. SOMMER, *Lexique Grec-Français*, Paris, Hachette, 1947

* * *

Spleen

À l'heure des heures qui sonnent lourdes et malsaines
Quand le glas du jour pleure que l'ombre se peuple d'ombres
Mon esprit engourdi glisse
Hors de son carcan où des pointes aiguës piquent et affolent
Il glisse hors de sa morne et fade prison
Espace des peurs qui lentement s'organisent montent éclatent
Et se défont
Espace de l'ennui
En une brume froide peu à peu il se dilue
Il suinte et se glisse lentement jusqu'au soupirail
Aux fers raidis et glacés
Pour se livrer aux vents des ailleurs qui l'emportent
L'effilochent
L'effacent
Lui donnent calme et repos dans l'informulé

Le cœur

Mon cœur est à prendre
Prenez-le dans la main
Mon cœur est tout tendre
Il est mie de pain
Mon cœur est à prendre
Le prenne qui a faim

Les fers

Les fers de la liberté éclosent en solitudes
Fleurissant les horizons noirs de guerres intestines
Les fers de la liberté délient ceux qui s'aiment

Que nul épi dans la moisson de l'injuste
Ne dépasse ou qu'il soit rasé brûlé détruit
Oh que les tyrans aiment l'égalité
Et ses sombres béatitudes
Lourdes toujours d'amour refusé
Les fers de l'égalité luisent rouges
Du trop de sang depuis si longtemps versé

Toi que j'ai l'obligation d'aimer
Toi qui devrais être mon proche mon frère
Mais comment peut-on m'y obliger
Car chacun dans un amour fût-il fou
Aime-t-il un autre que soi-même

Votre fleur

La fleur de saxifrage est madame
Entre vos doigts bien trop câline
Bien trop sereine
Moi c'est votre calice enjôleur
Délicieusement impudique
Rose profond
Que je taquine

Le solitaire

Va gravissant la montagne et fais-le seul
Quand à chaque pas roule bruyant le roc

Toi en équilibre sur le mortel sentier
Limite de l'abîme noir et de la falaise obscure
Fasse qu'un maigre arbuste retienne ta main
Mords le froid gris mords la bourrasque aux griffes pointues
Déchire-les
De ta force et de toute ta rage
Va gravissant la montagne toujours plus haut
Le roc c'est ta main sanglante qui le possède
La falaise embrasse ton corps haletant meurtri
La falaise est tienne la montagne c'est toi
Et la montagne atteint toujours le ciel
Gravis encore et encore plus haut
Gravis toujours et encore plus seul
Les hommes sont absents qui te comprendraient
Heureux le solitaire parce qu'il est loin
Heureux le solitaire parce qu'ils l'ont damné
Heureux le solitaire parce qu'il en est sauvé

Chapitre IV

Alexandre le Grand, *nout zanset.* Ses conquêtes et son gynécée

Les cités grecques face aux Perses

Alexandre (356-323 av. J.-C.), roi de Macédoine, est le fondateur de la créolité. Nous devons souligner combien est justifiée notre fierté d'être ses enfants, comprendre pourquoi il est à l'origine de la civilisation réunionnaise et mesurer la dette que nous avons envers lui.

Le peuple Grec[1-3] inventa la philosophie, la démocratie, la démagogie, la science… dont nous avons hérité et que nous faisons refleurir. Il n'y eut pas de peuple plus grand dont nous puissions descendre. Le peuple grec eut une histoire mouvementée. La nôtre le fut aussi, lorsque les flots du vaste océan entre les Indes et La Réunion manquèrent nous engloutir.

Les Grecs, au 5e siècle av. J.C (vers 480), endurent les attaques de Xerxès, roi des Perses. Xerxès renonce, à cause de la défense des Grecs organisée sous le *leadership* d'Athènes.[4-7] La victoire de la bataille de Marathon et la mort du soldat venu apporter la nouvelle à Athènes sont connus. Le « marathon » est devenu la discipline noble des Jeux Olympiques. Et Sainte Çoisette y excelle. Mais en quoi n'excelle-t-elle donc pas, cette fille de *nout iper siper lidër masimo*, grand théologien de la libération des peuples ? Le Vatican aurait-il canonisé Çoisette, cette descendante d'Alexandre, si elle n'était la mesure de toute perfection ?

Le Grand Roi garde l'Asie Mineure et les cités grecques d'Ionie. En 386 av J.C., il revient vers la Méditerranée et ses peuples riches : Grecs, Phéniciens,[8-9] Carthaginois[10]. Grecs et Perses sont voisins, lorgnant chacun ce qu'il y a dans la gamelle de l'autre.

Les villes d'Asie Mineure aspiraient à se libérer des Perses pour rejoindre la civilisation des cités grecques. Aujourd'hui, ces contrées sont occupées par les Turcs et de ce fait sont appelées à tort Turquie. En effet, si les Grecs de l'Antiquité ont pu se défendre du joug perse, ils succombèrent en 1453 aux Turcs. Ces points tiennent à cœur à Çoisette. Elle milite pour la liberté des peuples, dont celle du peuple grec *nout zanset*. La Turquie est d'actualité pour le Réunionnais. Il ne veut pas être chassé par les Zoreilles, comme l'ont été les Grecs par les Turcs. Méfions-nous des Malgaches, des Mahorais, des Comoriens et des habitants des Kerguelen.

Les débuts de l'expansion de l'hellénisme

Le *leadership* d'Athènes dans la lutte pour la libération des cités d'Asie est refusé en raison de ses excès. Athènes a confisqué le trésor commun destiné à lutter contre les Perses. Elle détruit des cités, extermine leurs habitants, pour contraindre les autres par la peur à des tributs exorbitants. Çoisette est horrriiiiifiée : « Ce n'est pas le Réunionnais qui ferait ça ! *Sé pa réyoné sa !* » Dieu merci, Zeus, protecteur des Grecs, veille. Il se tourne en 346 vers le Royaume de Macédoine, au Nord de la Grèce. Son monarque, Philippe II, ancêtre des Réunionnais, construit une armée qu'il finance en dépouillant les états grecs au sud de son royaume. Il domine bientôt tout le continent et devient le champion de l'hellénisme.

Les cigales

Les cigales de l'été sont bien étonnantes
Elles n'arrêtent pas de rouspéter
Et cricri et grgr et cricri et gregre et cricri
Mais refusent de bouger le plus petit poil de leurs pattes
Ce sont de vraies insolentes
Qui se la jouent façon aristocrates
Sonnant leurs serviteurs s'impatientant de ne les voir pas venir
Et cricri et grgr et cricri et gregre et cricri
Attention prétentieuses à votre abdomen
cricri gregre cricri grgr cricri
Et à la longue paille pointue que je tiens dans la main

Menmosyne, *Les insectes*, vers 300 av. J.-C.

Philippe II est assassiné en 336. Alexandre, son fils, lui succède à vingt ans. Il a déjà fait la guerre, commandé, et il réduit les oppositions à son pouvoir. Les cités, démocratiques, rechignent à tomber sous le joug de la monarchie d'une région rustique. Les Grecs méprisaient en effet tout ce qui ne parlait pas un grec châtié, les gens qui disaient brabrabra et que l'on comprenait mal. Cette onomatopée a donné le mot de « barbare ». Mais c'est Alexandre le plus fort. Pour libérer les cités d'Ionie de l'occupation perse, il entraîne la Macédoine et toutes les cités continentales. Les bouleversements qu'il apporte induiront une nouvelle civilisation (civilisation hellénistique[10-12]) qui redonnera de la vigueur à la civilisation grecque. C'est avec Alexandre que l'aventure de notre créolité débute, que l'épopée du peuple réunionnais va atteindre le sommet de l'évolution.

La chambre

Elle avait mis ses grands yeux de chambre à coucher
Larges et profond comme un lit bien chaud
Son ventre en alcôve accueillante
Ombrait les tiédeurs de sa nuit d'été
Mes doigts candides au miel si doux
Glissaient encore plus de chaleur
Dans la symétrie de ses jambes

Prosopophile, *Libertines*, vers 50

Alexandre, nout zanset, civilise le monde jusqu'à l'Indus

Alexandre[14-20] traversa l'Hellespont en 334 av. J.-C., passant en Asie Mineure avec 2000 cavaliers, 43000 hommes de troupe macédoniens et 7000 fantassins. Il défit en 334 l'armée du Grand Roi Darios, à Granique. En effet, celui-ci sous estime le jeune roi. Il est à nouveau défait à Issos et la Phénicie — Syrie et Liban —, l'Égypte, s'ouvrent aux Grecs. Il sera encore défait à Gaugamèles (331 av. J.C.). Il fuit et finit assassiné. Alexandre va à Babylone, atteint Persépolis… Il s'empare de 5 000 tonnes d'or, d'argent. C'est l'équivalent de 100 à 1000 milliards d'euros actuels. Une partie de cet or servira plus tard à nos ancêtres pour faire des plaques, qu'ils graveront pour s'assurer que leur postérité n'oublierait pas l'aventure qu'ils avaient vécue.

La mission d'Alexandre prenait de l'ampleur. Elle visait à l'universel. Elle s'avançait vers le but fixé par Zeus : créer l'Homme Réunionnais. Le roi avait conforté les Grecs dans l'assurance qu'ils avaient de la supériorité de leur civilisation sur celles des barbares. Il fallait porter l'hellénisme jusqu'aux limites du monde et l'imposer aux populations qui n'en bénéficiaient pas. Un légitime droit d'ingérence. Alexandre ne pouvait savoir que l'hellénisme allait être porté plus loin, à son corps défendant, dans une île lointaine de l'Océan Indien, la nôtre aujourd'hui. L'Omphalos.

Alexandre s'enfonça vers l'Est, fondant une centaine de villes. Il soumit l'Afghanistan jusqu'au Syr-Daria et y implanta la civilisation hellénique. Certains royaumes qu'il fonda, telle la Bactriane, durèrent plusieurs siècles, puis les liens se distendirent avec les pays grecs, et les élites dirigeantes ayant dominé des régions au nord des Indes, se fondirent dans les aristocraties locales. Les rois grecs de Bactriane, riches, produisirent un monnayage qui porte les plus beaux portraits que l'on ait vus sur une pièce de monnaie.[21-22] C'est en ces lieux afghans, sous l'impulsion de la culture grecque que la statuaire du Bouddha vit le jour et se répandit en Chine. Ce *floruit* se reproduira lorsque les Grecs s'établiront dans ce qui deviendra La Réunion.

Sapho toujours ***Poèmes saphiques,* Saphique IV**

Sens donc le parfum des fleurs secrètes qui s'exhalent
De nos deux corps par la nuit enlacés
Est-il plus beau sur notre mer divine
Aux vents toujours calmes aux eaux toujours bleues
Que les bardes en ces temps d'autrefois ont chantée
Plus beau que les jeunes dieux aux muscles puissants
Qui concourent et se battent à Olympie
Plus beau
Que la fougue d'Achille enserrant d'amour Patrocle
Est-il plus grande douceur
Que dans la nuit deux femmes aussi jeunes et si belles
Deux épousées l'une à l'autre
Qui se caressent et qui s'aiment

Alexandre traversa le fleuve Indus, mais il dut s'arrêter car les soldats épuisés par dix années de combats, refusèrent d'aller plus loin. Il s'inclina et retourna au bord de l'Indus où il fit construire une flotte

pour descendre le fleuve. Plus de mille bateaux transportèrent ses troupes, ses trésors et son gynécée peuplé de splendides concubines. Ce gynécée allait être le fondement d'une humanité nouvelle.[23]

La grande dame

Je ne suis pas une grande dame
Pourtant les nobles de la ville m'aiment bien
Est-ce ma faute si j'apprécie leurs caresses
Et les cadeaux offerts de leurs propres mains
Après tout je suis une vraie femme

Je ne suis pas une grande dame
Pourtant les grandes dames m'aiment bien
Est-ce ma faute si j'apprécie leurs caresses
Et les cadeaux offerts de leurs gentilles mains
Pour me remercier de ma tendresse
Après tout je suis une vraie femme

Je ne suis pas une grande dame
Je suis jeune et pleine d'amour
Et de respect pour le tendre masculin
Je fuis cependant trop de rudesse
Je préfère les dames et le féminin
Il y a la nuit pour danser mais il y a aussi le jour
Même si je suis une vraie femme

Parthéna, *Jeunesse se passe*, vers 330

La vertu du Réunionnais et le gynécée d'Alexandre

Le gynécée d'Alexandre fut à l'origine du peuplement de La Réunion. Nous devons donc comprendre comment il était constitué. Nous connaîtrons ainsi celles qui furent nos ancêtres. Nous saurons pourquoi les Réunionnaises sont les plus belles femmes du monde. Pourquoi surtout ce sont les Réunionnaises du Sud Sauvage qui l'emportent. On va nous dire que c'est du hors sujet. Pas du tout. Çoisette m'en est témoin, c'est indispensable. Certes, sainte Çoisette n'aime pas que l'on parle de ces choses par quelque retenue bien compréhensible de la part d'une femme, par pudeur, mais elle en convient c'est indispensable. Comment comprendre le peuplement de la Réunion sans cette dimension sociologique ?

Sapho tout d'amour

Sapho maître éclairé des jeunes femmes
Tu appris la musique et le chant du bel Orphée
Qui faisait vibrer sa lyre d'amour à tes genoux
Orphée errant tu l'accueillis en ta prime jeunesse
Chez toi
Le rose de l'enfance colorait ta joue encore
Il fut ton premier amour et ton premier amant
Puis il partit aède sur les chemins d'Hellade
Et ce furent Gyrinne Atthis et Apecdorie
Chacune plus belle que l'autre
Chacune plus aimante
Car les hommes sont rudes en notre temps
Et les femmes lascives savent être amoureuses
Puis tu aimas Polyanacte la jeune et fragile enfant
Les printemps ne l'avaient pas encore formée
T'en laissant toujours conter Sapho
Par la plus ardente et la plus câline
Bourrasque à chaque fois
Qui dévaste ton cœur comme le vent les arbres des montagnes
Muse passionnée de tant de jeunesse
Maintenant tu aimes et pour toujours la vierge Anactoria

De même, cela offusque Huguette Bello, notre sympathique député communiste. Huguette est la grande copine de l'évêque, Monseigneur Gilbert Aubry — ça va Bébert ? — et tous deux, bras dessus bras dessous ont l'habitude d'aller, rouleau et pot de peinture blanche en main, badigeonner les affiches de publicité trop osées. Un centimètre de peau de femme et je te le badigeonne ! La faucille et le goupillon. La dignité de la femme. Il est vrai que les publicistes réunionnais font dans le brut de décoffrage. Des publicités gros doigts. Ici on est plutôt ras des fesses. Il est vrai que les Réunionnaises, descendantes des concubines d'Alexandre, les plus belles femmes du monde, ont les plus belles fesses du monde. C'est quand on les voit que l'on comprend la loi de l'attraction universelle des hommes vers les femmes. Huguette, elle, est discrète sur le plan de l'attractivité. Mais je l'aime bien parce qu'elle a son franc parler, avec sa belle voie rauque de scie rouillée. Mais je ne veux pas la rencontrer au coin d'un

bois, lampe à souder allumée et prête à griller les roustons de tout homme qu'elle trouvera sur son chemin s'il n'avoue pas spontanément être Landru et violeur des dames. Du féminisme. Pour elle, tout homme est un violeur et s'il ne l'est pas maintenant, il le sera un jour.

Les prisons réunionnaises sont pleines des hommes que les féministes ont fait condamner, accusés d'impolitesses envers les femmes et qui au bout de quelques années, de quelques mois pour les plus chanceux, sont ressortis presque vivants de prison parce que leur innocence avait éclaté.

Souvenons-nous de cette petite jeune fille de douze ans qui pleurait avec de grands hoquets de désespoir, qui ne tarissait pas sur tous les viols qu'un homme lui avait fait subir et autres indignités bestiales, comment il s'y était pris, avec force détails etc. C'était répugnant. On en tremblait de rage. Les féministes hystériques hurlaient à la mort. Le mec a passé une belle garde à vue, très très prolongée, sans sommeil, sans boisson, sans nourriture. Il a avoué. Le salaud. On le met en taule pendant quelques jours. Et puis, quand même, examen médical de la victime : *virgo intacta*. La maman avait tout inventé. Fallait pas être futée. Mais c'était rien qu'un homme. J'emploie le passé parce qu'après sa garde à vue et son court séjour en prison il n'était plus un homme. Comment allait-il remettre en route ces amas de chairs sanguinolentes ? Il s'était cogné contre une porte. Pour l'anus artificiel qu'il a fallu lui mettre on nous a rien dit.

Sapho et l'éphèbe — ***Poèmes saphiques*, Saphique VI**

Sapho aime une belle vierge aux longs cheveux d'or bouclés
Qui au bas de ses reins frisent sur les hanches
Mais ne peuvent rien cacher de ses voluptés callipyges
Sapho aime une jolie vierge timide
Immortalisée déjà par le ciseau de l'artiste

Mais un éphèbe aussi
Elle aime si tendrement si fort
Bien qu'il n'ait encore qu'un demi poil au menton
Il est jeune et ferme comme une pousse érigée
Que la main de la femme n'a jamais saisie
Une pousse qu'il faut tuteurer guider sur les cannisses
Pour que son amour par lui soit donné et par Sapho soit reçu

Aude non plus n'aime pas que l'on parle des concubines d'Alexandre. Certes, elle est arrivée avec elles, autrefois, mais elle faisait office de sibylle. Elle était efficace : on la sortait chaque fois qu'on voulait faire peur aux mauvais esprits. Puis on la balançait un sac sur la tête au fond de la cale pour lui faire vidanger l'eau croupie.

Ces dames à la fine pointe du féminisme réunionnais, n'aiment pas que l'on s'étende sur le gynécée d'Alexandre. Sauf Çoisette. Elle, ce sont les Zoreilles qu'elle n'aime pas, parce qu'ils nous ont piqué le *Trésor n°1*. Ils sont le mal absolu. Çoisette hait le mal absolu. Elle est habitée par une sainte haine, comme la sainte colère de Jésus.

Trois amoureuses — ***Poèmes saphiques,*** **Saphique VII**

Dans la maison de Sapho
Dans la couche de Sapho la poétesse
Nous gémissions toutes les trois
Ô chairs moelleuses et douces voluptés
Ton bouton tendre a éclos entre mes lèvres

Nos femmes à La Réunion ont de gracieuses et fermes abondances, de beaux et superbes culs, lascives... Bref, pas du tout le style ni des mannequins anorexiques, dont on a peur que les souris viennent grignoter les os, laissant des miettes qui salissent la moquette, ni de celui des femmes de pasteurs baptistes, ou des *born again*, celluliteuses et offusquées. Aussi, devant tant de beauté, à La Réunion on respecte la femme, à l'image de ce que faisait Alexandre. D'ailleurs, Huguette Bello, Aude et sainte Çoisette veillent au grain. Rien de pervers ne peut arriver. Les hommes ne sont pas jaloux et si la presse se fait l'écho de meurtres horribles de femmes par leurs compagnons, de viols de femmes, de viols d'enfants, c'est parce que la presse affabule et veut rabaisser le Créole. Si l'on suivait les études officielles, il faudrait croire que le taux de mortalité des femmes à La Réunion de la main violente de leurs compagnons est le double de celui de métropole ! Une fois de plus la presse ment. Les femmes vont librement, permettant à chacun de les admirer. Dieu sait qu'elles sont belles ! Ce sont les plus parfaites femmes au monde (bis ou ter, mais on ne le répètera jamais assez). Elles pourraient se promener nues dans les rues de Saint-Denis la nuit sans que rien ne leur arrive. C'est prouvé. Aude s'est promenée nue à minuit et il ne lui est rien arrivé.

Nous autres Réunionnais, nous sommes clairs en amour et quand on baise *nout tantine* c'est parce qu'on l'aime, pas parce qu'elle est un paquet de viande épicée aux hormones. Pas d'amour sans amour chez nous.

On respecte aussi les enfants. Il est faux de prétendre qu'en 2006 et en 2007 la moitié des crimes qui sont passés en cour d'assise sont des abus sur enfants. Record national. C'est de la manipulation pour avilir le Réunionnais. *Lë zenfan isi sé sakré !* D'ailleurs, sur le même plan de la violence domestique, on peut dire que les crimes de sang n'existent pas dans l'île. C'est un abus de prétendre que, parmi toutes les régions de France, La Réunion tiendrait le record des crimes de sang et des violences sur enfants. Que vaut une statistique raciste ?

***Poèmes saphiques*, Saphique VIII**

Lisse

Sapho
Tu es femme et prêtresse avant tout
Tu chantes l'extase impassible
Mais tu apprends à chacune à se donner
Avec ou sans artifice
Plaisir et délice
Le cœur lisse

Ainsi, le Réunionnais n'est pas violent, sauf *kan son tett l'a bloké*, même si Alexandre était quelque peu animé de colères divines. Il ne manquait pas de tuer ses amis quand *son tett l'a bloké*, parce que ses amis ne voulaient pas lui rendre les hommages que l'on doit à un dieu. Exigence normale puisqu'il était dieu. Nous sommes ses descendants. *Respetanou !* Autrefois on aurait pu écrire : *Quand son tête l'a bloqué*, mais j'essaie de suivre les ukases des savants intellectuels.

Le gynécée d'Alexandre est un lointain souvenir. Les chroniqueurs n'ont pas manqué de s'extasier sur la beauté des concubines : des fesses hautes, rondes et pleines, moelleuses, souples, lisses, comme en ont nos belles créoles, de longues jambes délicatement musclées, une taille de roseau qui sait plier avec délicatesse sous les mains et la volonté attentive de l'amant, sans jamais rompre quand les heurtent les bourrasque brûlantes de la passion.

Il y avait un noyau dur d'une vingtaine de préférées. De sublimes splendeurs. Rien de plus beau ne peut exister au-delà ! Le reste se renouvelait au gré des conquêtes et des cadeaux que pouvait faire le

Grand Roi aux souverains et à ses fidèles généraux. Cadeaux somptueux. D'ailleurs, La Maison des Civilisations et de l'Unité Réunionnaise (MCUR), dirigée par Çoisette, a décidé de lancer une étude sur le gynécée d'Alexandre, de façon à retracer les traits génétiques des concubines et comprendre pourquoi, comme on l'a dit, nos femmes sont les plus belles du monde. Il suffit de lire le courrier des lecteurs de la presse locale. Tous le disent. Çoisette aussi.

Dans le gynécée d'Alexandre, les femmes travaillaient. Ah ! Repriser les chaussettes du roi ! Elles n'étaient pas confinées à des rôles d'esclaves sexuelles.[1] Elles s'épanouissaient. Le harem n'est pas dépréciateur de la féminité, mais permet son exaltation. Seuls les misogynes, les gynophobes, les mécréants, les négativistes et les négationnistes peuvent trouver à redire à cette belle invention qu'est le rassemblement des femmes en un lieu de pleine protection où elles peuvent vivre entre elles et partager leurs valeurs. Elles y échappent aux regards gluants de tous ces frustrés qui hantent les rues, comme c'est le cas à Saint-Denis quand il y a des touristes.

***Poèmes saphiques*, Saphique IX**

Les regrets de Sapho

Mes souvenirs de toi
Dont les yeux noirs dans l'aurore du monde
Perçaient mon âme
Seraient-ils aussi beaux
Et les regrets aussi vifs si j'avais pu
Franchissant l'émoi de nos jeunes années
Sur ta joue fleurie de rose
Poser avec amour délicatement la caresse de ma main
Et si nos deux corps profanes
Riches de leurs féminités premièrement écloses
S'étaient alors dans la passion l'un l'autre accueillis

Les femmes se partageaient l'affection d'Alexandre et le gynécée est un espace si naturel pour l'épanouissement, que cela ne posait aucun problème de cohabitation. Les haines sont légendes entretenues par les gynophobes et les misogynes. Alexandre devait, certes, parfois arbitrer de menues querelles, de petits conflits de préséance, mais comme la vie nous en réserve à tous. Il le faisait sagement.

Je vais ici vous faire une confidence en aparté. Rien à voir avec le gynécée d'Alexandre. Cela me vient comme ça dans les neurones et il

serait imprudent d'en remettre la rédaction à plus tard, au risque d'oublier. Parlons bas. Chhhhhhttt ! C'est la question de la blanchitude. Définissons d'abord la blanchitude. C'est l'état de comportement

---

Les deux jeunes filles — ***Poèmes saphiques*, Saphique X**

Sur les terres de Sapho
Brûlante maîtresse aux amours subtiles
Dans son grand jardin finement ombragé
Sous la verte et fraîche canopée
Deux adolescentes se sont égarées timides
Se tenant par la main
Elles avaient dans la poitrine le cœur si chaud
Si brûlant même
Le cœur à peine éveillé aux brises de la vie
Découvrant les lourdes touffeurs
Des parfums qui s'exhalent de la femme
Et enivrent les disciples de Sapho
Glissez donc ici fragrances lascives
D'entre les boucles blondes et les boucles brunes
Mariez-vous
Dans l'air du soir limpide
Pénétrez légères leurs narines déconcertées
Et toujours la même rougeur sur les joues impatientes
Oh cette densité cette vague de désir qui étouffe
Ô vous jeunes filles minces aux hanches si fluides
Qui font de l'homme vaciller le regard prédateur
Mais femmes pourtant aux chaleurs passionnées
Que faire
Elles se sont regardées dans les yeux
Ont effleuré leurs lèvres pleines d'un baiser modeste
Et la main l'une de l'autre dans leurs intimités se sont glissées
Oh oui qu'en vous oui que le premier plaisir monte
Que faire d'autre que s'aimer
Quand on est si jeune que l'on est femme déjà
Et que si fort l'on s'aime

---

de cette noble caste que constituent les Créoles blancs et presque-blancs (CBPB). On peut, en effet, en faire partie au-delà de la couleur de la peau si l'on n'est que peu métissé, sinon il n'y aurait personne

dans cette caste. On y est attaché par l'argent, une modeste aisance, et surtout une conduite de blanchitude, comme mettre ses enfants dans des maisons d'éducation catholiques, même si on est communiste. Se *comporter* en Créole blanc et critiquer les Créoles noirs d'un ton peiné — des assistés, paresseux, gratteurs de fesses — est important pour en faire partie. Notre caste transcende les barrières politiques. Dieu sait que nombreux y sont les communistes super blancs !

L'appartenance à cette caste décerne un label de compétence totale. Déjà que le Réunionnais de base est super compétent, c'est dire combien les CBPB, le sont ! Il faut de même que les membres pensent que tout leur est dû, qu'il est normal que le monde entier travaille pour eux, que chacun s'extasie sur leurs idées brillantes. Ah, on verrait comment les choses se passeraient si on nous donnait les moyens ! Il faut les encenser. Ils sont sentencieux et moralisateurs. En effet, le presque-blanc a été la réussite génétique de Zeus. Une autre façon de faire partie de la caste, c'est d'épouser une réunionnaise quand on est Zoreille blanc. Le Zoreille a alors le zèle du converti. Plus réunionnais que lui, tu meurs. Il ressent un péché originel de nature génétique et veut se faire pardonner.

Le secret de Sapho ***Poèmes saphiques*, Saphique XI**

Elle aime Sapho
Percer les mystères de la nature
Qui seule aux femmes sait pleinement se dévoiler
Elle connaît les secrets de l'amour et des sortilèges
Qui enchaînent l'amante aux désirs de sa maîtresse
Et les gestes qu'il faut faire et les caresses à donner
C'est de Sapho la vie
De Sapho le secret

Continuons. Lorsqu'un Zoreille arrive dans un groupe, il est évalué. La caste CBPB du groupe essaye de se l'amalgamer. Si elle n'y arrive pas, parce que le Zoreille n'est pas toujours sensible à la blanchitude, et qu'il est bien dans ses chaussures sans problème d'identité, elle va par derrière essayer, en manipulant les non CBPB, de les dresser contre lui pour l'exclure. Et les CBPB seront obéis, parce que chacun sentira qu'il se rapproche de la caste des CBPB par ces menus services de clientèle qu'il pourra rendre. Un jour, peut-être, sera-t-il coopté s'il est zélé.

On constate un profond respect envers la caste CBPB par les un peu moins blancs, voyant en elle la descendance des anciens maîtres. Par un subtil amalgame historique, la caste des CBPB réclame pour elle les bénéfices moraux qui devraient être dûs aux descendants des esclaves, ceux que leurs ancêtres possédaient. Ils veulent se substituer, dans la reconnaissance des traumatismes subis, aux victimes de leurs ancêtres. Ils sont compétents dans la manipulation des autres qui se croient acceptés, alors qu'ils ne font qu'être utilisés. Il fallait bien dans les plantations manipuler les esclaves, entretenir des haines entre eux pour qu'ils se haïssent plutôt que de haïr leurs maîtres. Ces derniers étaient des Salomon, faisant régner la justice, réparant les violences que les esclaves étaient incités à s'infliger les uns aux autres. Ça c'est du savoir faire.

La vierge Anectorie ***Poèmes saphiques*, Saphique XII**

Dans le soir qui bientôt allait enfouir le monde
Parcouru d'ombres furtives et de regrets
Sapho contemplait à la lumière ondoyante des torches
La statue de la vierge Anectorie
Combien l'avait-elle aimée cette jeune enfant indocile
Trop fière de sa jeunesse et de sa beauté
Anectorie un jour est partie insouciante et rieuse
Cependant toujours encore la voilà
Sapho contemplait la vie
Les longues jambes nues aux chairs souples
Qu'elle avait autrefois longuement caressées
Et les seins qui s'animent sur le buste qui respire
Et les yeux verts à demi clos
Comme à l'instant du plaisir si souvent partagé
La longue chevelure brune jusqu'aux fesses rondes épandue
Magie de la lumière magie de la lumière qui vacille
Sapho contemplait la vie
Que sculpta de la vierge le plus grand des artistes
Et le chagrin tel un serpent venimeux descendit
Vint se glisser en elle et de ses anneaux rugueux enserrer son cœur
Mordre son âme et tenir de lourds propos qui médisent
Oh statue que ton marbre est bien faux
Qu'il ment donc si fort et abuse nos cœurs
Lui qui sait imiter nos désirs sans qu'ils se réalisent

Constitution du gynécée d'Alexandre

Le gynécée d'Alexandre occupe une place fondamentale, dans le peuplement de La Réunion, puisque les Réunionnais d'aujourd'hui sont en partie issus des femmes qui le composaient. Lorsqu'il partit pour civiliser le monde, le conquérant était jeune, en bonne santé. Il ne méprisait point la femme et savait l'honorer. Il avait besoin de souvent partager son affection. Il était très intense sur ce plan-là. Le gynécée d'Alexandre comptait environ une centaine de femmes toutes plus belles les unes que les autres et aucune qui soit délaissée.[14-18]

Alexandre savait se maîtriser en tout. *Sa sé réyoné*. De même qu'il ne perdait pas les fruits de ses désirs en les enfouissant au plus profond du ventre des enfants, il respectait les femmes. *Sé réyoné sa !* Ne dit-on pas qu'il préserva la vertu de la mère — il ne faut pas bousculer les vieux — la vertu de la femme — on peut le comprendre — et celles des filles de Darios lorsque celles-ci tombèrent entre ses mains — cela c'est un objet d'étonnement —. Il épousa par la suite l'une des filles du Grand Roi et, à ce que prétendent les historiens, jamais ne la toucha avant mariage. Ils sont unanimes sur ce point. Il ne fit que lui baiser les mains. Il fut loué par l'Histoire pour cette maîtrise de lui-même. On tue cent mille personnes, on respecte une vierge.

***Poèmes saphiques,* Saphique XIII**

Petite sœur

Je m'appelle Sapho
S'il te plait sois ma petite sœur
Je guiderai tes premiers soupirs
Je guiderai ton âme et tes premiers pas en amour
On m'appelle Sapho
Sapho la danseuse Sapho la déesse blonde qui lit dans l'avenir
Je connais tous les secrets de la vie
Et je sais réjouir les cœurs
S'il te plait jeune et douce Anamarecte
Viens dans mes bras épands ta chevelure sur mon sein
Oh combien il palpite combien il souffre
Combien il est ému
Par toi

Ce cas était tout de même exceptionnel. Alexandre se réservait en effet dans les villes conquises le choix des captives avant que quiconque n'en ait usé. Il n'aimait pas passer derrière les autres. Merci. Il était le Roi tout de même ! Si bien que son gynécée contenait les créatures les plus magnifiques qui se puissent imaginer, les plus belles femmes qui aient vu le jour sur terre (ter, quarto ou quinto), celles aux chairs les plus somptueuses et pas du tout abîmées par la soldatesque éjaculante. Elles étaient originaires des peuplades multiples qu'Alexandre avait conquises mais aussi des plus belles captives que recelaient les harems des rois qu'il défaisait : elles allaient des Perses à l'Ouest, aux Indiennes à l'Est. Des Nubiennes aussi, sculpturales beautés aux chairs fermes d'ébène éclatant, s'occupaient des plaisirs du monarque. Écoutez donc le loup de Tex Avery qui hurle au fond des bois ! Il se les était procurées lors de son séjour en Égypte. Une sorte de souvenir touristique. Une babiole de luxe. On sait que la Nubie, au sud de l'Égypte, fournit à celle-ci plusieurs pharaons. La tradition voulait que tout harem de pharaon comportât quelques Nubiennes. Le chic du chic. Alexandre n'était-il pas, par sa conquête de l'Égypte, devenu pharaon ? *Viv nout ipersiper lidër maximo* !

Le grand cœur de Sapho **_Poèmes saphiques_ Saphique XIV**

Sapho accueille celles qui sont écrasées par la vie
Jeunes encore et prêtes à revivre et leur tend ses bras
Elle leur donne tout
Vêtement nourriture en particulier amour
Sapho la brûlante a un grand cœur qui aime
Un cœur qui sait prendre mais aussi
Un cœur qui sait donner à tous

Certaines venaient de ce qui est aujourd'hui la Scandinavie. On parlait aussi de l'une d'entre elles aux yeux bridés, au teint mat, aux épais cheveux noirs de jais, fluette et de petite taille, dont personne ne comprenait le langage. Nous pensons qu'il s'agissait d'une chinoise. Comment avait-elle pu se retrouver là ? Était-elle venue d'Asie par la route de la soie, ou bien par le cabotage le long des côtes, comme savaient si bien le faire les marins indiens ou arabes ? Quels échanges successifs de marchandises, de services, de prévarications, sa beauté avait-elle scellés ? Une curiosité certes, mais une curiosité très appréciée par le roi. Une sorte de friandise exotique.

La diversité des couleurs des peaux, des cheveux, ravissait Alexandre qui, loin d'être raciste, comme on aurait pu le croire puisqu'il était Grec — le Grec était imbu de lui-même et méprisait tout ce qui n'était pas grec ; aujourd'hui ce serait la plus affreuse xénophobie ou misoxénie —, voulait unifier les peuples de son empire, les fondre en une culture unique. Il montrait lui-même la voie dans les faciles et heureux efforts de ses œuvres les plus intimes.

***Poèmes saphiques*, Saphique XV**

Impatience

Sapho
Longue silhouette fière aux couleurs dans l'ombre retenues
Sapho ce matin est sur le port de Mytilène
Alors que le soleil de l'aube rougeoie
Sur la mer encore lourde et lisse
À peine
Sapho est impatiente son corps trémule et frémit
Presque nu qu'exalte la robe diaphane
Lentement dans la nuit qui s'étiole de parfums revêtue
Les esclaves tôt debout l'un l'autre se lient aux harnais
Les charges lourdes à leurs pieds répandues
Les carriers les changeurs qui leurs étals dressent
Tous ahuris écarquillent les yeux
Est-ce Héra est-ce Aphrodite ou quelque autre déesse
D'un pas décidé Sapho parcourt le quai
Claquant sur les dalles de pierre frustes ses sandales de bronze doré
Qu'un talon légèrement surélève
Ah Sapho la déesse aux longues jambes
Les hanches faites rondes pour recevoir tout l'amour du monde
Et le rendre
Et les longs muscles adroitement ciselés
Impérieuse elle arpente les dalles brutes
Ses longs voiles flottent derrière elle comme dans sa marche oubliés
Et les servantes peinent à la suivre timides et n'osent son mal adoucir
Sapho attend le bateau du marchand crétois
Qui transporte quarante jeunes vierges d'Inde et trente d'Arabie
Dix d'entre elles sont pour Sapho
Et Sapho de Lesbos fera le premier choix

Là, encore, on doit souligner un parallèle avec les valeurs que soutient l'Homme Réunionnais : celles du métissage. Cette volonté de métissage, affichée par Alexandre, de cohabitation entre des ethnies, qui est restée dans nos gènes, participe aujourd'hui à notre noblesse et fait de nous une brillante exception.

Ayant les plus belles femmes de la terre comme ancêtres, nous autres Réunionnais, qui descendons d'elles, avons aujourd'hui les plus belles femmes du monde (sexto ou septo). Chacun nous les envie. *Nout trezor nasional*. C'est pour cela que la France ne veut pas nous donner notre indépendance. Trop belles nos femmes !

***Poèmes saphiques*, Saphique XVI**

Tourments

Le voile du tourment ce soir lourd s'est abattu sur dame Sapho
Ses longs bras blancs où les muscles fins se dessinent
Sont épandus sur le lit aux voiles arrachés
Brûlant est le sein de la belle Sapho son cœur est une cavale en folie
Son front est fiévreux et les gouttes d'angoisse perlent sur les tempes
De Sapho la déesse de Mytilène
Elle a le ventre agité de chaleurs qui tourbillonnent
Tout en haut de ses cuisses
Comme dans les cauchemars de Délos
Elle parle et gémit dans son rêve
Elle a les reins tendus Sapho la divine
Qui tant ensorcellent ses amantes
Sapho la déesse de Mytilène
Est dans le drame du sombre malheur
Et ses larmes imprègnent la couche
Qu'un dieu d'un seul geste habile a dessinée
Sapho démente fille de Zeus
Aime d'amour fou la douce et blonde et bondissante Aréné
Corps subtil d'aloès et d'eucalyptus par les servantes
Aux mains si habiles bien lentement massé parcouru
De gestes surs tant et tant que le plaisir pointait là
Pour dame Sapho qui allait respirer la fleur tendre de la jeunesse
Sapho est amère et fiévreuse ce soir
Elle est perdue pauvre et triste
Sapho aime Aréné de l'amour le plus fou
Mais la jeune fille aux voluptés diverses
S'est assoupie dans les bras de l'éphèbe Calixte

Galactée, la plus belle femme du gynécée

Parmi les femmes du gynécée, il en était une plus belle que les autres, la fille d'un roi des terres glacées du nord lointain de l'Europe, des pays de Thulé disait-on, que les occasions de la guerre ravageant son pays, réduisirent à l'esclavage avant qu'elle n'ait quinze ans.

Les quinze ans de Sapho — ***Poèmes saphiques*, Saphique XVII**

Ce matin Sapho a quinze ans
La bancale Thimona sévère gouvernante du gynécée
Mais juste
Lui a dit hier à l'aube dans la fraîcheur parfumée du péristyle
Qu'elle était promise à la couche du vieil Aristocle
Dont tous les fils depuis longtemps sont mariés
Elle ira chez le vieillard heureuse cinquième épouse
Sapho la blanche et blonde Sapho
A peur de ces femmes dont les dents grelottent plus vieilles
Que sa mère si vieilles
Aux visages saccagés chairs effondrées mutilées détruites par la vie
Haïssant la beauté haïssant la lumière haïssant la jeunesse
Grimaçantes sous leurs peintures d'histrions grotesques
Elles vont la toucher la palper lui pétrir les chairs
Offenser en ricanant ses jeunes intimités
De leurs doigts rêches
Envieux
La baigner
De leurs mains avides
La parfumer
La griffant comme par inadvertance
La vêtir pour être dévêtue
Impatiemment déballée comme une rare friandise
Par le vieil époux aux éjaculations lubriques

Alexandre trouva cette jeune fille à la blondeur nordique peu courante, dans le gynécée d'un roitelet du nord de l'Afghanistan après qu'il eut défait celui-ci. Lorsqu'il la rejoignit en son lit, il s'aperçut qu'elle était vierge. Arrivée la veille dans le palais de l'Afghan, le

répugnant et lubrique vieillard cacochyme toussotant et crachouillant n'avait pas eu le temps de forcer cruellement sa vertu. Le privilège revint à Alexandre de faire exhaler à la fraîcheur craintive du corps de cette jeune fille les parfums subtils de la femme avertie. Il le fit avec délicatesse, qualité que les soudards ne partageaient en général pas, et le roi avait plus l'habitude de la vie des camps militaires que de celle d'une cour en dentelle. Bravo Alexandre *nout zanset !*

Cette femme s'appelait Galactée. Des compagnons du roi, historiens, ont pu l'approcher, car Alexandre, en Grec épris d'esthétique, ne cachait pas ce qui était le plus beau. Tous ont été éblouis par la grande beauté de cette jeune personne, dominant le gynécée.

***Poèmes saphiques*, Saphique XVIII**

La vertu de Sapho

La jeune Sapho a peur de ce membre velu qui va la pénétrer
La forcer brutalement la ravager l'inonder la souiller la flétrir
Elle si familière aux caresses les plus tendres de ses jeunes compagnes
Elle sera maudite aussi et pour toujours par le vieil Aristocle
Car nul ne sait que sa vertu déjà
Au cours de jeux câlins
Dans le secret de l'été qu'accablent trop les touffeurs nocturnes
Anandéra la belle simarette il y a un an a joui de la lui prendre
Du bout de ses longs doigts au plaisir attentifs
Souples
Et Sapho l'éperdue Sapho la Sapho gémissante
A aimé
Voluptueuse et cambrée la lui offrir

De plus, fait exceptionnel qui étonnait à l'époque, elle entretenait son corps par la natation que, fait encore plus exceptionnel, elle pratiquait nue. Les documents que nous possédons restent muets sur la façon dont elle prenait son bain et se livrait à la natation. Elle entretenait son corps par la danse aussi, les exercices physiques et, disent certains, par la course, ce que nous appellerions le sprint, qui amplifie et muscle les fesses ; mais les sources qui affirment cette prédisposition à la course ne sont pas sûres — pour ce qui est des fesses si —. Elles ont pour origine Al-Mas'ûdî qui fut critiqué par l'historien arabo-andalou Ibn Khaldûn, dans ses *Discours sur l'histoire universelle*. Comment aurait-elle pu se livrer à la course, alors que très richement dotée par la nature, le soutien-gorge était encore rustique ?

La danse lascive passe encore. Elle tenait à s'assurer que son corps susciterait toujours les désirs d'Alexandre. Vanité bien féminine.

Choisir ***Poèmes saphiques, Saphique XIX***

Ah vivre sa vie et non celle d'épouse
Aller son chemin et non celui des autres
Sapho dans le creux de la nuit sans dire à personne adieu
S'enfuira cachée vêtue de couleurs sombres loin de ses parents
Loin de ses jeux loin de ses sœurs loin de ses compagnes
Loin de la douce et plus jeune Arystée si tendrement chérie
Plus ne viendra la suave et balbutiante petite fille
Dans la couche de Sapho les soirs d'hiver
Blottir sa peur contre l'aînée au corps ferme et sûr
Et sa solitude contre elle
Partir puisqu'il faudra bien tout quitter
Partir aujourd'hui plutôt que demain
Choisir
Pieds nus ses plus belles sandales dorées autour du cou
Sapho glissera sans bruit sur le marbre de l'antique mégaron
Qu'Ulysse le guerrier aux mille ruses
Fit résonner autrefois de sa faconde et de sa gloire
Résonner les trompettes à son départ vers la cité de Troie
Elle glissera entre les colonnes et leurs chapiteaux d'acanthes
Sapho ira vers Mytilène de Lesbos la grande ville
Chercher la vie ouvrir les yeux glaner le devenir
Et le savoir-faire auprès de la tant réputée dame Euergyne
Car elle est belle Sapho et la belle bien sûr le sait
Sapho lit comme toutes les belles dans le regard des hommes
Et celui des femmes
Mais elle veut plus et beaucoup plus encore
Elle veut devenir experte à aimer
Au monde parmi les plus grandes la toute plus grande experte
L'amour n'est-il pas fait pour les jeunes filles

Voici ce qu'en dit Arrien :

« Sa peau de lait, ses cheveux de paille dorée, la volupté de sa poitrine exceptionnelle qu'aucune infime disgrâce ne ternissait, ses longues jambes aux cuisses pleines et sa chute de reins musclée, entretenue par

la danse et bien proportionnée à sa grande silhouette, chute de reins qui aurait fait honte à la Vénus Callipyge elle-même, étaient loués par tous. Elle subjuguait les mortels qui l'apercevaient. Alexandre en mourait de désir à chaque instant de la journée et de la nuit. Il l'honorait régulièrement, autant que ses forces le lui permettaient, et plus que toutes les autres, si bien que celle-ci se trouva très vite riche des œuvres charnelles portées en son corps par l'affection du conquérant. » (Arrien, *Anabase* I.12. I-5)

***Poèmes saphiques*, Saphique XX**

Souillure

Naïve Sapho qu'as-tu donc fait
Le matin de tes quinze ans de tes quinze fragiles petites années
Toi plus pure et brillante que le diamant translucide
Quand tu es partie errer sur les routes dont on ne revient pas
Qu'as-tu vécu qu'as-tu en ces jours-là supporté
Pleurant et suppliant que l'on t'épargna
Au milieu des rires graveleux et des flots rouges de vin
Qui t'éclaboussent
Des grosses mains sales qui palpent tâtent et supputent
S'insinuent
Tous ces rires
Et combien de fois ne te l'a-t-on pas promis
Naïve et si belle Sapho
Trop fraîche et trop neuve en ce monde trop avide
Qu'as-tu vécu qu'as-tu donc supporté
Avant de parvenir tremblante au seuil de la docte Euergyne
Qui sait tout de l'amour et de ses plus grands secrets
Dans la ville de Lesbos de l'île Mytilène
Que le soleil d'été brûle et chérit tout à la fois
Qu'as-tu perdu qu'as-tu gagné
De quelle faute as-tu subi la peine
De souillure en souillure
N'eut-il pas mieux valu Sapho qu'Aristocle te prit
Aucun bain cette honte jamais ne pourra l'effacer
Aucune mer n'est assez grande où chantent les sirènes

Cette description particulièrement étonnante, idyllique même, est confirmée par le manuscrit du *Trésor 2* :

« Galactée était la plus belle de toutes les femmes qui se retrouvèrent en Nouvelle Macédoine. Grosse des œuvres d'Alexandre, elle accoucha d'un garçon qui fut lui-même appelé Alexandre en hommage à son père. Elle fit par la suite de nombreux enfants car tous les hommes étaient fous d'elle et la convoitaient, se battant entre eux pour la féconder. Son trépas survint lors d'un incident domestique dans sa trente sixième année. Elle fut blessée à mort en voulant s'interposer entre deux de ses prétendants par trop rustiques. La communauté put alors trouver un peu de calme. » ($C2F\gamma$-T2T)

Ce genre de trépas est courant dans notre patrie réunionnaise si l'on en croit la presse. Mais il ne s'agit là que d'accidents liés à un excès d'amour. Un homme, chez nous, peut aimer une femme à la folie : elles sont si belles nos compagnes ! D'où une tendance à vouloir, dans le respect de la dignité féminine le plus souvent, une union aussi étroite que possible avec l'objet de son amour. Des dérapages sont possibles, mais ce n'est pas à La Réunion que l'on ferait mal à qui que ce soit. *Sé pa réyoné sa !* Le Réunionnais a beaucoup à faire pour se défendre des malveillances.

Le désir de Sapho — ***Poèmes saphiques,*** **Saphique XXI**

Debout
Dame Sapho était là immobile
Dame Sapho se tenait sur la terrasse de son palais
À l'ombre du grand portique blanc
Sur la terrasse de marbre que de Paros Achille a extraite
Et que vingt esclaves nubiens
Ô muscles luisants et si denses si pleins sous l'effort
Ont su finement polir
Ô marbre sacré où des veines roses par endroits s'accrochent
Comme celles qui souvent parcourent un sein diaphane
Où la blancheur du lait sommeille
Elle scrutait derrière le soleil qui se couche
Les transparences limpides aux arômes pénétrants
Une main sur les yeux
Dans sa longue robe bleue où les plis multiples
En soie pâle de l'heureuse et lointaine Arabie
S'animent aux frémissements de ses seins que le désir émerveille
La glycine en grappes mauves s'épanchait insolente et complice

Sur sa longue chevelure blonde et Sapho voyait
Dans les ombres du sycomore opalin que la treille envahit
Sapho convoitait
Les corps juvéniles et les caresses et les baisers échangés
Entre deux enfants adolescentes aux audaces craintives
Lorsque vint le sommeil de leurs désirs elle sourit aux jeunes filles
Et les pria toujours souriante chez elle d'entrer
Heureuses vous autres dans la fraîcheur novice
De vos quinze fragiles petites années
Aujourd'hui sera dans vos souvenirs béni éternellement
Allez donc et commencez jeunes filles à devenir femmes
De pierre brute Sapho la divine saura faire de vous
Sapho la maîtresse des secrets d'Aphrodite et d'Héra
Les diamants les plus purs les diamants les plus clairs
Les plus rigides aussi qui bravent le sort mieux que la pierre dure
Irradiant les éclairs sans pitié de leurs nitescences cristallines
Car le cœur de Dame Sapho en amour
Est en ce monde le plus fameux
Son cœur est bien en ce monde le plus savant
Toutes celles qui d'extase l'ont connue vous le diront

On trouve chez Straton : « Nul ne vit jamais de plus belle femme que la concubine la plus chérie du roi Alexandre. Galactée l'emporte sur toutes par la taille, par la prestance, par la beauté mais aussi par la gentillesse. » (Straton, *HGL*-S, 385)

De même : « Il était, dit-on, dans le gynécée d'Alexandre une très jeune femme de haute taille et d'une beauté remarquable. La plus belle femme qui eut jamais vu le jour sur Terre. Galactée s'appelait-elle car elle avait la blancheur du lait et des cheveux que l'on ne voit que dans les peuples hyperboréens : blonds très clairs. Sa démarche onduleuse attisait un profond désir chez tous ceux qui l'apercevaient. Alexandre s'en amusait. Il ne voulait pas cacher un tel trésor de beauté et de volupté. Ses fesses pleines, fermes et bien rondes, lisses au regard, sans ces éventuelles petites ombres qui laissent deviner sur la jeune femme les lourdeurs qui affecteront la silhouette de la femme mûre. Elles oscillaient à peine quand elle marchait, paraissant bâties de muscles seulement. Les seins en poire, lourds mais absolument sereins, aux larges tétons, ne manquaient pas d'impressionner chez cette fille d'à peine 15 ans. On disait qu'Alexandre passait des heures

à admirer et caresser ce corps parfait pendant que lui-même était amoureusement manipulé. Galactée avait des dispositions marquées pour l'affection et Alexandre gémissait fortement parfois sous les caresses de cette femme qui hier encore était vierge et effarouchée. Mais, dit-on aussi, dès la première étreinte d'Alexandre, elle fut aussitôt ravie de plaisir, tous l'entendirent et plaisantèrent Alexandre pour la science qu'il avait du corps de la femme, et le désir de Galactée pour le roi fut désormais constant et renouvelé. À la grande joie du jeune roi qui ne manquait pas d'en être fier et parfois, peu modestement, de se rengorger. » (Thrasobule, *NIRVA*-T, 957)

Ainsi que : « Galactée l'enchanteresse était une coulée de miel et de lait, une nymphe de douceur lascive, mais une force de la volonté. » (Gnoséandre, *NAT-SCAND*-V, *16*, 10). Ou encore, dans les manuscrits métalliques :

« Galactée, un pur objet de stupre et de libertinage. Aucun homme qui la voit ne peut pas ne pas la vouloir à l'instant, tout de suite, tout entière, copuler et se repaître de ses chairs pour lui tout seul. Elle fait surgir du fin fond de chacun la bête aux insondables et irrépressibles pulsions reproductrices qui sommeille en lui. » (*C*1*F*153-T2T)

À l'instant ou l'histoire du gynécée nous préoccupe, au moment où Alexandre va descendre l'Indus en bateau, outre la somptueuse Galactée, douze autres femmes de son gynécée étaient enceintes, dont deux nubiennes, la femme aux yeux bridés et quelques indiennes.

Atthis **_Poèmes saphiques,_ Saphique XXII**

Les plaintes Sapho ne te conviennent pas
Ni les coups depuis hier que tu portes à ton visage
Ni les cendres dont tes cheveux hirsutes sont lourdement emmêlés
Qu'es-tu donc devenue là Ô toi la belle Sapho
Volets clos cachée dans l'ombre triste
Criant pleurant frappant ta détresse
Ton haleine étonne et tu as repoussé les servantes
Ce matin pourtant venues t'apprêter
Venues accomplir le rite divin et les ablutions de la toilette
Ta chair transpire et brille d'une luisance toute mauvaise

Ton cœur voulait donc Atthis jeune vierge née en Mytilène
Atthis au sein tout rond

Et l'aiguillon du désir fouaillait ta chair de femme la plus intime
Atthis dont les cheveux noirs jusqu'à la taille s'épandent
Atthis aux grands yeux verts où s'est noyé tout l'amour du monde
Atthis que tu as si patiemment formée
Au chant à la musique de la lyre à la danse au sourire
La belle Atthis que tu as veillée autrefois
Dans les fièvres de l'enfance
Elle sait que tu as remplacé sa mère par elle à toi confiée
Atthis qui t'est si précieuse et dont la démarche émouvante
Façonnée par ton savoir-faire et ton talent
A broyé dans ses griffes encore tendres ton cœur
Atthis est promise au plus beau des éphèbes de Simarète
Bathylle aux muscles puissants et bien faits
Il est le jeune fils du plus riche marchand de la cité
Bathylle est amoureux il n'a d'yeux que pour elle

N'essaye pas d'attirer du ciel si lointain
Si perdu entre les étoiles
Vainement la mansuétude pour Sapho de Lesbos
Zeus lui-même a voulu et béni leur union charnelle
Tu pleures Sapho
Pleure donc femme triste pleure donc toi
Tes sanglots les vents les emportent
Et les dieux dans ton lourd désespoir ne t'exauceront point
Elle l'aime
Elle ne t'aime pas

Treize enfants d'Alexandre, six garçons et sept filles, se retrouvèrent sur notre île, issus de mères de diverses races. Le métissage commençait, ce métissage qui fait de notre île un exemple à la face du monde. Le Réunionnais, fils d'Alexandre et comme Alexandre autrefois, montre la voie.

Alexandre est contraint au retour

Lorsque Alexandre arrive en Indes, la libération des cités grecques d'Asie est depuis longtemps réalisée. Mais il veut régner sur le monde connu. Derrière l'Indus s'étendent des espaces qu'une vie d'homme ne suffirait à conquérir. Les Indiens résistent. Alexandre

traverse le fleuve. Il va jusqu'à l'Hyphase et là, toute l'étendue du travail de conquête lui saute aux yeux.

***Sapho Poèmes saphiques*, Saphique XXIII**

Asservir

Nul homme
Ne peut aborder la prudente et altière prêtresse
La si renommée servante d'Aphrodite et compagne d'Héra
Fille de Zeus et d'Ébé la nymphe toujours vierge
Sapho qui dédaigne les hommes fussent-ils d'entre les plus beaux
Rien qu'à ses semblables se donne
À ses sœurs d'un amour attentif éternel et sublime
Nul ne peut la saisir nul ne peut l'asservir
Nul homme ne peut maîtriser Sapho de toutes la plus belle
Dont le corps dans l'amour est un arc tendu
Qui
Sous les doigts empressés de l'amante
Vibre et chante comme la lyre

Au-delà de l'Hyphase s'étend un désert qu'il ne pourra traverser en moins de douze jours. Il arrivera ensuite au Gange, large de plus de cinq kilomètres. Au-delà encore, il se heurtera aux 2 000 chars et aux 4 000 éléphants du roi de Maghada. Les Macédoniens refusent d'aller plus loin. Alexandre, notre ancêtre et hypostase de Zeus, est, malgré sa divinité, obligé de céder. Il a traversé l'Hyphase. Il rebrousse chemin et décide de descendre l'Indus. Il construit mille bateaux pour le transport des troupes.

L'épopée du conquérant était surhumaine, et il dut faire des miracles. Il mérite le titre de « saint ».[24-26] L'Église s'est-elle prononcée sur ce point au début de son histoire ? Les *papyrii* sur lesquels la recension de la sanctification d'Alexandre était portée ont été détruits par le temps. La sainteté d'Alexandre, si elle était avérée par l'Église, soulignerait encore plus le caractère exceptionnel de notre ancêtre et donc de tous les Réunionnais. Voici ce qu'écrit Saint Aristipe au 3ème siècle ap. J.-C. dans son traité *De la vertu et des miracles* :

« Alexandre, dans un désert de Bactriane, alors qu'il marchait en tête de ses troupes, depuis des jours, et que chacun était accablé par la soif, que les soldats tombaient d'épuisement, et mouraient dans d'horribles souffrances leurs visages convulsés, craquelés et brûlés par le soleil,

prit ses troupes en pitié. Il se tourna vers le ciel, se prosterna à genoux et dit « Ô toi Zeus mon père tout puissant, Dieu unique, qui règne sur le ciel et sur la Terre, envoie nous l'une de tes hypostases afin qu'elle nous donne à boire et que nous soyons sauvés. Si nous mourons, la plus belle aventure de l'humanité se clora ici. C'est toi, Zeus, qui me l'a inspirée parce que de moi devrait sortir une humanité nouvelle. Qu'en sera-t-il si tu nous fais mourir ici ? Permets que je ramène mes compagnons et là, mon rôle accompli, tu pourras prendre ma vie. Je te prie Zeus de m'accorder cette faveur, à moi qui suis une de tes hypostases, à moi qui suis ton fils, et dieu aussi. » Et un grand bruit de tonnerre, tel que chacun en resta pétrifié, se fit entendre dans le ciel tout bleu qui ondulait de chaleur. Apparut alors avec ses sandales dorées, où deux petites ailes vibraient à toute vitesse, Hermès, rajustant ses vêtements, maugréant dans sa barbe qu'on l'avait dérangé de sa sieste avec Hébé. Se ressaisissant, il donna une baguette de coudrier d'une coudée à Alexandre, en sortit une autre de ses cnémides, lui tint des propos à l'oreille et lui dit encore : « Fais une partie du boulot mec. Tu te prends pour qui ? Pars vers le levant et tous les cent pas frappe un rocher en prononçant l'incantation que j'ai dite, et moi j'irai vers le couchant. » [*Le texte souligne sans ambiguïté qu'Hermès était vraiment très mécontent d'avoir été dérangé de sa sieste avec Hébé qui, jusque-là, était vierge et peut-être l'est-elle de ce fait restée. Note de l'éditeur*] Ils se mirent en marche et chaque fois que l'un d'eux frappait un rocher une source se mettait à jaillir à 15 pieds de haut. Chacun frappa cent fois, et alors Hermès disparut avec les baguettes. La troupe se rua vers l'eau. On organisa l'approvisionnement et tous acclamèrent le roi qui avait fait un miracle en invoquant Zeus et en faisant venir Hermès. »[26]

Le roi croyait en un dieu unique et que tous les autres dieux étaient des hypostases de celui-ci, comme plus tard dans la religion chrétienne qui utilise la notion d'un seul dieu en trois personnes. Lui-même était l'une des hypostases de ce dieux : Zeus. C'est là une des premières recensions du monothéisme et elle est due à Alexandre, ancêtre des Réunionnais. Une belle avancée de l'erreur vers la vérité ! Comment croire qu'Alexandre ne fut pas un saint chrétien, alors qu'il était déjà dieu-hypostase dans l'Antiquité païenne et qu'il réalisait des miracles ? Cette gloire rejaillit sur nous. Fort justement. Nous descendons d'un Dieu hypostase de Zeus, donc de Zeus. Normal que Çoisette ait été faite sainte. Sainte Çoisette !

Sapho toujours présente — ***Poèmes saphiques, Saphique XXIV***

Sapho s'est retirée triste et déçue par la vie
Aux amours voluptueux mais trop fugaces
Dans une île paisible là-bas tout aux confins du monde
Autrefois dans leur bienveillance à elle par les dieux confiée
Une brume légère l'estompe aux yeux des simples mortels
Les brisants lourds d'écume blanche et si parfaitement aigus
Mordent les flancs de la nef trop curieuse trop arrogante
Ainsi va le chien fou
La mâchoire inondée gluante de bave cruelle
Qui grogne et gronde
Et de ses crocs vicieux empoisonne et déchire la chair innocente
Sapho la divine
De tous les chiens malades en ce monde qui désirent ton corps
Les flots te protègent
Ceux de la mer aux horizons les plus vastes
Ceux de la mer la plus bleue

Tu es là-bas ailleurs perdue pâle silhouette triste au bout du temps
Mais tu es là encore parmi nous je le sais bien
Si un peu de toi certes lentement s'est effacé tu n'es jamais partie
Car tes poèmes immortels clament ta présence en ces lieux
Comment l'ignorer comment l'oublier
Quand les jeunes filles te chantent et dansent sur le bord de la grève
Nues
Aux fraîcheurs lactescentes de l'aurore chaque jour nouvelle

Tes poèmes immortels Sapho la divine
Dans leur musique et leurs rythmes eux ne peuvent mentir
Seraient-ils d'hier dans les traces qui signent le parchemin
Ils chantent pour moi
Au-delà des siècles tous aussi la fraîcheur d'aujourd'hui

La descente de l'Indus se fait en 326 av. J.C. Le cours tumultueux du fleuve est dangereux. Alexandre se bat contre les indiens, crée villes et garnisons le long du fleuve. Il s'installe à Pattala, dans la basse vallée de l'Indus, en janvier 325. Alexandre avait maîtrisé les eaux du fleuve. Il serait moins heureux avec celles de la mer. Le roi emprunte une route proche des côtes. Néarque, général en qui il a

toute confiance, commande la flotte et rentre en longeant l'Océan Indien (fin de 325), ensuite il emprunte le golfe Persique. Alexandre entrepose des vivres sur la côte à endroits déterminés. Il creuse des puits. Il passe au plus près de la mer, repère ports et mouillages.

La séparation

Dans l'instant où je suis dans l'instant où tu es
Nos yeux d'absents vibrent par-delà les espaces maudits
Et les vagues du récif s'étiolent dans leur écume à regret
Attends-moi que je vienne que l'océan me porte
Les nuages m'abritent du trop cruel soleil
Attends l'instant où j'arrive et me plonge
Dans l'inconnu de tes eaux lentement frémissantes
Où se reflètent des grands lacs paisibles les berges lointaines
Et que dans le sable de tes rêves teintés de soleil blond
Vienne l'ancre d'airain poli
Labourer de plus grands secrets
Attends-moi que le vent m'emporte et que je vienne et que j'arrive
Le soleil brille partout sur la mer hérissée
Le vent et la houle hurlent des fracas et des interdits
Accepte-moi en tes eaux tranquilles
Ne les éveille pas laisse-les en leur unique promesse
Attends que j'arrive à travers la brutale étendue
Impose sur la mer tes mains pour la calmer

Théophobe, *Perfection* , vers 310 av.J.-C.

Par la reconnaissance des côtes, Alexandre prépare l'invasion de l'Arabie. Il va s'établir en Perse, à proximité de sa future conquête, projet que vient interrompre la mort deux ans après son retour. Il ne cessait de penser à ce pays mystérieux qu'était l'Arabie, relais de l'Egypte et de la Méditerranée vers les Indes et au-delà vers des pays plus mystérieux encore. En effet, dans les troupes de Darios qui se joignirent à son armée après la victoire sur ce dernier il y avait des Arabes des profondeurs les plus désertiques de l'Arabie. Alexandre s'entretint avec eux. Il fut subjugué par leur sagesse et leurs qualités spirituelles, par la grandeur de leur esprit et la noblesse de leurs sentiments. Ce peuple, établi dans le désert à l'abri de quelques tentes, tournait ses yeux la nuit vers les profondeurs du ciel et la substance de

l'âme éternelle du monde. Sous la pénétration de leur regard, le ciel semblait devenir si vaste que les étoiles croissaient en nombre infini. Alexandre pensait que ce peuple entrait ainsi en contact avec une divinité inconnue des Grecs. Il admirait aussi que ces Arabes ne soient pas amollis par leurs méditations et leur vie intérieure : « Ce peuple est civilisé puisqu'il se fait la guerre » disait-il.

La signature d'Aphrodite — ***Poèmes saphiques*, Saphique XXV**

Tu es Sapho dans la barque bien creuse
Droite et digne sur la lourde mer étale
Vers les vagues lointains d'un horizon rouge un soir toute seule
Il y a de cela bien des soirs partie
Une longue écharpe blanche en plis autour de toi serrée
Soulignait les courbes de ton corps dans la lumière du soleil couchant
Les offrait aux désirs
De tes élèves et de Thyressis ton amante sur la grève triste assemblées
Tu avais voulu pour honorer ce grand départ
Et pour toutes celles que dans l'amour tu as rendues heureuses
Te faire plus que belle et brillante et te sublimer

Ton angoisse fixait l'horizon où se couchent les dieux
Et gémissent les nymphes sous leurs brûlantes caresses
Tu devinais les rires dans l'air immobile
Les tintements cristallins de la musique des banquets

Quelques rides seulement fines
Griffaient à peine le coin de tes yeux
Mais elles t'ont brutalement horrifiée
Jour après jour faisant jaillir tes pleurs
Ces petites signatures
D'Aphrodite méchante et jalouse

Voici ce que rapporte Arrien qui pour une fois met en doute le jugement du Grand Roi :

« Alexandre avait coutume de dire, à ses amis au soir d'une rude bataille, parlant de l'Arabie, comme habité par un rêve intérieur : « L'histoire ne s'est encore jamais réveillée dans ce pays, mais elle attend son heure. Un jour, elle brillera pour les peuples qui l'habitent. Les Grecs doivent être présents là-bas pour vivre ce renouveau. Mon

père Zeus Amon me l'a ordonné lorsqu'il m'est apparu et que nous avons conversé dans les sables perdus de Siouah. » Qui pourrait croire aux visions du roi, échauffées sans doute par les épices et les philtres indiens qu'il consommait en abondance avec ses concubines, comme si quelque chose pouvait naître de déserts vides où seuls habitent la vipère et le scorpion ? » (Arrien, *Anabase*, I.12. I-7)

Revivre

Par quelque hiver grisâtre ou automne efflanqué
Le vent catarrheux peine à reprendre son souffle
Il siffle et grogne entre les branches mortes
Aiguës
Cadavres décharnés érigeant leurs membres en plein ciel
Mais le vent n'apporte pas que des nouvelles tristes
Dans les replis sombres du vallon
Juste derrières les chênes froids
Aux chaumières qui se cachent apeurées
Mornes dans le noir sinistre

Vous aux passions perdues qui pleurez
Ne méprisez pas le porteur des sons et le messager des odeurs
Même s'il vient épuisé de ses courses trop lointaines
Soupirant comme pauvre bise vagabonde
Parfois mourir entre vos bras

Le vent c'est lui aussi
Dont le souffle arrache ces feuilles mortes
Qui griffent la Lune froide
Pendues frissonnantes aux branches du ciel
Il permet aux arbres d'inonder le printemps
L'éclairer joyeux de leurs longues ramures vertes
Chantez clairières chantez de joie au miséreux
Souriez-lui
Chantez encore chantez donc au vent généreux
Souriez à celui
Qui vous fera demain revivre

Physiophile, *L'amour de la nature*, vers 300 av J.-C.

Plutarque lui-même signale : « Alexandre, souvent, semblait pris de catalepsie, comme s'il communiquait avec un dieu. Ses yeux se

révulsaient et l'on n'en apercevait plus que le blanc. Pendant ce temps, il attrapait de fortes fièvres. Son entourage s'en effrayait, pensant qu'il pourrait en mourir. » (Plut., *Vie d'Alexandre*, I. I-3b)

Néarque, qui outre ses fonctions de général tenait aussi des notes pour écrire l'histoire de l'épopée d'Alexandre, écrira :

« Lors du retour vers Babylone, Alexandre faisait parfois dresser sa tente face à la mer du haut d'un promontoire lorsqu'il s'en trouvait un, et regardait longuement au coucher du soleil dans la direction de l'Arabie. Il restait là, longtemps, dans le noir de la nuit. Et lorsqu'on s'approchait, on le trouvait ravi, emporté dans la contemplation de quelque vérité inconnue des autres hommes, ravi dans une sorte de contemplation divine, et beaucoup pensaient qu'il s'entretenait avec les autres dieux. » (Néarque, *Alexandre*, II, III-1c)

Arrien se trompait. Un millénaire plus tard l'histoire s'est réveillée en Arabie et elle est devenue l'Histoire du monde. Mais les Grecs n'y ont pas participé et cette histoire a détruit leur civilisation, lui donnant le coup de grâce en 1453 avec la chute de Constantinople. Qu'aurait été le monde si les Grecs avaient participé à l'éveil de l'Arabie ? Qu'aurait-il été si un moustique n'avait instillé le paludisme dont il mourut au dieu-héros Alexandre ? Comment ne pas s'étonner aujourd'hui de la pénétration de pensée, de la vision profonde, par-delà les siècles du grand conquérant, notre ancêtre-dieu ?

Par le fait que nous sommes les descendants d'Alexandre, élève d'Aristote, nous descendons intellectuellement de ce philosophe. Les gènes sont le véhicule de l'esprit et des éléments dans la transmission des cultures. La preuve : en l'absence de tout autre influence que celle des parents, deux analphabètes engendreront des analphabètes. Le ministre Sarkozy l'a dit. C'est par la vertu de cette filiation qu'éclate dans nos écrits créoles, la finesse dans tous les domaines que ce soit en science, en philosophie et en littérature.

D'ailleurs nous aurons bientôt un Prix Nobel pour notre littérature créole. Un peu plus de subventions de la part de l'État colonisateur et vous verrez ce que nous ferons ! Frédéric Mistral, ce polygraphe provençal en eut bien un en 1907. Or, la langue créole est-elle moins riche que le provençal ? S'il le faut nous exigerons la discrimination positive pour obtenir ce prix Nobel ! Ah ! Si cela dépendait de l'UNESCO, où tous les dictateurs francophobes francophones africains, descendants d'esclavagistes, font la loi, ce serait du tout cuit.

Le migrant

Je voudrais revenir chez moi en rêve
Il y a bien longtemps que je suis parti
Et mes cheveux sont devenus blancs sous les soleils étrangers
Mes amis ont-ils conservé leur jeunesse
Et leurs rires d'amitié résonnent-ils toujours sous le porche
Où devisant nous venions nous asseoir
En fin d'après-midi
Je voudrais revenir là-bas
Mais ma démarche n'est plus sûre
Ô que je voudrais tant revoir mon épouse délaissée
Mon épouse aimée
Je voudrais ne jamais être parti

L'histoire bascule entre l'Indus et le détroit d'Ormuz

En ce qui nous concerne, l'histoire bascule entre le delta de l'Indus et et le détroit d'Ormuz (à l'époque : Harmozeia), quelque part au long de ces côtes désolées. Où ? Nul ne le saura. Le hasard va séparer nos ancêtres des autres troupes du conquérant.

Alexandre a rempli quinze bateaux, au moins, les plus gros qu'il avait, d'une partie de son trésor et de la centaine de femmes de son gynécée. Certains disent trente bateaux, mais cela paraît beaucoup. Il avait confiance en Néarque et voulait éviter à ses délicates concubines, les plus belles femmes du monde — qui ont enfanté les Réunionnaises, toujours les plus belles femmes du monde —, les rigueurs de déserts inhospitaliers. Il charge Cléomène, respecté de tous, de superviser la petite flotte. Les quinze bateaux — trente ? — transportent donc son bien le plus précieux, ses femmes ; s'y ajoutent quatre cents tonnes d'or, cinquante tonnes d'argent et un nombre de marins et de soldats indéterminé, mais en nombre supérieur aux femmes — ce point aura son importance —. La manœuvre des navires n'était pas aisée. Il y avait quelques centaines de soldats ou marins. Les navires allaient à la voile et à la rame. La troupe des quinze (?) navires se voit dotée d'un pilote, ce qui la distingue des autres.

Les concubines doivent être choyées. Ce sont des objets de luxe qu'il faut traiter comme tels pour qu'ils ne se dégradent pas. Des douceurs de toutes sortes emplissent les cales. Il y avait aussi des

œuvres littéraires sur rouleaux de papyrus, dont un exemplaire de l'Iliade et un de l'Odyssée. Aristote lui-même, le précepteur d'Alexandre, en avait établi le texte. Nous connaissons d'ailleurs cette version de l'Iliade car un manuscrit nous en est parvenu. Il est appelé l'« édition de la cassette ». Aristote avait fait faire des boîtes métalliques pour protéger chaque exemplaire de cette œuvre. De plus, Alexandre, voulant cultiver ses concubines, avait embarqué deux philosophes d'Athènes, et un gymnosophiste d'Inde. Il souhaitait que ces hommes débattent ensemble devant les femmes et qu'elles participent au débat, exposent leurs propres conceptions. Il voulait que toutes ses femmes, quelles que soient leurs origines, parlent et écrivent le grec le plus pur et soient au fait des grandes œuvres de la Grèce. Les sages devaient les éduquer. Cela semble incroyable pour un roi de l'Antiquité. Il semblait qu'il ait voulu les préparer pour un destin exceptionnel. Peut-être était-ce à cause de leur fonction de concubines du roi, ou des fonctions plus grandes encore, comme s'il voulait en faire un réceptacle du savoir. Cependant, l'attention que portait Alexandre à l'éducation de ses concubines étonnait. Ce soin exceptionnel est attesté par les manuscrits vaticans. Voici ce qui nous est rapporté dans le *Trésor* sur la petite flotte :

« Alexandre voulait que ses compagnes ne manquent de rien. Il ordonna que des provisions en abondance soient rangées dans les cales. En plus des viandes séchées et des fruits secs, il avait fait embarquer des outres d'eau et des jarres nombreuses remplies de ce qu'il avait découvert au nord de l'Indus : le jus que l'on presse hors des fruits et que l'on fait ensuite bouillir pour l'empêcher de se putréfier, que l'on adoucit avec du jus d'une sorte de canne — le « roseau à miel » — se conservait aisément. Il voulait ramener avec lui le souvenir de fruits qu'il trouvait particulièrement délicieux et qui ne poussent pas en Méditerranée. Les épices ne faisaient pas défaut non plus. Des fruits bouillis dans le miel et dans le jus du roseau à miel, qui était abondant aux Indes. Ce n'était plus un gynécée mais les réserves de la cuisine d'une troupe nombreuse en partance pour une longue conquête. Il y avait des animaux, des graines, des plantes : entre autres le « roseau à miel », une variété de vigne aussi qui produisait un vin qu'Alexandre trouvait tout à fait exceptionnel, bien supérieur à celui qu'il avait jamais bu sur les rives de la Méditerranée. Beaucoup estimaient que le roi passait trop de temps avec ses femmes et s'amollissait. Mais cette abondante nourriture nous fut bien utile par la suite, lorsque nous vécûmes de longues et terribles semaines sur la

mer inhospitalière et que nous nous établîmes en Nouvelle Macédoine. Nous furent utiles aussi les chèvres naines et le bouc qui les accompagnait, animaux familiers de quelque femme du gynécée, qui proliférèrent sous le climat accueillant des terres où nous abordâmes. » (*C1F21*-T2T)

Le collier

Les perles de ton collier
Pendent à leur fil
Comme
Sèchent au vent de la lessive faite
Les culottes blanches des petites filles

Parthénophile, *Les jeunes filles*, vers 310 av. J.-C.

En ce qui concerne la présence des sages grecs et indiens, les manuscrits vaticans, ne manquent pas d'attirer l'attention sur eux. Il ne semble pas qu'il y ait eu concurrence ou mauvaise entente entre les hommes qui, pourtant, venaient de deux civilisations très différentes. C'étaient de vrais sages qui ne manquaient jamais de courtoisie et ils discouraient avec apaisement sur les sujets les plus divers :

« Les sages, bien avant que l'on ne s'embarquât sur l'Indus, étaient chargés de divertir les compagnes du roi, de leur enseigner la philosophie et les mûrir dans la réflexion du monde. Ils étaient autorisés, sous la surveillance de robustes matrones armées, à pénétrer dans le gynécée. Ils réunissaient celles qui voulaient bien les écouter et discuter avec eux. Une dizaine tous les soirs s'empressait de les rejoindre. Ce n'étaient pas toujours les mêmes, néanmoins il y avait un noyau de cinq ou six d'entre elles. Alexandre ne manquait pas de s'enquérir des progrès de chacune et de féliciter les plus méritantes. Galactée était l'une des plus assidue, celle dont les questions et les interventions laissaient parfois les philosophes étonnés. Elle proposait des thèmes de débat qui enrichissaient tout l'auditoire. Lorsqu'une controverse se faisait jour, c'était elle qui avait les arguments les plus fins et définitifs. » (*Les manuscrits métalliques*, *C1F10*-T2T)

Nous lisons ces témoignages avec fierté, sachant que nous venons de femmes si remarquables au-delà de leur sublime beauté.

Références

1) H.D.F. KITO, *Les Grecs, autoportrait d'une civilisation*, Paris, Arthaud, 1959.

2) C. MOSSÉ, A. SCNAPP-GOURBEILLON, *Précis d'histoire grecque. Du début du deuxième millénaire à la bataille d'Actium*, Paris, A. Colin, 1990.

3) P. LÉVÊQUE, *L'aventure grecque*, Paris, Armand Colin, 1964

4) O. PICARD, *Les Grecs devant la menace perse*, Paris, 1970

5) A. R. BURN, *Persia and the Greeks*, 2ème éd. ; London, 1985

6) P. BRIANT, *Darius, les Perses et l'Empire*, Paris, Gallimard, 1992

7) Chr. PALOU, J. PALOU, *La Perse antique*, Paris, PUF, 1967

8) M. GRAS, P. ROUILLARD, J. TEIXIDOR, *L'univers phénicien*, Paris, Arthaud, 1989

9) S. MOSCATI, P. AMIET, *Les Phéniciens*, Milan, Bompiani, 1988

10) D. SOREN, A. BEN ABED BEN KHADER, H. SLIM, *Carthage. Splendeur et décadence d'une civilisation*, Paris, Albin Michel, 1994

11) P. LÉVÊQUE, *Le monde hellénistique*, Paris, Armand Colin, 1969

12) F. CHAMOUX, *La civilisation hellénistique*, Paris, Arthaud, 1985

13) P. JOUGUET, *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, Paris, Albin Michel, 1961

14) C. MOSSÉ, *Alexandre. La destinée d'un mythe*, Paris, Éd. Payot et Rivages, 2001

15) R. PEYREFITTE, *La jeunesse d'Alexandre. Les conquêtes d'Alexandre. Alexandre le Grand*, Paris, Albin Michel

16) M. DRUON, *Alexandre ou le roman d'un dieu*, Paris, Del Duca

17) P. BRIANT, *De la Grèce à l'Orient. Alexandre le Grand*, Paris, Gallimard

18) J. BENOIST-MECHIN, *Alexandre le Grand ou le rêve dépassé*, Paris, Perrin,

19) F. SUARD, *Alexandre, la vie – la légende*, Paris, Larousse

20) J. LACARRIÈRE, *La légende d'Alexandre le Grand*, Paris, édit. Ph. Lebaud

21) J. PORTEOUS, *Les monnaies*, Paris, Hachette, 1964, pp. 24-26

22) J. BABELON, *Les monnaies racontent l'histoire*, Paris, Fayard, 1963, pp. 38-39

23) Les ouvrages sur Alexandre ne soulignent pas assez le potentiel civilisateur de son gynécée. Ce gynécée était exceptionnel certes par la sublime beauté des concubines mais aussi par son organisation tournée vers l'éducation et la culture de ces femmes qui, si elles étaient les plus belles du monde, étaient aussi les plus intelligentes. Pourquoi le conquérant se serait-il contenté de simples structures de viande propres à seulement émouvoir ses génitoires ? La « forme » aristotélicienne « femme » recouvre aussi l'intellect et pas seulement la capacité viandue de faire jouir l'homme et de se reproduire. Alexandre avait été l'élève d'Aristote. Il aimait les femmes belles, mais intelligentes aussi. Les femmes vraies, accomplies. Comme je les aime moi aussi, parce que je descends de lui. Les viandues c'est pas mal non plus.

24) K. WOJTILA, *Alexandre, un ami de l'Église*, Varsaw, Saintes Œuvres, 1980

25) E. RADZINGER, *Les miracles d'Alexandre le Grand*, Berlin, La Vue, 1991
26) Saint ARISTIPE, *De la vertu et des miracles*, Paris, Dios Pita, 1815, p. 317.

* * *

La fumée

Ce poème est une réminiscences de Macédoine. C'est l'un des plus anciens, composé par quelqu'un qui a connu l'Europe.

La fumée s'est éteinte dans la clairière
Comme un signal
Et le vent froid s'est depuis mis à souffler
Ils sont tristes le seuil et l'âtre de la chaumière
En ces jours où s'avance la glace aux doigts mauvais
Personne ici ne rallumera l'étincelle des sourires
Et des soupirs d'amour ni les bruits familiers
Les appels les jurons et les cris
Les clochettes qui résonnent
Des vaches qui vont paître et des chèvres le long du sentier
Le silence est dur
C'est une lame rigide c'est le maître
Il est sans pitié
Claquant les huis et les fenêtres tout est clos dense
Il a tout verrouillé recroquevillé anéanti
Dehors les grands arbres timides que le vent agite
Effleurent doucement la paille du toit humide
Comme la main amoureuse caresse pour éveiller
Inutilement
La fumée s'est éteinte
Plus ne reste que la brume du temps
Et le vent froid qui s'est depuis mis à souffler
J'ai peur tout seul dans la maison déserte
J'ai peur la route est si loin
Ma maison est morte s'il vous plait venez me chercher

Les vents froids

Chassé par les vents froids des automnes criards
Ton reflet s'est noyé dans l'étang solitaire
Sans un frémissement
Chaque fois que mes pas sur les bords qui affleurent

Déchirent indécis les lents crochets de brumes
Un rayon de soleil là-bas perce l'eau froide
Et dans la lumière qui danse et m'éblouit
Je perçois ton visage comme un lourd sanglot

Le départ

La tunique transparente au soleil de la cigale
Invisible sur l'écorce du chêne gris
Est bien abandonnée là
Une autre crispée sur le long brin d'herbe sèche
Qui ondoie fragile
Courbé sous le poids de sa minceur
Ou peut-être encore en est-il sur la pigne du pin
Juchée là haut sous l'orbe de la ramure verte
Pour se protéger du bel azur trop bleu
La tunique est ici chaque fois laissée sans douleur
Pourquoi Zeus mon dieu père
Abandonnant pressé las de chanter las de gémir
La lourde bure du manteau de la vie
Ne passerais-je comme ta créature ma sœur
Pourquoi Bien aimé père
Serais-tu plus cruel pour moi que pour l'insecte crieur

Viens

Que la distance apaise ses longueurs sous l'ogive de ton pas
Entrouvre pour moi le temple sacré de tes jambes
Laisse ma prière vers ta voûte s'exhaler
Laisse mes encens à tes senteurs s'unir
À tes harpéges clairs
Laisse leurs volutes s'entremêler
Encens pensées qui tournoient… bourdons indécis…
Papillons chatoyants… paresseux dans l'air immobile tendu
Qu'ils s'élèvent doucement d'arabesques en chapiteaux
Et soudain et fiers jaillissent d'entre tes colonnes
Et se brisent en claquant au centre de ta clef
Viens que nos désirs s'apaisent et retombent
J'aime quand le soleil ravi s'endort à l'ombre de tes hanches

---

La marée

Du haut de ma cabane assis devant la porte
Sur le rocher où s'agrippent les mousses vertes
Je vois au loin dans l'immense plaine rase
Les peupliers de l'automne doré qui ondulent sous le vent
Fluides comme les flammes de bougies
La nature va-t-elle s'éteindre
Pourtant tous les jours je vois aussi la marée gonfler la mer
Puis lentement s'en aller
Lentement revenir

Théomaque, *Toujours jamais*, date inconnue

Les jeunes filles

Ce poème repose des concubines d'Alexandre. Il concerne ces femmes de tous les jours que découvre celui qui n'a pas accès pour sa consommation personnelle aux femmes pipeuls vivant dans la virtualité des films et sur la couverture des magazines.

Les grandes jeunes filles larges
Aux chairs souples et pleines
Ont un parfum de bon pain virginal
Leurs longues cuisses de mie blanche
Reposent calmes dans leurs douceurs closes
Et tiédissent aux souffles de langueurs inachevées
Nos doigts exigeants qui
Imposent la forme
S'y enfouiront
Pour pétrir la chair d'où lèvera l'enfant

La fleur d'automne

Tendez vos mains tendez vos doigts à la fleur d'automne
À la fleur qui veut ce soir encore être aimée
La fleur du jour tombé la fleur qui brille dans la vaste pénombre
Mais ne la cueillez pas
Regardez
Regardez-la
Comme elle s'épanouit comme elle frémit comme elle embaume
Lâchant toutes ses couleurs et ses feux et ses ors embrasés

Sous la brise déjà trop aiguë et trop piquante qui commence à gémir
À l'orée de la nuit trop dense elle frissonne
Sentez son parfum mûr tissé des richesses de la vie pleine
Sentez ce parfum serein
Aux rouges puissants aux bleus discrets et les verts souvenirs
Sentez ce parfum certain et sans détour qui vous agrippe et chancelle
Ce parfum qui veut entière la livrer dans une étreinte de mille soies
Qui veut vous combler vous enfouir vous noyer
Car l'on n'aime vraiment que ceux à qui tout l'on donne
Ce parfum qui veut dispenser aujourd'hui ce qu'elle n'a pu hier exhaler
Ou qu'elle a parfois avec un rire moqueur insouciamment retenu
Aujourd'hui son désir est son plaisir
Laissez-les lui ses souvenirs de fleur sauvageonne
Vos caresses ne lui apporteront que des regrets
Tendez vos mains seulement à la fleur d'automne
Effleurez-la avec tendresse tout doucement pour l'apaiser
Car elle sera bien sûr aussi vos pleurs et votre regret
Le regret de vos doigts monotones
À votre main dans un geste étroitement figés
Sous la bise déjà trop piquante à l'orée de la trop vaste pénombre
Attention la nuit s'avance qui bientôt va tomber

Chapitre V

Les éléments se déchaînent et emportent des navires du gynécée vers la haute mer

Les navires du gynécée se perdent dans la tempête

C'est la période de la mousson, la mer est très agitée. Le vent souffle avec force et les Grecs n'y sont pas habitués. Ils ne connaissent d'ailleurs pas le phénomène de marée et en ont peur. Tout les désoriente.[1] Néarque a commis l'imprudence de mettre en queue de convoi les bateaux du gynécée, avec un seul navire pour clore la marche. Peut-être, en isolant les navires du gynécée, ne voulait-il pas exciter la convoitise que ressentiraient les hommes frustes des troupes combattantes pour les belles concubines et pour les immenses richesses transportées. D'ailleurs c'était un secret.

Vers le soir d'une journée ventée, par une mer démontée, au cours de laquelle tous les démons pervers semblent s'être donné le mot pour détruire la flotte grecque, les quinze navires plus le navire balai disparaissent. On envoie des bateaux à leur recherche. On débarque à terre pour voir si les navires ne se sont pas échoués. Il faut se rendre à l'évidence : naufrage, pense-t-on chez Néarque. On se désole. On est consterné. Effrayé même. On pense à Alexandre. Que va dire le roi de la perte des femmes de son gynécée, de Galactée la plus belle de ses concubines ? Néarque connaissant les colères du roi, qui peuvent dans sa fureur divine être dangereuses pour son entourage quand « *son tett l'a bloké* », comme cela advint à Kleitos qui y perdit la vie, pense s'enfuir, se suicider peut-être pour échapper aux méthodes d'exécution de l'époque particulièrement cruelles. Voici ce qu'il écrivit, parlant de lui, comme il était de coutume dans l'Antiquité, à la troisième personne :

« L'amiral était effondré. Il avait failli à son roi. Les éléments en furie l'avaient emporté sur sa vigilance. Pour échapper à la colère d'Alexandre dont il pensait qu'elle serait immense, pour échapper pensait-il à une mort atroce comme Alexandre avait su la faire subir à ses proches qui lui avaient manqué, ne sachant où se réfugier en ce monde, il pensa se réfugier dans la mort. Il régla ses affaires personnelles, donna ses instructions pour la poursuite du voyage et comment apprêter son corps avant de lui faire rejoindre les abîmes insondables de la mer océane. Il fit préparer une coupe de poison qu'il s'apprêtait à avaler, mais ses familiers l'entourèrent et le conjurèrent de n'en rien faire. Le suppliant à genoux, pleurant, s'accrochant au bas de ses vêtements, si bien que l'affliction qu'ils ressentaient à la pensée de perdre leur amiral semblait étonnamment très supérieure à celle qui était occasionnée par la perte des concubines d'Alexandre. Tous l'estimaient indispensable à la poursuite de la mission que lui avait confiée le roi. Ils lui dirent que certes le roi serait fortement courroucé d'apprendre la perte de son gynécée, mais il ne fallait pas ajouter à une douleur que l'on ne pouvait désormais empêcher, une autre qui pouvait l'être et qui celle-ci mettrait en péril toute l'expédition. Néarque pensa même un instant, sans en dire rien à quiconque, au milieu des troubles où son esprit se trouvait, traverser avec sa flotte le golfe et aller s'établir en Arabie. Puis la raison lui revint et, tristement, il fit face à son destin, envoyant aussitôt qu'il le put une estafette à terre à charge pour elle d'aller prévenir le Grand Roi qui se trouvait à l'intérieur, en plein pays des Ichtyophages, où il peinait contre la faim et la soif à la tête de ses troupes, pour l'avertir du désastre. Lorsque l'estafette revint vers la flotte, plus tard, sa mission accomplie, elle apprit à Néarque que le Roi était tombé en catatonie en apprenant la nouvelle. Puis, reprenant ses esprits, submergé par les souffrances de ses troupes, il avait été contraint de se préoccuper des problèmes d'intendance que tous le conjuraient de résoudre. Il ne dit pas un mot et, au bout d'un long moment, il sembla reprendre ses esprits ; le sang s'étant retiré de son visage, il vaqua à ses occupations de roi. Il va sans dire que cela ne rassura aucunement Néarque qui, néanmoins, reprit sa route maritime craignant ce qu'il adviendrait lors de sa prochaine rencontre avec le roi. » (Néarque, *Alexandre*, III-2-15)

On sait qu'Alexandre, qui aimait Néarque pour ses compétences de meneur d'hommes et de logisticien accompli, bien que celui-ci ne fût pas Macédonien mais Crétois, ne se livra à aucun acte de

vengeance à son encontre. C'était là encore un des traits de sa grandeur d'âme. Au moment où il perd tout, il sait pardonner.

En fait, les navires ont été séparés du gros de la flotte par la violente tempête. Peut-être aussi une réaction opportuniste des soldats, soutenue par les desseins de Zeus, les empêcha de mettre beaucoup de zèle à retrouver la flotte principale. Se sentant riches de ce qu'ils transportaient, décidèrent-ils de s'approprier tous les biens que le conquérant leur avait confiés ? Je ne le crois pas, car c'étaient des soldats choisis par Alexandre pour leur fidélité et pour leur intégrité morale — d'ailleurs ce sont nos ancêtres ; que pourrait-on leur reprocher ? —. Certes, les manuscrits du *Trésor* n'abordent pas le problème avec une parfaite clarté, une parfaite franchise, rejetant la faute sur le pilote, dont pourtant Alexandre lui-même avait certainement dû s'assurer des compétences, compte tenu de la nature des biens que ces navires transportaient. Zeus l'avait voulu :

Je veux une chanson

Je veux une chanson de chemins au soleil
Une chanson de poussières brûlantes et d'amour
Une chanson de rires
Une chanson d'enfants qui jouent et s'en vont
Sautillant et se tenant par la main
Une chanson qui vibre une chanson qui roule une chanson tambour

Je veux une chanson merci une chanson d'azur
Une chanson qui ferait tinter les étoiles du ciel
Une chanson qui emplirait tout l'univers immense de son clairon joyeux

Mais dans la tête aujourd'hui il ne reste plus
Tout au fond qui se cache dans les eaux grises du lac aux souvenirs
Qu'une chanson chagrin
La chanson du tout petit enfant chanson écho qui remonte
Et me serre
Chanson des rires d'autrefois chanson des larmes
Qui aujourd'hui me seraient bonheur

Quelque part sur la route qui monte et où on ahanne
Le fil s'est rompu tout s'est détruit s'est
Écroulé
Silencieusement comme une aile qui passe

Callimaque, *Spleen*, vers 300

« Nous eûmes à faire face à de graves dangers lorsque les éléments se déchaînèrent. Nous fûmes ballottés par les vents qui nous entraînèrent loin de Néarque. On ne voyait plus que des éclairs, les vagues faisaient comme des murs d'eau qui s'écrasaient dangereusement sur les ponts des navires et balayaient tout ce qui s'y trouvait. Le pilote, un homme du delta de l'Indus, habitué au voyage entre l'Arabie et le fleuve pour guider les marchands, nous dit qu'il n'avait jamais vu en cette saison un vent si déchaîné et une mer dans cet état. À un moment même, pris de peur il se jeta à genoux et pleurant, accroupi, le front touchant le pont du navire, il se mit à implorer le ciel. Nous le relevâmes durement, lui intimant l'ordre de faire son travail. Mais il nous dit qu'il était complètement perdu. Nous avions dérivé loin des côtes, en pleine mer. Cela faisait des jours et des jours que nous n'apercevions plus les étoiles, tellement les nuages étaient permanents et bas. Nos voiles ayant été déchirées pendant la tempête, il nous fallut longtemps pour leur faire des réparations de fortune. Nul ne voulait se fatiguer à utiliser les quelques rames qui avaient été épargnées par la violence des vents et des paquets d'eau de mer. Nous étions au-dessus des abysses et des monstres qui peuplent les grands fonds. Des poissons énormes plus gros qu'un bateau nous apparurent soufflant de l'eau dans les airs. Nous nous en écartâmes prudemment. Beaucoup avaient peur. Nous pensions pouvoir nous diriger vers les côtes d'Arabie mais, malgré toute la science de notre pilote, et bien qu'il ait récupéré de sa peur, nous ne vîmes que de l'eau pendant ce qui nous sembla être une éternité. La chaleur et l'humidité se faisaient de plus en plus intenses, insupportables, comme si un esclave fou avait trop chauffé les bains du gymnase. Des étoiles se levèrent à l'horizon que notre pilote ne connaissait pas. Nous n'étions plus que onze bateaux. De nombreuses femmes se lamentaient de ce qu'elles ne reverraient plus Alexandre, tellement celui-ci savait se faire aimer. Cependant, trois semaines après que nous nous étions trouvés isolés, certaines d'entre elles déjà échangeaient des regards avec les hommes. Les capitaines tentèrent d'intervenir pour préserver la propriété sacrée du roi, mais l'autorité de l'un d'eux fut bafouée et il se retrouva projeté par-dessus bord dans l'onde amère au sein de laquelle il périt cruellement noyé. Au bout de quelque temps, toutefois, pensant que nous ne reverrions plus des terres civilisées, ni notre roi, pensant que nous étions promis à une mort certaine, il fut décidé par les officiers qui se trouvaient aux prises avec les murmures des soldats, de laisser

libre cours à la nature afin d'adoucir les angoisses d'une existence qui s'acheminait vers sa fin. » (*Les manuscrits métalliques,* C2F6-T2T)

« Un jour sous un soleil de plomb, nous rencontrâmes de maigres îlots de sable blanc avec une végétation inconnue qui trempait ses racines dans l'eau de mer et semblait marcher sur celle-ci comme avec des pattes d'araignées. Nous abordâmes plusieurs fois, mais lorsque la mer était haute, elle submergeait pratiquement tout ce qu'il pouvait y avoir de terres, du sable blanc en fait, parfois complètement recouvert de crabes grouillants qui donnaient plus l'impression d'avoir envie de manger que d'être mangés. Ces affreuses bêtes grimpaient dans les arbres lorsque la mer recouvrait tout et se laissaient choir avec des plouf sonores lorsqu'elle se retirait un peu. Nous ne trouvâmes ni eau douce, ni suffisamment d'espace sûr pour nous y établir. Passer le restant de notre vie les pieds dans l'eau salée, avec pour seule nourriture de gros crabes au goût répugnant, ne satisfaisait personne et c'est en étant très déçus, mais d'un commun accord, que nous reprîmes le large, après avoir fait provision de ces crabes si abondants, car bien que nous n'en soyons pas friands il nous les faudrait peut-être pour survivre. Nous en laissâmes dériver derrière nous dans des filets. Mais l'existence de ces espaces inhospitaliers nous laissait penser que plus loin, peut-être, des îles dépasseraient davantage le niveau de la mer, permettraient d'accoster. » (*Manuscrits vaticans*, II-3-254)

Clio

Je m'appelle Clio et j'ai dix-huit ans
Je ne suis peut-être pas la plus belle des femmes
Certes mais j'ai bien des amoureux
Et si ne suis pas Aphrodite
Pâmée comme une moule trop mûre ou trop cuite
Dans un coquillage à son réveil
Je suis la plus désirable dans toute la ville et tous les grands caravansérails
J'ai le sein mignon et bien tourné dont le téton ensorcelle
Il n'est pas fait rien que pour les biberons celui-là
Mais pour la caresse empressée de mes beaux amants
J'ai les jambes longues et soulignons-le finement musclées
J'en suis fière
Les hommes lorsqu'ils les voient disent Mmmmm
J'ai dix-huit ans

Ma taille est bien prise
Aaaaah
C'est ce qu'ils soupirent en portant la main sur moi
C'est ce qu'ils disent en câlinant frôlant mes côtes
En vérité j'ai de jolies hanches cela veut dire
Parce qu'ils essaient d'être polis
Comment ne pas être poli devant un si beau temple avant d'entrer
Mais leur corps embarrassé par la densité de leur brûlant émoi
Veut dire en fait que j'ai de belles fesses
Bien amples et aux lignes bien dessinées par en dessous
Bien bombées par en dessus
Larges mais pas trop
À ma convenance et à celle de tous
Je le sais parce que les hommes en soupirent
Ou en restent même certains pantois
Pétrifiés hélas parfois
Il faut bien le dire
Et mes amants lorsque magnanime je les y autorise
Et mes amants ne peuvent s'empêcher
Ils ne peuvent se retenir
Ils n'en peuvent mais
De fondre sur elles de les caresser les empoigner les malaxer
D'y enfouir leur visage leurs lèvres leur bouche leurs dents
Tout leur fourniment
Et moi de rire
Larges et bombées fermes et lisses
Moelleuses et bien musclées
Pas une seule hésitation dans la chair ne vient affaiblir
Ne vient affadir
Leurs trémulations lentes au dessein d'amour propices
Oh que j'aime en rire
Ils contournent ils se détournent ils se trémoussent
Louent la courbe de mes épaules
Mes orteils ma cheville mes dents si blanches mes lèvres rosées
Et mon sourire accueillant
Pourquoi pas mon éducation et ma politesse
Qu'ils sont bien trop polis ceux-là trop polis mes fougueux amants
Mais ils ne peuvent s'empêcher avides
De se précipiter
Et moi de rire

Bien que j'aie le sein mignon
Le plus beau que Zeus ait jamais su inventer
Bien que mes jambes soient délicieusement longues
Sur la chair voluptueuse de mes fesses
Bien amples et bien bombées moelleuses et bien lisses
Qu'il est bon pour la femme de savoir ainsi toute seule éveiller
En l'homme la bête
Car je suis Clio mais Clio la belle
Clio la sublime enchanteresse
Et j'ai dix-huit ans

Clio, *Ma vie en poème*, date incertaine

Les navires avaient-ils abordé les îlots les plus inhospitaliers des Maldives, ou bien certains îlots de cet archipel qui n'existeraient plus, ayant été absorbés par la mer dont on dit que le niveau a monté depuis l'Antiquité ? On sait que l'archipel des Maldives est aujourd'hui, encore plus qu'autrefois, menacé par la montée des eaux due à l'effet de serre provoqué par les activités industrielles de l'homme. Nombreuses sont les îles dont le plus haut sommet ne dépasse pas 2 m au-dessus de la mer. Une grosse vague, un petit tsunami et cela en est fini des paradis touristiques. Si les îlots sur lesquels les Grecs ont abordé n'existent plus, ne serait-ce pas la preuve de ce que la montée des eaux ne date pas de notre époque et que le réchauffement climatique est un phénomène millénaire ? Le Sahara était verdoyant il y a 6 000 ans. Il ne l'était déjà plus du temps des Romains.

Les bateaux rencontrèrent plus tard ce que l'on appelle un cyclone qui les malmena une fois encore très durement. Les Grecs, qui n'avaient jamais eu à subir cette colère des éléments, eurent très peur, et cette peur seuls ceux qui ont vécu les cyclones les plus destructeurs la comprennent. C'était leur baptême des eaux, leur baptême du vent, leur baptême de l'une des plus grandes manifestations destructrices de la nature. Ils passèrent en bordure du cyclone, sinon ils s'y fussent engloutis avec des navires qui n'étaient pas plus que des fétus dans les colères de l'Océan Indien. Les vents violents propulsèrent la petite flotte vers le Sud. Deux autres navires furent perdus. Au bout de treize semaines, une partie des provisions gâtées par l'eau embarquée lors du cyclone, l'humidité s'attaquant à tout, le désespoir s'infiltrait dans la peau de chacun, et l'apathie régnait. Les uns supputant une terre nouvelle, les autres s'attendant à la mort, à être noyés, dévorés par quelque monstre des abysses aux longs bras crochus qui viendraient

frapper l'eau à la recherche des marins de la flotte perdue. La vie devenait de plus en plus difficile, et les officiers avaient du mal ici à redonner du courage aux plus abattus, et là à faire cesser les pugilas qui se déclenchaient pour des raisons futiles.

L'arbre

Je suis le trône
Je suis l'immense l'ineffable le puissant
Celui qui porte entre ses bras les astres et les dieux du ciel
Je suis l'incestueux sacré le préféré de Gaïa,
Le fils de la mère aux chairs toutes accomplies
L'accouplé à la jouissance infinie Je suis
À la fade et lointaine multitude alentour exultant
Je suis
Tout en haut du haut mont où rien jamais ne se partage
Le chêne solitaire et éternel
Je suis l'Arbre et je suis le Temps

Physiophile, *De la Nature*, vers 350

« Les femmes avaient été réparties entre les bateaux pour relever le moral des hommes. L'approche de la fin semblait décupler les forces de chacun, transformant les navires en des sortes de Lupanar. Les uns se cachaient pour forniquer. Les autres faisaient cela à même le pont, se moquant d'être à la vue de tous, les femmes voulant faire montre de toute leur science de l'amour, et se déchaînant. Ce n'étaient que bruits de fornication et râlements de jouissance. Tous les hommes voulaient Galactée bien qu'elle fut enceinte des œuvres du roi. Des rixes très violentes s'ensuivirent, quelques hommes furent perdus, et les officiers décidèrent alors de la réserver pour leur usage. Nous étions persuadés d'arriver au terme de notre vie. » (*Les manuscrits métalliques, C2F10-T2T*)

L'approche de la mort multiplie le désir de se reproduire. Les arbres malades fleurissent, en réaction ultime au danger qui les frappe.

Les déboires d'Alexandre

Alexandre mourut d'une forte fièvre deux ans après être revenu à Babylone. Certains pensèrent que sa fièvre était due au chagrin et qu'il

mourut de chagrin. La perte de son gynécée, et surtout celle de Galactée, la plus somptueuse des femmes que la Terre ait portée, dont il était amoureux fou et qui savait susciter en lui les plus vigoureux des désirs, le mina et le détruisit à petit feu. De nombreuses supputations ont orné les histoires concernant la vie d'Alexandre. Il n'est pas nécessaire de s'interroger beaucoup. Voici ce qu'écrit Arrien :

« Le roi dépérissait à vue d'œil. Il ne cessait de se lamenter. Parfois il lui arrivait de courir dans son palais, la nuit, en criant à tous les échos le nom de Galactée, la recherchant dans les couloirs une lampe à la main, faisant grand tapage. Tous étaient terrorisés. Chacun savait que la colère du roi pouvait être terrible. Nul n'osait le ramener dans ses appartements. Cet immense chagrin le conduisit à boire pour oublier, à moins qu'il ne fût inspiré par une ivresse sacrée communiquée à lui par Zeus qui souhaitait adoucir les douleurs dont il était affligé. Parfois il ne pouvait tenir les réunions qu'il avait organisées pour le lendemain tellement il était effondré à plat ventre sur sa couche, prostré. Peut-être aurait-il pu se remettre s'il n'avait utilisé des philtres indiens qu'un mage de ce pays lui donnait. On soupçonnait cet individu de mauvaises intentions, mais Alexandre fut pris d'une violente colère lorsqu'il apprit qu'on essayait de l'éloigner de lui. Après les visites du mage, il délirait complètement, voyant Galactée inaccessible partout. Sa raison donnait l'impression de vaciller. Il n'honorait plus aucune femme, on l'a dit, mais il n'honorait aucun garçon non plus. On sait que le roi avait peu de préférences pour eux, mais où passait donc toute sa vigueur ? Les centaines de blessures qui avaient été infligées à son organisme pendant les combats, mal soignées, négligées, exsudaient du pus, ne guérissaient pas et l'affaiblissaient gravement. Le côté gauche de sa tête le faisait souffrir particulièrement et son genou droit aussi, au point de marcher parfois en boitant. Il ne fit aucun doute, lorsqu'il mourut, que la cause de sa mort était le chagrin qui avait ensuite provoqué sa fuite dans les boissons enivrantes, le vin en particulier, et le manque de soin porté à son corps. Bien sûr, s'y ajoutèrent le mauvais air de Babylone, qui provoquait la fièvre, et les sorts néfastes que le Roi des Rois Darios, en fuyant, avait dit-on fait jeter par le mage de ses mages sur cette capitale lorsqu'elle allait tomber aux mains d'Alexandre. D'ailleurs, plus tard, la ville fut désertée à cause de ces mauvais sorts et des fortes fièvres qu'ils provoquaient chez tous ceux qui séjournaient trop longtemps dans la ville. Alexandre n'était que la première victime de la vengeance posthume du Roi des Rois. » (Arrien, *Anabase*, 17-X-13)

Straton touche de plus près les raisons de la déchéance du roi :

« Aussi étrange que cela puisse paraître, il semblait que tous abandonnait Alexandre, que ses frères les dieux, son père Zeus, se détournaient de lui. On aurait dit qu'il avait joué un rôle et que ce rôle était terminé. » (Straton, *Histoire du grand roi*, Tri-17-342)

J'exècre

J'exècre les vieillards et les enfants grognons
Les « arrheu » les « atchoum »
Les femmes pleines
Les imbaisables les non baisantes
Les vierges les putes
Les postillons gluants
Le mariage
La vie commune
Les autruis qui dessèchent et brûlent
Les sophistes et leurs étudiants

J'exècre les curieux les pédants
Les borborygmes le son de la flûte
L'hortograffe les pleurs le rire
Le soleil le ciel bleu la pluie le brouillard
Le chaud le froid les gerçures
Le jour la nuit la brise et le vent

Physiophobe, *Physis*, vers 380

Nous le savons, nous autres Réunionnais, que tel était le cas. Dans le grand dessein que Zeus avait conçu de donner le jour à une humanité nouvelle, le rôle d'Alexandre était terminé. Il avait constitué un gynécée des plus belles femmes que la Terre connue portait. Il avait envahi le monde jusqu'aux Indes pour que la volonté de Zeus se réalisât et qu'il perdît son gynécée aux portes de l'Océan Indien. Les plus belles femmes de ce gynécée se trouvaient sur les bateaux partis à la dérive dans la grande mer. Sa semence avait porté ses fruits dans le ventre de celles-ci et là où elles aborderaient, pour celles qui seraient choisies par la puissance divine, elles enfanteraient l'humanité nouvelle. Les soldats aussi, leur diversité ethnique, leurs chefs, leurs caractères, leur jeunesse, leur savoir-faire, tout avait été choisi par

Zeus pour répondre au mieux à ses projets. Les bateaux qui ont été perdus l'ont été à dessein, pour le plus grand des desseins.

D'une part, certes, Alexandre avait enfanté la nouvelle race que Zeus projetait d'établir à la face du monde, mais d'autre part, Zeus ne souhaitait pas qu'Alexandre aille en Arabie, interférant avec un autre projet qui lui tenait à cœur et qui ne verrait le jour que plus tard.

Pendant les deux années où la santé du roi se dégrade, de longues périodes de rémission se produisent au cours desquelles il essaye de remettre en état son empire. Sa longue absence avait entraîné ses satrapes à prendre trop de pouvoir, à en abuser. Certains, au contraire, s'étaient endormis dans un état sybaritique et gouvernaient mollement.

***Poèmes saphiques*, Saphique XXVI**

Le départ de Sapho

Elle chancelait ta barque sur les dos voûtés de la mer
Tu avais livré aux flots les rames et la petite voile
D'un geste définitif
Tu avais choisi le cap d'où il n'y a point de retour
Le courant seul t'entraînait vers des terres mystérieuses
Et des temps indécis
Quelque Olympe incertaine peut-être
Il te guidait le courant selon les forces cachées
Inscrites par Zeus dans la chair liquide et ondoyante de Thétis
Vers ton destin de reine et de déesse par les dieux pour toi choisi
Sapho mortelle qui devient plus qu'immortelle

Dans ce dessein, il pratiqua la discrimination positive au profit de ceux qui n'avaient pas eu la chance d'être éduqués. Il donnait à ceux qu'il avait conquis des postes élevés. La discrimination positive est une excellente chose, qui a été défendue en 2004 par un ministre sans qu'on l'expédie aussitôt en prison pour discrimination raciale et racisme. C'est donc autorisé. Alexandre l'avait compris. Dans son cas, il prenait souvent les plus incultes et disait : voilà les plus cultivés, voilà les meilleurs. Et ces incultes, par vertu de la discrimination positive, devenaient cultivés, super compétents et les meilleurs.

Nous pratiquons la discrimination positive depuis longtemps à La Réunion, en vertu de notre grande vertu. En particulier, pour les postes à sinécure, nous y mettons de préférence aux Zoreilles des descendants d'esclavagistes à défaut de trouver des cafres descendants d'esclaves sachant parler le français, lire et écrire.

Ne songe pas à revenir

Lorsque je suis parti de chez moi
Par les chemins j'avais le cœur léger
La paille à ma bouche vibrait dans l'air pur
Et des sons de musique brillaient hors de mes lèvres joyeuses
Vers le char d'Apollon haut dans le ciel

Mais au détour du chemin le ciel est devenu triste
Le vent a soufflé le tonnerre était là
Et l'orage a fondu
Sur mes vêtements qui ne sont plus que des hardes moisies
Puantes sans couleurs
La pluie le grésil et la neige m'ont perdu
De sentiers en chemins j'ai erré j'ai erré longtemps
Sur les routes les moins sûres
M'arrêtant peu toujours en quête
Ovationné parfois mais plus souvent tondu
J'ai rencontré l'univers les sages comme les fous
J'ai construit des palais j'ai construit des temples
Je suis tombé en amour tant de fois
Tant de fois que la mémoire en est morte
Mais je n'ai eu que celles qu'on ne voulait pas
Tout ce que j'ai construit je l'ai abandonné
Et je suis là en guenilles sur le bord de la route et tout cassé
Tendant la main vers le passant qui m'ignore

Je cherche toujours mon chemin
O toi qui pars
Ne songe pas à revenir

Inconnu, vers 310 av. J.-C.

Ce n'est d'ailleurs pas pour cela que l'on maintient une pression à La Réunion pour faire enseigner le créole à l'école. Ce n'est pas pour enfermer les Cafres dans une langue qui ne permet pas de s'élever dans la hiérarchie. Nullement. *Sé pa réyoné sa !* Nous voulons libérer nos descendants d'esclaves dans leur dignité, avec une langue qui représente leur passé et les y relie, les y attache. Ils ont ainsi des racines et ne sont pas perdus dans le monde moderne.

Tu es partie
Mais tu es là toujours en demi-teinte ombre fugace
Derrière la lumière du soir
Encore déesse et reine
Transparente
Pas effacée

Tu es là dans le cœur aussi de chacun d'entre les hommes
Car tous les hommes Sapho t'aiment
Pourtant tu ne les connais pas et ils ne t'ont pas connue
Parce que les hommes aiment les jeunes vierges que tu aimes
À travers ton corps ils les prennent quand tu les prends
Les hommes aiment ce que la femme aime en toi
La douceur la sincérité l'immensité douce de tes caresses
Ils aiment tes amours
La blonde et pâle Daphnée la constante Aléatis
Niobo la toute noire
Et Mitsi aux yeux bridés
Dis-moi dame Sapho
Qui donc en ce moment là-bas dans ton paradis aimes-tu
Laisse-nous rêver

La terre est en vue : la Nouvelle Macédoine

Terre, terre !

Les Grecs errent longtemps, passant de mirages qui restaurent l'attention et l'espoir, à des périodes d'abattement. Beaucoup attendent la mort avec résignation. Les voyageurs involontaires relèvent un phénomène qui les étonna. Certes les Grecs allant dans le sud de la Mésopotamie, et encore plus dans le Sud de l'Égypte, voyaient la nuit à l'horizon monter des étoiles nouvelles. Mais ce qu'ils voyaient là en s'enfonçant dans l'Océan Indien les étonnait beaucoup plus :

« Lorsqu'on regarde la course du soleil dans le ciel, le soleil qui en Grèce se lève à l'Est et se situe donc à gauche de l'observateur, se levait désormais à droite. Par ailleurs, les croissants de Lune étaient beaucoup plus couchés sur le ciel que ce que nous voyons dans nos contrées. Quant aux étoiles, elles n'avaient rien de commun avec ce

que chacun pouvait connaître. Un esprit fort, un certain Callisthène, Athénien, et les Athéniens au long bec revendiquent la connaissance de tout, prétendit : « Aristote a prouvé par la plus sûre des doctrines que la terre est ronde et nous voyons ici la manifestation de ce phénomène. »[2] Bien sûr personne ne le crut. Comment la Terre pourrait-elle être ronde ? Comment ceux qui sont sur la partie basse, les pieds en l'air, ne tomberaient-ils pas dans l'infini du Cosmos ? La Terre est plate comme chacun le sait, entourée, comme l'a montré Thalès et comme le soutiennent les sages babyloniens, par une étendue d'eau, une sorte de fleuve circulaire. Au-delà, celui qui s'aventure trop près du bord du monde chute, éternellement, dans l'infini. » (*Les manuscrits métalliques*, C1*F9*-T2T)

Mais : « Un soir, par une nuit claire, l'un d'entre nous perché sur un mât crut apercevoir des lueurs rouges à l'horizon, à bâbord [*sur la droite, note du traducteur*]. Nous prîmes tous peur et nous mîmes à scruter la nuit qui tombait. Les vents rapprochèrent notre petite flotte de ces lueurs rouges qui finirent par se préciser. On aurait dit des traînées de feu sur une montagne, des traînées dessinant une sorte de réseau, de filet, sur un fond sombre. Plus nous nous approchions, plus les traînées devenaient lumineuses. Les vents étaient faibles et nous dérivâmes dans une atmosphère sentant le soufre. Persuadés de nous trouver aux portes de l'enfer, nous étions glacés d'effroi malgré la chaleur et l'humidité. Alors, l'un d'entre nous qui avait vécu en Sicile et en Grande Grèce [*Italie du Sud*] — nous dit : « Mais c'est un volcan ! Il y a une terre. » Il paraît que des roches en fusion peuvent sortir de la terre, crachées par Hadès, et tous les dieux infernaux, pour former une montagne en se refroidissant autour d'une sorte de puits, de cheminée, qui reste rempli de ce qu'il appela des « laves ». Cette manifestation des dieux infernaux est très dangereuse lorsque ces dieux sont animés d'une forte colère et qu'ils projettent des roches ignées à grande distance du volcan. Les manifestations du ventre de la Terre nous stupéfiaient. Ce volcan avait l'air plutôt calme. Nous restâmes là, toute la nuit, à scruter l'horizon, nous rapprochant peu à peu de la terre. À l'aube nous nous aperçûmes que des coulées rouges avaient détruit toute végétation en d'immenses brasiers sur les flancs d'une montagne au sommet noir et qu'elles se jetaient dans la mer provoquant l'évaporation de celle-ci et une brume intense qui s'élevait en violentes volutes, montant tout droit dans le ciel calme, s'épanouissant en une sorte de champignon. Une brise parfois se levait et nous apportait quelques effluves. Nous étions subjugués par ce

spectacle issu des entrailles de la Terre et qu'un dieu peut-être en colère déployait pour nous. Était-ce pour nous empêcher de nous arrêter ? Quoi qu'il en soit nous ne pouvions faire autrement. Où serions-nous allés ? Nous avions vécu jusqu'à ce jour au milieu de tant de dangers que cette île ne pouvait être là que grâce à la providence divine. Laissant sur notre droite le volcan, nous prîmes la mesure des espaces qui nous attendaient. Les navires s'approchèrent des terres. Un petit îlot très proche de la côte nous apparut et, jetant nos ancres, nous envoyâmes en reconnaissance des barques sur la terre dès que nous eûmes dépassé cet îlot. L'endroit était calme, le soleil radieux, la végétation semblait abondante comme dans certaines régions de l'Inde que nous avions traversée, des ruisseaux se déversaient dans la mer. Pas plus ce jour-là que tous les suivants, nous n'aperçûmes âme qui vive. Cette terre hospitalière était inhabitée. Les capitaines tinrent un conciliabule, passant d'un bateau à l'autre à l'aide de chaloupes, et il fut décidé de l'appeler : Nouvelle Macédoine. C'était là désormais que nous devions établir nos foyers. » (*Les manuscrits métalliques*, *C2F15*-T2T)

Espérance

Ninive Babylone Assur et Hasdrubal
Sont les dieux que les Perses vénèrent
Ô Seigneurs protégerez-vous les Grecs
Qui ont détruit Darius votre serviteur le premier de tous
Persépolis la brillante et votre demeure
Vos prêtres vos temples tous les jardins
Où vous aimiez jouer parmi les nymphes lascives
Eux qui ont détruit
Les parfums des sacrifices les chairs et les encens odorants
S'ils se repentent et espèrent
En Assur et Assurbanipal

Alexandre, *Regrets*, vers 324 av. J.-C.

Découverte de la Nouvelle Macédoine

Des quinze ou trente navires partis, plus le navire balai, égarés dans la tempête, neuf furent sauvés dont quatre vingt une femmes et cent dix-neuf hommes. Les survivants débarquent. Le manuscrit signale l'allégresse de tous. Après un repos de deux jours, des expédi-

tions de reconnaissance sont organisées. Deux navires sont envoyés longer les côtes avec ordre de revenir au bout de quatre jours, l'un vers le levant, l'autre vers le couchant. Ils naviguent à la voile et à la rame. Ils abordent la terre en divers endroits pour faire quelques reconnaissances succinctes. Les deux navires notent la courbure de la côte et au bout de trois jours et demi ils se rencontrent. La Nouvelle Macédoine est une île, de taille modeste, mais non négligeable, suffisante pour nourrir les rescapés et leur permettre de se développer :

« Le gibier est abondant, on trouve de nombreuses tortues, et une sorte d'oiseau pratiquement aptère, avec un gros bec ridicule, gras et peu mobile au sol. Les premiers qui le virent l'appelèrent « placide ». Les tortues et les placides sont un vrai délice. Il n'est même pas besoin de courir pour les attraper. Il n'existe aucune bête féroce sur terre, aucun

---

Un frère

Le calice il l'a bu
Et ses venins perfides
Les encens il les a humés
Et leur dure âcreté qui racle et brûle
Il est mort
L'oisillon tombé du nid
Il a glissé
Il est tombé
Le faux pas l'a
Détruit
Nous étions quatre et les trois restent
Il liait tout
Et tout est délié
Orphelins d'une vie orphelins de leur vie
Orphelins d'un frère

Philadelphe, *Douleurs*, vers 320

---

rat, ni aucun insecte dangereux. Ce n'est pas l'un de ses moindres avantages. Pas de ces maladies, de ces fièvres, non plus que l'on attrape à Babylone, dans le delta du Nil ou sur les bords de l'Indus : l'air est parfaitement sain. Cette terre semble avoir été si bien conçue par les dieux pour leur usage que certains voulurent quelques années après la fondation de la Nouvelle Macédoine l'appeler Omphalie, mais

Cléomène qui avait le sens de la mesure et du respect que l'on doit aux sites sacrés s'y opposa fermement. » (*Les manuscrits métalliques, C2F12*-T2T) [*Pour Cléomène voir plus loin*]

En ce qui concerne le « placide », c'est du « dodo » qu'il s'agit. Cet oiseau qui ne volait pas était plus répandu autrefois dans le monde qu'on ne l'a pensé. En effet, la chanson enfantine bien connue du folklore français d'Europe : « Fais dodo mon bon petit frère » mentionne le nom de ce gras et placide volatile. L'enfant doit faire comme le dodo, c'est-à-dire rien, si ce n'est dormir et végéter. La connaissance de l'existence de ce volatile et de sa caractéristique principale a, on le voit, été connue très tôt en Europe, par la recension qu'en ont faite les Grecs qui sont revenus à l'époque Alexandrine en Méditerranée. L'étude du folklore permet d'atteindre des connaissances que les documents matériels par leur rareté parfois refusent aux chercheurs.

Les Grecs s'aperçurent vite qu'ils avaient été précédés par un groupe d'entités appartenant à un des rameaux perdus de l'humanité.

Références

1) ARISTOMAQUE, *Traité de navigation sur les mers océanes*, Paris, Nouvelles éditions grecques, 1823, pp. 323-329.
2)ARISTOTE, *Traité du ciel,* Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1949, pp. 116-117

* * *

La nymphe

I – Présentation générale de la nymphe
ou comment on devient nymphe mode d'emploi

Je suis une nymphe mutine et bien gentille
Qui vit très loin au fond des bois
Dans un vieux chêne touffu aux longues branches multiples
Depuis longtemps j'ai élu domicile
Plein de lierre aux pousses vert tendre
Couronnées de minuscules fleurs blanches
Qu'au soleil affairées les abeilles butinent
Et de mousse confortable
J'ai bâti tout ce dont j'ai besoin de mes petites mains habiles
Une couche de roseaux souples finement entrelacés/
/accueille mon repos vespéral
Que berce en douceur
Lentement la chanson fraîche recommencée des feuilles sous la brise

Ma coiffeuse soutient un grand miroir ovale de bronze bien poli
Où se reflètent ensorceleurs mes immenses yeux sombres
Et mes longs cils magiques
Ou tout autre partie qu'il me plait d'admirer de mon corps divin
Je me contorsionne pour mieux peaufiner mes gestes de mise en valeur
Et mes processus de séduction
Un grand miroir ovale de bronze bien poli
Aux contours délicatement travaillés revêtus d'or le plus fin
Cadeau de mon premier amant
Zeus c'est son nom avec une dentale on le dit comme ça
L'artisan qui fondit le miroir sut prononcer les bonnes formules
Toutes les incantations utiles
Divines et démoniaques cela va de soi
Je peux ainsi entrer dans le métal rigide et en retirer mon image/
/quand je le veux
C'est la technologie comme ils disent un nouveau truc épatant
On claque des doigts on agite une baguette
Attention de ne pas s'éborgner
On prononce les mots sacrés et turlututu crac c'est fait
L'artisan qui coula le bronze du miroir sut prononcer les formules
Les gestes les pentagrammes toutes les incantations subtiles
Le polir avec le sable et la poussière la plus dure
Il fut mon deuxième amant
Quand on est une femme et une femme comme je le suis
Il faut avoir de la reconnaissance
Pourquoi le ventre serait-il donc fait quand on n'enfante pas
Héphaïstos m'a-t-on dit il s'appelle
À l'époque avec Zeus c'était une paire de gais lurons
Qui savaient décoiffer les nymphes et les muses trop naïves
Eux-mêmes ne savaient pas toujours faire la différence il est vrai
Entre la piquette et le bon vin
L'épeautre et l'ivraie
Ils se regardent de travers depuis qu'ils m'ont connue autrefois
Héphaïstos l'artisan a fait le miroir Zeus excipant de ses droits
Me l'a offert
Héphaïstos en fut blessé il en rougit s'étouffa même de colère
Il murmura contre le maître suprême Zeus l'en punit cruellement
Dans sa chair le jetant avec force tout au fond des abîmes
Sous terre et il en boite
Le Tartare est désormais son royaume

Mais je ne connais pas ces lieux désespérés
J'étais bien jeune en ces temps perdus au fond du temps
Où Zeus établissait son pouvoir
Et simple muse
Le bas de la hiérarchie vous le savez comme moi
Point trop naïve quand même salope de Moiré
Clotho aussi qu'elle s'appelle
De muse Zeus me promut nymphe
Promotion bien méritée certes croyez moi
Car Zeus est peut-être le grand chef
Mais toujours à l'affût de la muse innocente qui passe
C'est un mufle et même dit-on un gros goujat de gros cochon
Il s'est tapé des gamins impubères des aïeules chassieuses et consentantes
Des chèvres des poules des vaches du n'importe qui n'importe quoi
N'importe comment
Alors qu'il me sautait tous les jours vite fait bien fait
Repartant illico langue pendante les braies mal lacées la braguette ouverte
Un kilo de viande rouge toujours à l'air
Du boulot à faire disait-il sur l'étal à chair fraîche
Il faut pouvoir tenir le rythme quand on est dieu le chef
On n'y coupe pas
Et même la Moiré aussi appétissante qu'une figue moisie
Beaucoup trop sèche
Y est passée elle aimait presque ça la jalouse poufiasse
Clotho qu'elle s'appelle mais Clito on devrait dire
Frigide comme un pain de glace à deux doigts de rendre Zeus impuissant
J'étais une formalité m'a-t-elle dit
La muse qu'il faut déniaiser un devoir de routine
Tournant les pages de son cahier suçant son crayon et d'ajouter
C'était écrit là promotion coucouche-panier
Pas de meubles puisque je ne mets pas de vêtements
Une habitude qu'est-ce que Zeus en avait à faire
Il était rapide le goujat
Je suis simple et nature

II – Nourriture de la nymphe

Je suis simple et nature je l'affirme
Les légumes crus la viande pas cuite et toutes ces sortes de choses
C'est là mon quotidien
Comme si Prométhée n'y avait pas laissé son foie pour donner le feu

À ses frères les hommes
Mais on lui en veut encore après tous ces éons là-bas en haut lieu
C'est la mode bien sûr la grande cuisine la loi du ventre que ça s'appelle
Un jour Zeus vous inventera les nutracétiques et les aliments santé
J'en mangerai aussi
Et comment dit-on… des oméga trois insaturés
Même ce truc qu'ils appellent des vitamines
Et des oligoéléments tout plein pourquoi pas
Parce qu'il faut qu'avec lui je sois une groupie très politiquement correcte
Je tiens à mon job c'est ma surface sociale j'aime bosser
Les syndicats c'est mal vu par ici
Et quatre rations de laitages par jour
Même si ce ne sont que de mauvaises graisses animales
Il faut bien que sur vos infarctus les grands chevriers fassent leur beurre

III – L'environnement et les hôtes de ces bois

Un couple de chouettes aussi me tient compagnie
Les animaux cela ne vous trompe pas
Un grand-duc sévère aux lorgnons tout ronds
Gonflé d'importance surveille alentour et fait le concierge
Deux écureuils peureux grignotent leurs noisettes
Dans le creux vermoulu de la plus haute branche du chêne
Une famille de musaraignes aux minuscules petits que je prends
Huit ou dix à la fois dans les mains
Pour les ébouriffer gentiment du bout de mon nez
Délicat
Ah qu'ils sont craquants
Et deux campagnols circonspects vu les chouettes
Je passe sur le ciron sur l'araignée la guêpe l'abeille
Tant d'autres si petites choses
Qui rampent qui piquent qui crissent qui bruissent qui brillent même
Tout ce vaste monde fait presque bon ménage
C'est là mon univers c'est là ma vie
Merci quand même à toi Zeus dieu le père infini
Tu m'as donné la charge d'animer les sous-bois joyeusement
De jouer le boute-en-train
C'est inscrit sur ma fiche de service
Que j'ai lue avec le plus noble des sérieux divins
Il faut que je sois une grande espiègle point trop novice
Il faut que ça grogne que ça gueule que ça hurle que çà bouge

D'où le préalable et vigoureux déniaisement

IV – Une nymphe gracile

Et quoique petite permettez-moi de vous le dire je suis canon
Débordante de multiples et riants appâts
Mes dix mille printemps ne me font que seize ans d'âge
Pas plus
Je suis une nymphe gracile certes
Mais bien charpentée ouh-là-là
Tout est authentiquement vrai
Tout est bio chez moi
J'aime emporter Pan le dieu poilu celui des extases rustiques
Qui vous chatouille partout de sa toison caprine
Dans les longs émois hystériques de mes plus savants câlins
Je suis une nymphe mutine attentive et bien gentille
Il hurle ses bêlements tremble à s'en mélanger la glotte aux papilles
Il braie il brame il glapit il rugit il mugit
Il en pleure presque le chèvre-pied divin
C'est que je suis une experte moi la nymphe aux mille sortilèges pratiques
Et tous les hôtes tapageurs de ces halliers
Entrelacés de mystères profonds aussi
Emplis de chuchotis de bruits et de grognements furieux
Je les ai eus
Je les veux encore à ramper devant moi à me baiser la cheville
Que j'ai très fine et très mignonne

V – Comment trouver la nymphe des bois

Mais pas la fille facile je suis pour autant il faut me croire
Gentille
Cherchant à apaiser les douloureuses chaleurs dans le ventre des hommes
Le chemin est long jusqu'à mon cœur enfin vous voyez quoi
Il faut avoir longuement marché
Sous les grands arbres aux larges ramures
Dont les branches basses à peine s'entrouvrent pour faciliter les pas
Dans l'ombre épaisse brrrr qu'il fait noir qu'il fait peur
Il faut avoir passé les massifs des brûlantes orchidées là-bas
Au détour du chemin
Résisté à leurs voluptés indicibles
Les grandes fleurs

Carnivores aux muscs envoûtants agitent leurs corolles menteuses
Moi seule peut les soigner les caresser attention à leurs mâchoires terribles
Glop glop miaom glop
Pas grave il en viendra d'autres c'étaient de simples touristes
Être allé plus loin plus profond plus profond bien plus profond encore
Ne pas s'arrêter aux sources doucement qui chantonnent
Le bonheur d'être là
Glissant sous l'herbe fine pour vous retenir et arrêter vos pas
Il faut gagner du mérite pour me bien mériter

Bientôt pour l'heureux voyageur
La forêt s'ouvre sur une clairière paisible aux lumières limpides
Qu'éclaire un soleil
Matinal joyeux et discret toujours présent au rendez-vous de l'aube
Depuis dix mille ans que j'ai pris du service
Ma clairière à moi

VI – Brûlante découverte de la nymphe des bois

Alors
D'un pas de danse que seule je connais plus légère que la brise
Plus délicate que Junon plus belle qu'Aphrodite
Plus distinguée que Déméter
Cette grosse vache
Dont les gros seins mous dégoulinent et étouffent les amants
Et ses cuisses vultueuses
Où la gélatine de cratères de cellulite mollasse est criblée
Pas comme les miennes lisses fermes et dorées
J'aborde le promeneur curieux dans un miroitement de l'air candide
Qui m'habille d'un rien je sais faire ça
Lorsque mon corps nu vêtu de sa peau dorée toute seule
Glisse hors du chêne imposant
Somptueuse créature que je suis là au sourire large et dévastateur
Qui détruit toutes les décisions fermes les barrières les serments
Mais pas prédateur
Je suis une nymphe mutine et bien gentille
Ma chevelure flotte rousse dans les eaux du temps que je ralentis pour/
/créer un effet cinéma

Jusqu'au ras des fesses
J'ai un beau cul vous savez
Ce que Zeus a fait de mieux sous le firmament

C'est certain
De belles hanches
Il faut dire ce qu'il faut dire on ne le dit pas assez
Au modelé que n'afflige d'os disgracieux aucune arête
Pas de cellulite non plus je lui précise au stupéfait visiteur
En claquant des mains ces longues cuisses aux chairs musclées/
/pleines et vigoureuses

Celles d'une jeune nymphe gracile mais forestière comme il se doit
Il est vrai que mes dix mille printemps ne me font que seize ans d'âge
Chaque fois je suis vierge mais experte et jamais mère
Je tourne mon dos
Longue courbe sinueuse
Lisse en un déhanché subtil depuis longtemps maîtrisé
Pour exposer mes divines vertus callipyges
Qui font toujours un très gros effet sur l'homme érotique
Avec un délicieux petit mouvement de la main et du bras comme innocent
De haut en bas voilà
Le corps légèrement penché pour une invite

Ô Zeus damnateur
Damnateur des hommes trop faibles
Pourquoi donc m'as-tu appris à faire de la sorte
Cette courbette
Comme pour présenter sur le cintre un vêtement de qualité
Exactement certes comme mon corps habille ma superbe divinité
Ou la déshabille
Déshabillé presque tout neuf je précise encore
Même si j'en ai fait profiter de multiples amants
Au mortel ahuri
Et subjugué qui bave en extase dans le style Thérèse d'Avila
Celle qui gratte son sein comme on gratte sa guitare
J'étale ma sincère vertu hypocrite
Avec la plus profonde innocence
Mes lèvres veloutées suprêmement pulpeuses
Atouts majeurs d'un corps parfait car qu'est-ce donc qu'être divin
Ne soyons pas modestes entre nous car l'immodestie me sied à merveille
Lèvres
Lascives que rien n'arrête quand je lèche les corps musclés de mes amants
Tétanisés de voluptés et qui s'embarquent de Délos en Cythère
Salés
De délires en délices

VII – La nymphe des bois à l'œuvre

Bel étranger
C'est ici que je demeure c'est ici chez moi
Bel Apollon lui dis-je
Viens dans ma couche au creux de ce chêne complice
Réchauffe mon cœur enfin… voyez vous-mêmes
Tu feras tout ce que tu veux mon corps ne m'appartient plus
Je te le donne il est tout à toi
Fais-moi ce que tu veux mais aussi ce que j'aime
Réjouis-le autant que tu le peux
Tout ce que tu lui donneras il en voudra plus encore
Et pas seulement des postures esthétiques à bas ce ridicule kamasoutra
J'aime les bons artisans
Les amants forts les infatigables les inventifs les coquins
Les exigeants
Qui cent fois sur le métier savent se remettre à l'ouvrage
Disons-le il me faut de véritables petits cochons lubriques
Mes seize ans d'âge ont l'expérience de ces dix mille printemps
Et que ça crie de plaisir quand je hurle mes extases
Et que ça grogne aussi sur la mousse
Je serai ta muse si tu veux bien de moi
Je suis une jeune nymphe experte et très coquine
Aux chairs superbement ordonnées
On m'appelle Circé la Rousse
J'aime que ça grogne le matin au fond des bois

VIII – Conclusion

Ulysse le héros bien trop rusé celui dont le regard sévère
Fit s'effondrer les hautes murailles de Troie
Sur la grève d'une mer qui s'ouvre à l'horizon triste toujours plus infini
Sonne du cor
Mais ses compagnons depuis longtemps hélas
Ne sont plus là
Il va partir
Ulysse le héros futé sur l'onde amère pour son errance lointaine
Lassé tous les jours de manger de la bête à groin
Mahomet qui sait tout et que Dieu punit ainsi les hommes
A dit avec raison ne le faites pas

Homère (en Nouvelle Macédoine), *Addendum à l'Odyssée*, date incertaine

Chapitre VI

Les poèmes de l'arrivée

Le souffle épique

Nos ancêtres grecs ont laissé les témoignages de ce qu'ils étaient une civilisation de poètes. Les chanteurs des groupes réunionnais qui descendent de ces poètes sont la preuve vivante que depuis l'Antiquité rien chez nous ne s'est perdu des grandes valeurs d'autrefois. Nos ancêtres sont les inventeurs du genre épopée. Souvenons-nous de l'Iliade[1] et de l'Odyssée[2], de l'immense figure d'Homère,[3-5] qui les composa. Son inspiration brille encore dans nos œuvres. Nous pouvons dire, en toute modestie, que parfois nous l'avons dépassé.

Nos ancêtres se retrouvant dans un milieu neuf, pris dans un réseau de forces de la nature, tissé pour en faire une humanité destinée à montrer aux autres le chemin de la vérité, de la vie, des valeurs civilisatrices, furent investis à nouveau par les flammes brûlantes de l'inspiration poétique. Ils retrouvèrent la passion du peuple pour les grandioses aventures de héros tout puissants, contées dans ces épopées qu'il fallait à un aède entraîné plusieurs jours pour déclamer.

La poésie en Nouvelle Macédoine : les poèmes de l'arrivée

Les critiques littéraires dont nous avons requis l'expertise nous ont confirmé que même les œuvres les plus simples sont très au-dessus du niveau moyen de ce que la Grèce classique a produit. Tout est proche de la perfection. Ce jugement a de quoi surprendre s'adressant aux œuvres de militaires ou de leurs descendants. Dans le creuset de notre petite île, une humanité nouvelle venait à la vie, transcendait la condition de ses ancêtres. Les concubines d'Alexandre, mères de toute l'humanité réunionnaise future, n'étaient-elles pas instruites dans la littérature de leur pays et versées dans les joutes philosophiques ?

Une épopée de Cléomène, par Nicanôr, est remarquable. Elle est longue de plus de dix mille vers. De très nombreux poèmes isolés

aussi sont mentionnés dans *Les manuscrits métalliques* qu'il est difficile de dater et dont beaucoup ne signalent pas leur auteur. On trouvera ci-dessous quelques textes choisis. J'ai donné un titre à chacun des poèmes pour que tous aient une identité. Bien sûr, il s'agit de traductions et je les présente dans une forme compatible avec ce qu'accepte aujourd'hui notre langue. La métrique utilisée par les poètes de Nouvelle Macédoine est restée impénétrable. S'agit-il d'une invention littéraire ? Ce ne serait pas étonnant. Ce fait est soumis aux études les plus serrées de la part de spécialistes de l'hellénisme. Y avait-il d'ailleurs une métrique répétée tout au long d'une œuvre ? Ou bien le rythme et la longueur des vers dépendaient-ils des circonstances internes à l'œuvre, des sentiments ? Aucun des spécialistes qui étudient les manuscrits n'est parvenu à une conclusion, ni même à une piste prometteuse. Peut-être la finesse des critiques n'est-elle pas à la hauteur des œuvres magnifiques et originales qu'ont bâties les inspirations de nos pères. Tout sera résolu un jour et la lumière, et le mérite, en rejailliront sur nous leurs descendants fidèles.

Ténèbres et Lumières

Cette partie de l'épopée de Cléomène, par Nicanôr, est un souvenir de l'émotion que ressentirent nos ancêtres en apercevant au loin, dépassant à peine de la mer, des terres qu'ils recherchaient pour aborder et reposer leurs fatigues. Le volcan de l'île dut les impressionner.

Là-bas,
Tout au loin. Plus loin que les yeux.
À l'horizon froid,
Dissous dans un inconnu minéral de glaces et de pâleurs mortes,
En ces lieux où la Terre au Ciel s'agrippe,
Où les Frissons décharnés sifflent une haleine pointue
Et arrachent la peau de leurs griffes rapides,
Là-bas, peu à peu,
Alors que les Terreurs rapaces ne dansent plus hors de leurs tanières
Qu'un lourd sabbat de chairs mornes, puantes et flasques,
Transparaissent, enchâssés dans la musique des bacchanales divines,
Des cristaux, humides et vibrants de lumière.

Tout s'interroge, hésite, se contient.

Mais Aurore s'avance bientôt sur les sandales de bronze clair
Qu'un dieu aimant laça de fils d'or.

Dans le ciel, quelque esprit folâtre
Pique sa silhouette diaphane d'étoiles murmurantes et de lueurs.
D'une main rassemblés à la cuisse,
Les plis de sa robe où la vie scintille et sinue,
Dégagent pour sa cheville l'espace attentif.
Ses hanches pleines, que le mouvement souligne et renouvelle,
Exhalent un parfum chaud, frémissant.
Les seins glissent avec douceur derrière le tissu qui les voile.
Ils gonflent, amples et moelleux, le souffle calme de la déesse éveillée.

Aurore s'avance, porteuse des couleurs.

Son visage au sourire à peine ébauché rêve
Des longues caresses dans la nuit revêtues,
Des mains qui frôlent, passent, câlines, exacerbent et tendent le désir puis
Brusquement maîtrisent les chairs de leurs doigts impérieux.

Aurore transparente, au regard lointain, s'avance.

Les dieux épuisés par la débauche, saouls d'orgie et de vins répandus,
Abrutis, Indifférents,
S'endorment dans des Olympes vaporeux.
La Terre crispée soupire et relâche son étreinte.

Aurore limpide s'avance et d'un geste large qui emplit tout l'espace d'Orient
Fait glisser les portes de la nuit.
Le jour hurle enfin sa lumière.
Tout s'éveille. Tout éclate.
Univers tu es libre. Voici le Grand Soleil.

(Nicanôr, *Cléomène*, environ 310 av. J.-C.)

Cléomène aborde en Nouvelle Macédoine

Cléomène est la figure de proue du voyage à travers l'Océan Indien. Il permit, grâce à son savoir faire, sa prudence, à la troupe de survivre malgré les dangers. Que la tradition en ait fait un héros, au sens grec, n'est pas étonnant. Les Grecs vont aborder après leur long périple.

Avant que quiconque put l'en empêcher
Dès que sous l'onde amère il perçut de ses yeux clairs
Les rocs aigus des hauts-fonds découper leurs échardes cruelles,
Cléomène
D'un seul et vif mouvement hors des mains qui le lui tendaient

Arracha son glaive le ceignit et plongea.
Nul,
Si ce n'est Achille aux blonds cheveux, jamais ne parvint à trancher Thétis
D'un tel sillon d'écume blanche dans la mer toute bleue.
Stupéfaits,
Tous le regardent. Tous l'admirent. Galactée tremble. Aristé pleure.
Quel monstre écailleux va jaillir des fonds glauques,
Hors des ombres qui contiennent la peur ?
Quel monstre
Aux silencieuses ondulations va se glisser derrière celui aimé de tous ?
Quel monstre
Va broyer de sa gueule aux crocs rapides les jambes puissantes de
Cléomène
L'entraînant vers le creux de sa tanière sombre
Vers les plus tristes sorts qu'une compagne aimante puisse redouter ?
Mais ses bras,
Comme ceux d'Héphaïstos
Battant sans relâche les flancs d'une lourde épée
En chassent les démons et rendent le fer plus dur,
Mais ses bras aux muscles d'airain écrasent les vagues traîtresses
Que sait dans la mer susciter une terre indomptée.
Cléomène enfin
Se dresse de toute sa haute taille hors des flots et
Sous le soleil brillant de l'aube absolue,
Immense
Son ombre se profile et s'impose et s'étend et s'enfle et recouvre tout.
Il prend possession de la terre
Et des monts qui crachent au loin leur colère en torrents de feu.
Déjà le regard impérieux du conquérant maîtrise
La nature verdoyante aux lourdes et puissantes et secrètes frondaisons
Les animaux qui la peuplent qu'ils marchent rampent ou volent
Tortue indécise à la carapace lente, papangue rapide aux nerfs d'acier
Tous ceux-là qui planent sans maître et filent d'un seul trait
Sur le faon triste abandonné que la peur recroqueville
Ils sont à lui
Et les éclairs brillent en ses yeux.

*

Il a les pieds encore dans l'eau Cléomène et le sable de la plage
Déroule sous ses pas un blanc tapis de bienvenue.
Ses pieds virils aux muscles noueux vont fouler, ici,

Le sol que le soleil assèche
Quand Athéna jalouse, la jalouse et répugnante Athéna,
— Oui, c'est bien Athéna,
La déesse Copronyme, toute armée toute casquée —,
Qui déteste les fils de Pella
Projette de son bras cruel sa lance aiguë vers le torse large
Aux muscles puissants de Cléomène le héros.
L'arme invisible vole siffle dans l'air prend de la hauteur et plonge.
La lance d'Athéna siffle et plonge dans la lumière de l'aube
Elle est là, rapide comme l'éclair de Zeus, mais invisible aux mortels
Et Cléomène
Va la recevoir tout droit en plein dans son cœur qu'elle va transpercer.
Il va tomber Cléomène
Il va tomber Cléomène le plus aimé sous le trait funeste d'un dieu jaloux
Et son sang de rubis giclera
Sur le sable avide qu'il va gorger de sa vie de héros généreux

*

Pleure Ô mon peuple bien aimé.
Pleurez, vous qui, traversant au prix de mille dangers,
Les eaux lourdes et vineuses de l'Océan hostile,
Vous dont les tempêtes qui agitent les flots en colère
Ravirent des compagnons si chers
À votre affection si douce
Pleurez, vous qui allez perdre le meilleur d'entre tous,
Celui que Zeus, oui Zeus le père des dieux et notre père à nous
A choisi
Pour être le guide le plus sûr vers cette terre et que vous la peupliez,
Celui qui vous a aidé à braver les colères que des dieux hostiles
Ont suscitées sous vos longues rames aux efforts souples

* *

Sous vos rames dont les chocs et les cadences ont tant de fois irrité les Flots
Pleurez celui que vous aimez
Il va mourir Cléomène transpercé par le fer d'Athéna aux yeux de chouette.
Pleure ma Grèce bien aimée qui le vit naître
Aristé, douce Aristé, pleure
Car plus jamais le cœur de Cléomène ne pourra t'aimer d'amour
Plus jamais sa tête blonde
Sur ton sein emmêlé
De tes longs cheveux noirs ne viendra reposer ses fatigues
Pleure car Athéna va le tuer, le fer est là, il vole et Copronyme déjà le tue.

*

Mais Hadès qui sait,
Hadès, respectueux de l'Olympe, qui suit les volontés de Zeus
Dans son antre ténébreux de son doigt subreptice
Soulève un caillou qui affleurait du sol, si peu
Si peu que nul œil humain au loin des bateaux ne saurait le voir,
Mais légèrement
Cléomène aux pieds agiles surpris butte et
Cléomène chute.
Cléomène tombe.
Il tombe Cléomène bras écartés dans l'air un instant suspendu
Il s'affale avec lourdeur dans la terre aux plus riches arômes
Heurtant le roc noir qui parsème le sol
Avec un bruit de glaives de boucliers de casques qui s'entrechoquent
De tout le front
Hadès sait qu'aujourd'hui ne recèle pas l'heure
Où le héros chéri de Zeus le dieu suprême
Doit venir le retrouver dans les ombres en son palais souterrain.
Cléomène tombe échappant à la lourde lance cruelle d'Athéna
La foule dans les vaisseaux
N'a pas vu le trait divin lancé pour transpercer le héros en plein cœur
Elle pousse un cri de stupeur et se fige
Cléomène un court instant craint le noir présage de cette chute inattendue
Les visages s'obscurcissent.
Le malheur déjà fait pleurer les âmes
Et se lamentent sur les nefs les guerriers tout à l'heure pleins de fougue
Les courages s'en iront bientôt fondre comme neige fugace au printemps.
Cléomène est à terre gisant.
Il gît Cléomène un bref instant étourdi
Est-il ce guerrier vaincu blessé qu'un trait mortel va immoler ?
Il comprend aux cris qui gonflent et qui gonflent encore et encore
Assourdissant les cieux et à la vague d'effroi palpable qui coule sur lui
Qu'il ne faut pas désespérer sa compagne Aristé si aimante
Et bientôt la mère de son enfant.
Il ne veut certes pas non plus manquer
À l'attente angoissée de ses fidèles compagnons.
Encore au sol il agit
Comme s'il s'était précipité se jetant lui-même à terre couvrant celle-ci
De son corps aux muscles bien dessinés
Responsable de quelque épousaille cosmique entre la chair et le minéral[6]

Cléomène plante son épée dans le sol et
Étendant les bras le plus qu'il le peut faisant jouer sous la peau luisante
Ces muscles qu'Athéna la divine aux hanches de garçon lui envie
Il ramène à lui une pleine brassée de cette terre encore inconnue
Que le roi des dieux lui donne
Il la baise de ses lèvres meurtries,
Laisse couler ses larmes et s'exclame de sa voix la plus forte :
« Ô toi Terre Chérie
Qui nous a été donnée par Zeus pour recevoir et apaiser notre détresse,
Je te domine
Je prends possession de ton corps avec la permission du roi des dieux
Au nom de son fils Alexandre.
Que cette terre soit désormais sous la protection des armes du Grand Roi.
Nous la mettrons en valeur, la cultiverons,
Lui ferons produire des fleurs et des fruits.
Les animaux que nous élèverons permettront d'offrir
Aux dieux les plus grands et les plus beaux des sacrifices.
Nous la peuplerons d'enfants rieurs et de guerriers courageux.
Terre tu es à moi je t'ai et je t'ordonne de nous bien accueillir. »
Sur ce il défait d'un seul geste ses vêtements
Empoigne son sexe imposant déjà érigé vers le ciel
Et couvre la Terre bien aimée d'un long et robuste éjaculat.

*

Aussitôt ses compagnons rassurés
Hurlent de joie sautent sur les ponts des bateaux et l'acclament.
Tous se précipitent dans les vagues de la mer dont la peur s'est enfuie
Et rejoignent sur la terre ferme le meilleur d'entre eux
Il les attend, debout sur un rocher,
Brandissant d'une main le glaive pointé vers le ciel et
De l'autre le poing fermé
Il pousse un long cri rauque qui n'en finit pas de s'éteindre
Et réveille les grondements des cieux.

*

Ce fut la joie et le délire. Les vêtements furent jetés en l'air.
Les femmes dansèrent nues sur la plage
Elles offrirent leurs chairs passionnées à tous les hommes
Qui voulaient d'elles et tous voulurent de chacune d'entre elles
La force de Zeus tout puissant était en eux
Les sortilèges d'Aphrodite animaient les ventres et les reins des femmes
Ils goûtèrent longuement et jouirent de leurs replis secrets

Qui put jamais voir bacchanales plus vigoureuses
Plus superbement voulues par Zeus notre père merveilleux ?
Il fallait refaire ici un nouveau genre humain plus beau qu'ailleurs
Il fallait peupler
Peupler d'une humanité parfaite issue du fils préféré du Grand Dieu
Toutes ces terres nouvelles aux frondaisons accueillantes et si riches en eau
Et Galactée Callipyge de ses reins généreux
Sut réjouir à la perfection tant et tant d'hommes
Qu'au soir, elle s'endormit d'une divine fatigue
Zeus protégea son sommeil derrière une douce nuée
Le roi des dieux éternels la déroba aux yeux d'hommes insatiables encore
Affamés de ses chairs de sa beauté
Voulant sauver ainsi les œuvres dont elle était riche en secret,
D'Alexandre le Grand Roi et fils divin.

*

Le lendemain un sacrifice est organisé.
Galactée offre l'une de ses plus belles chèvres blanches.
Celle-ci est apprêtée, lavée et peignée.
On plaque ses cornes d'or et ses sabots d'argent.
Que tu es belle Cypris
Auprès de l'onde marine qui flue et reflue
Dont l'écume blanche vient se poser à tes pieds et doucement les baiser.
Que tu es belle et digne des dieux.
Une pierre plate de trois coudées de largeur et quatre de longueur est choisie.
Tous se répartissent sur la plage en trois rangs face à la mer,
Séparés de l'onde par cet autel qui plaît aux Dieux improvisé.
La chèvre est là Cypris aux belles cornes
On lui lie les pattes, on l'étend sur l'autel et d'un seul coup de glaive rapide
Sa tête tombe net toute tranchée
Le sang qui gicle vient féconder la terre nouvelle, scellant avec Zeus
Le dieu des mortels et des immortels,
Le pacte d'éternelle amitié.

Donne-moi

Poème d'amour de Cléomène à sa compagne.

Ô douce Aristé
Aristé ma douce plus douce que l'amitié
Tu es toute claire et fragile toi qui berce les fatigues de mon cœur
Que ne suis-je Hésiode le poète pour chanter les nuits et les jours

Ou l'aède que toutes les femmes désirent et enjôlent
Que ne suis-je de ceux qui captivent les yeux des femmes innocentes
Et savent excuser d'un long sourire convaincu
Leurs propres absences et les fautes et les erreurs
Qui inconstants recommencent une fois et recommencent toujours
Que ne suis-je d'autres encore qui savent tisser sur la trame des soupirs
Leur affection et faire vibrer les mots et les cordes du bonheur
Ceux qui savent construire d'imaginaires aventures
Pour que s'ouvrent tout grand les grands yeux des adolescentes
Tout grands leurs grands yeux tout noirs
Que ne suis-je celui qui saurait te dire
Combien mon amour me serre et me broie
M'enserre et me broie
Et combien je voudrais que tu viennes soigner ici ma blessure
Combien je voudrais que tu ouvres tes yeux de sourire pour moi
Qu'ils livrent paisibles les insondables profondeurs des abysses marins
Couleurs de tes nuits infinies où je me dissous
Aristé ma douce Aristé donne-moi tes doigts pose-les sur mon cœur si fins
Et tes pieds au vol plus léger que le vol gracile du passereau
Donne-moi ton sein la courbe de tes hanches
Donne-moi ton cœur donne-moi tes yeux miroirs
Le creux de ton ventre et celui de tes reins
Donne-moi ton odeur donne-moi tes désirs
Donne-moi tes cris de plaisir
Et donne-moi ton sourire douce Aristé
Ton sourire par-dessus tout plus doux que l'amitié.

Nicanôr, *Cléomène*

Délices et délires

Dans l'épopée de Cléomène on trouve ce poème licencieux. Le poète sait dominer son talent et introduire des instants de familiarité pour reposer l'esprit des grands mouvements qui animent l'œuvre.
Valdi était un poète licencieux. Il est plusieurs fois cité, mais nous n'avons aucun poème qui lui soit nommément attribué.
Ce texte prouve que les naufragés ont bien amené d'Inde de la canne à sucre. Certes le mot « rhum » que nous utilisons est occidental et ne se trouve pas dans le manuscrit métallique, mais nous devions l'utiliser plutôt que « émanation du jus de roseau à miel » qui figurait dans le texte. La fabrication devait se faire comme on procède à

Madagascar dans les campagnes, maintenant, pour produire le betsébetsé, boisson fermentée faiblement alcoolisée.
La bibasse vient d'Inde et non pas du Japon comme on l'a prétendu. Elle se trouvait en Inde lorsque nos ancêtres ont quitté ce pays.
En ce qui concerne le mot « négresses » dont certains pourraient penser qu'il est péjoratif, ce mot est le mieux adapté à la familiarité du texte. N'oublions pas les splendides nubiennes qui sont arrivées en Nouvelle Macédoine avec le harem d'Alexandre. D'ailleurs quel homme oserait prétendre que les attributs féminins décrits dans ce poème, certes gaillardement, ne correspondent pas à ce que l'on voit dans les rues de nos villes ? Reconnaissons beau ce qui est beau et ne nous voilons pas la face devant ces seins que l'on aime bien voir. Peut-on réécrire toute la littérature française pour en supprimer les mots qui à l'époque étaient politiquement corrects, et dont maintenant certains affectent de s'offusquer en voulant imposer des sens de leur cru aux expressions françaises ? Bref le poète pense qu'elles avaient de beaux culs, et par ailleurs fesses va bien dans le contexte avec négresses. Pourquoi aller chipoter les termes qu'a utilisés Nicanôr ?

Femme,
Que l'on apporte mon rhum et ma bibasse.
Que l'on ne secoue point ces jus sacrés
Aux parfums subtils que le bouchon garde bien scellés.
Tiens, remplis donc, voici ma tasse.

Si parfois mon œil a quelques détresses
Ce n'est point que je pleure après Valdi
Les jours qui passent et que viennent les nuits,
Mais l'indifférence et la beauté des négresses.
Ah ! Quels beaux culs ! Quelles paires de fesses !
Qui, plus que lys
Fleurissent et s'étalent chaudement sur le sable par ici.
Sur cet îlot brûlant que les vagues ne fraîchissent point,
Où volcans poussent comme gentes pâquerettes,
Qui me donnera le contrepoint ?
Qui apaisera ma quête ?

Femme, mon œil a des détresses.
Remplis, voici ma tasse.
Apporte-moi donc une dernière fois le rhum et la bibasse.

Nicanôr, *Cléomène*

Je suis un passager grave et immobile.
Je suis un passager du rêve.
Je suis le passager du temps.

Il m'emporte, calme,
Au flux à peine renouvelé,
De ses eaux lourdes et tranquilles.
Tout au fond, le sable griffé
Retient les heures, les nomme et les dit.

Pareil à l'or bref qui s'échauffe et rutile
Entre les doigts du soleil couchant
Et dont se dilue,
Peu à peu,
La chevelure
Aux lointains de l'horizon,
Parcelle d'être je vais du jour à la nuit.
Je passe et glisse
Je suis le préféré du temps.

Les lumières flottent près de ma conque,
Étoiles liquides elles m'appellent à leur volupté,
Douces chaleurs qui rayonnent et scintillent,
Elles m'aiment d'amitié.
Des rivages là-bas, où des sons inconnus,
Peut-être,
S'égrènent
Et cristallinent
Les univers accourent à moi.
La vie qui bouillonne et puis s'efface
Tourmente
Et blesse de ses bulles acides
Les eaux fragiles du temps.

Je suis un passager.
Je suis le passager du rêve.
Je suis un passager grave,
Immobile.
Silencieux.

Télémaque, *Visions sacrées*

L'éternité

On nous excusera d'employer le terme de « condottiere » qui vit le jour à la renaissance européenne. Mais la fonction existait avant.

Tu campes droite et fière sur la muraille glacée.
Tes yeux, plus clairs que l'acier froid de l'astre blême,
Percent l'ombre dense du ciel infini.
Tel un condottiere,
Avant que l'aube fatale ne décide les trompettes
Et signe le combat,
Scrute la mer sombre de la nuit incertaine.
Ton pas retenu
Par le marbre s'est figé.
Tu fixes le temps ; tu normes l'éternité.
La pierre stupide que le gel égrène
Trahira bientôt l'espace de tes pas.
Le mur sacré peu à peu s'amoncelle.
Là-haut, les mains devant toi entr'ouvertes,
Ton angoisse implore les dieux assoupis,
Les dieux lointains perdus dans le ciel noir des étoiles.
Nul souffle jamais ne viendra déranger la poussière brune
Qui teinte les plis dont ta robe est serrée.
Tu restes,
Oubliée sur un monde rigide,
Gardienne des ruines et des tombeaux,
Seule,
Immobile,
Malgré le froid crochu qui griffe et délite tes hanches
Dans le minéral d'autrefois où
Par la main de l'artiste
Amoureusement
Tu fus taillée.

Le fleuve

J'ai vu, en d'autres temps,
J'ai vu
Sous d'autres cieux,
Un fleuve aux larges bords où ramaient des galères,
Et au milieu des fleurs les esclaves

Naguère
Souriaient au courant lourd et majestueux.

De ses rives
Parfois
Des sons mélodieux
Élevaient vers l'azur leurs arabesques claires,
Tandis que les enfants jouaient près de leurs mères
Ou couraient se jucher
Sur la tête des dieux.

Je me souviens encore
De ses eaux cristallines
Qui doucement vibraient sous les brises salines,
Dans un écrin doré
Bâti de sable fin.

Là,
Des éclairs d'argent,
Parmi les flots limpides
Où nageaient au matin les vestales timides,
Éraflaient l'or et l'eau
D'un mouvement soudain.

Rose

Elle était Rose,
Rose, gourmande
Pleine de petites chairs
Accueillantes
Frissonnantes
Joliment frémissantes
Sous la main,
Chairs tièdes
Espiègles,
Câlins des petits matins.

Promesses

Le platane a déjà perdu ses feuilles
À terre elles ont chu toutes jaunies
Il fait froid ce soir dans la hutte solitaire

Et la rose dans mon cœur est triste et flétrie
La nuit sera bien longue encore et l'aube lente à pointer
L'ombre encore est là qui s'étend noire et vorace
J'ai perdu toutes mes feuilles cet hiver moi aussi
Mes pauvres branches se tordent bien haut misérables
De désespoir de douleur et d'ennui
Rappelle toi donc tes brûlantes paroles
Autrefois lorsque nous allions encore enfants
Nous tenant par la main mes doigts dans les tiens entrelacés
Courant bondissant glissant dans le soleil de l'aurore
Sur la rosée fraîche des prés tout fleuris
Où tant de lumières nous grisaient et tant de couleurs
Exaltaient nos rires
Exaltaient le monde qui à nos cœurs se dessinait
Brillaient dans ta parure brune tes cheveux bouclés
Lorsque alors je te jurais amour sincère
Pour toujours pour la plus vaste éternité
Le mûrier avait des tiges souples et pointues
Tes doigts habiles tressaient des couronnes
Que tu posais sur mon front ému
Et tu me répondais par des promesses
Je t'ai suivi dans ta maison mon ami
Tu m'as faite femme et j'ai été ta femme
J'ai partagé ton plaisir
Mais les promesses depuis longtemps sur tes lèvres se sont tues

Philanarecte, *Pensées*, vers 50

Cassandre

Nulle montagne au long de ma nuit longue
Et trois fois lointaine en ses lourds millénaires
N'a retranché de sa terre charnelle
Une seule particule profonde

L'eau toujours et sans cesse du fleuve imprécis renouvelée
Dessine au miroir de ses reflets profanes
Un ciel que couronne la berge du vaste horizon

Nulle rose au long de ma nuit lourde
Alors que les pas pesants du pèlerin qui trébuche
Ont creusé sur la pierre antique et le chemin sacré

Les sillons durcis de l'instant sans borne
N'a laissé choir un seul pétale et perdu un seul pigment

De La Mecque à Bénarès de Chartres à Saint-Jean
De soleils trop chauds en automnes trop fades
Ils sont allés besace à l'épaule
Souliers éculés pieds percés
Toujours et encore tout a recommencé

Briséis aux bonnes joues Briséis aux reins lascifs
Briséis aux seins qui s'empaument
De la courbe de sa hanche toujours Achille ensorcelle
Et Aurore aux traits diaphanes répand chaque matin
Les mêmes couleurs sur la crissante élytre du grillon

Lorsqu'à la nuit
Chez la vierge aux grands yeux qui s'étonnent
Dans l'ombre molle silencieuse et douce
L'amant furtif au pas soyeux se glisse
La porte crie du même cri à l'airain de ses gonds

*

Ce sont les mêmes peurs dans les prisons où l'on dégrade
Les mêmes hurlements
Ce sont les mêmes os que l'on broie
Les mêmes brodequins tachés du même sang

Ce sont les mêmes douleurs de la femme en gésine
Les mêmes contraintes et les mêmes malheurs
Ce sont les mêmes joies les mêmes pleurs
Qu'abrite mon sommeil depuis plus de trois mille ans

Ce sont les mêmes cloches que l'on sonne
Pour appeler au tribunal
Le même peuple pour qu'il crache
Au pilori son venin et sa haine de serpent
Ce sont les mêmes bûchers les mêmes potences
Ce sont les mêmes juges repus pleins de la même morgue
C'est la même arrogance
C'est le même pal

C'est toujours l'innocent que l'on torture et que l'on viole
C'est la même brebis que l'on égorge
Depuis plus de trois mille ans

*

Je suis Cassandre la vraie Cassandre la pure
Je ne maîtrise pas les sons et les mots du poète de Troie
Ni le chant des aèdes qui voguaient sur la mer divine
Ni les paroles enchantées
Ni les signes ni les sorts du mage d'autrefois
C'est le dieu qui suscite aujourd'hui mes lèvres engourdies
Et par ma bouche étroite et malhabile
Exprime en mes transes aux douleurs acides
Les terribles angoisses de ton devenir incertain

Calme ta course mon frère aux pieds meurtris
Écoute chanter les enfants
Calme ta course freine tes bonds
Quand reposeras-tu donc tes terreurs mon frère au ciel gris
Tes terreurs petit d'homme
Tes terreurs de la nuit mon frère aux pieds de sang

Références

1) HOMÈRE, *L'Iliade*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965
2) HOMÈRE, *L'Odyssée*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965
3) J. DE ROMILLY, *Homère*, Paris, PUF, 1985
4) P. CARLIER, *Homère*, Paris, Fayard, 1999
5) D . BORERT, *Études exhaustives des grandes épopées mondiales*, Le Tampon, Éditions Brillance, 2006. Citation ci-dessous p. 709 823 :
« L'épopée *Cléomène* de Nicanôr, que Jean-Bernard Émervé m'a demandé d'expertiser, constitue un sommet de la littérature mondiale. Elle atteint et dépasse le souffle épique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Roland et son sire Olivier, qui arrache un orme dans la plaine, personnages centraux de l'*Iliade*, n'ont pas l'épaisseur héroïque, ni l'immense souffle épique de Cléomène dans l'épopée de Nicanôr. Lorsque le dieu Chirac du haut de son Élysée souverain, flanqué de son gnome Sarco — celui qui pourrait devenir dieu lui aussi plus tard avec un entonnoir sur la tête, dieu tapageur et méchant comme une teigne —, remet dans l'*Iliade*, convoqué devant lui pour cette distinction, la Légion d'Honneur à Olivier, face à l'assemblée des dieux réunis, c'est en tant que Zeus de service et non pas Charlemagne, qu'il agit. Et tous les dieux applaudissent lorsque Roland s'avance et dépose son épée en signe de soumission devant le dieu Achille qui se pavane en faisant des gonflettes. Certes, l'Odyssée a du souffle aussi et j'en ai félicité Homère, je le lui ai dit, mais *Cléomène* de Nicanôr remporte tous les débats. » Ah ! Il sait écrire mon ami Didou ! Il a de l'avenir.
6) Cela aurait l'air de quoi si j'employais le pluriel « épousailles » ?

Chapitre VII

Problèmes et sources de conflits en Nouvelle Macédoine

Cléomène l'oïkiste

Tout le monde aura compris quels étaient les dangers auxquels la nouvelle petite colonie aurait à faire face : la surabondance de métaux précieux — que faire de tout cet or et de tout cet argent alors qu'il n'y avait rien à acheter ? — et le déséquilibre flagrant de population entre les hommes et les femmes, au détriment des femmes — façon de parler car en fait le manque de femmes se fait au détriment des hommes —. Ce dernier problème aurait été facilement résolu à la lumière de la science actuelle.[1-7]

Certes, pendant la traversée, Cléomène à la tête des officiers avait eu suffisamment d'autorité pour faire régner la paix dans la population de chaque bateau. Celle-ci avait tendance à obéir pour rester unie devant le danger. Comme toujours, la peur était un ciment social. À La Réunion, les communautés s'entendent parce qu'elles s'aiment d'un amour profond, sincère et véritable, pas parce qu'elles ont peur les unes des autres. *Sé pa réyoné sa !* Ainsi, on peut espérer que dans notre petit paradis, un jour, il y aura des métissages Zarabes/Chinois, ce que l'on n'a jamais vu encore, et qu'il n'existera plus de ghettos. Sainte Çoisette est là qui veille.

Une fois à terre, en Nouvelle Macédoine, sans espoir de retour semblait-il vers la Méditerranée, avec les nouveaux espaces de liberté qui s'offraient aux hommes et aux femmes, l'autorité des officiers s'effrita. La discipline militaire ne pouvait plus s'exercer alors que l'autorité qui avait instauré cette discipline était absente, inatteignable. La tâche désormais était de gérer une population de naufragés qui

souhaitaient s'établir, faire souche, sur un territoire inconnu, et non plus gérer des troupes en armes dont il fallait s'assurer l'obéissance pour en faire un instrument efficace de combat.[8-10] Cependant, parmi les naufragés, quelques soldats avaient des comportements instinctifs parfois durs à canaliser. L'autorité naturelle de certains officiers parvint à endiguer les comportements par trop erratiques. Leur charisme aurait même pu les aider à gérer des comportements franchement inamicaux. Ce qui ne se produisit naturellement pas.

Être femme pour Sapho ***Poèmes Saphiques* Saphique XXVIII**

Je déclare me donner à Sapho par delà toutes les vagues du temps
Les mers les espaces les forêts les orages les déserts
Prends donc Sapho je te donne tout
Et que d'un amour brûlant tu m'aimes toi
En retour
Je voudrais être la plus jeune et la plus belle qui soit
Je voudrais pour t'offrir un amour encore plus pur
Pour mieux t'aimer
Moi homme pouvoir me faire femme

Les hommes élirent une *boulé*, assemblée de représentants : douze personnes. Ces douze individus désignèrent l'un d'entre eux afin qu'il exerçât pendant un an l'autorité suprême. La durée peut paraître courte, mais c'était dans les usages en certaines villes de Grèce, et la charge était prenante. Il fallait être partout, s'occuper de tout, chaque jour. Ils désignèrent aussi un juge (qu'ils appelèrent *le juge*), ainsi qu'une personne chargée de ce que nous appellerions la police (*le Gardien*) et mirent dix hommes sous les ordres de ce dernier. Le *Trésor* nous a transmis le nom de chacun d'entre eux. Le magistrat suprême fut Cléomène, officier respecté, dont les qualités lui avaient valu d'être remarqué par Alexandre lui-même ; qui lui avait ensuite confié des missions délicates. Le juge fut Périopte, quelqu'un qui furetait partout, le gardien : Adamas.

Cléomène le sage était natif de Corinthe, bien que sa mère fût issue d'une famille noble de la cour de Macédoine. Paradoxalement, la partie du *Trésor* rédigée à son époque ne s'étend pas sur son personnage. Bien que considéré comme, le fondateur de la colonie — les Grecs disaient : l'oïkiste —, il exigea en effet de ne pas être

promulgué héros, alors que dans la tradition grecque les oïkistes étaient vénérés non seulement comme des héros mais parfois même à l'égal des dieux. Ce que l'on sait vient de Straton qui, dans son *Histoire des Grecs lointains* — que l'on trouve dans les manuscrits vaticans —, rapporte ce qui lui fut conté par les Grecs qui choisirent de retourner sur les bords de la Méditerranée. Voici ce qu'il dit :

« Avec ses trente sept ans, Cléomène était le plus âgé de tous, et jugé le plus sage. Pendant la traversée, il n'avait cessé de prodiguer des encouragements. Il avait remonté le courage de plus d'un, apaisé de nombreux conflits entre les hommes, entre les femmes aussi, modéré les ardeurs envahissantes des hommes envers les femmes, tempéré des officiers trop prompts à réagir aux menus débordements inévitables de cette situation exceptionnelle. Jamais il n'abusa du pouvoir qui était le sien, ni de son intelligence, ni d'aucune de ses capacités. Il fut considéré comme notre oïkiste et réélu chaque année pendant cinq ans, puis, fatigué de gérer les conflits, de maintenir le moral et la paix dans la colonie, il partit par un matin d'hiver ensoleillé, avec sa compagne, Aristé, qu'il aimait profondément et son tout jeune fils, Nisé, dans la montagne pour s'y retirer et y vivre une vie paisible, loin des tracas de la civilisation. » (Straton, *Histoire des Grecs lointains*, *HGL*-S, 211).

Tam-tam

Calme
Au fil du courant,
Sur le bateau qui glisse entre les rives,
Et que montent, à l'horizon lointain de la nuit,
Les constellations, doucement, des longs rêves paisibles…
Soudain
Flots rouges. Rives de Feu. Tumultes.
Masques.
Lancinent les cris et les tam-tam furieux.
Mort.

Faudrait-il accoster et vivre aussi la haine ?

Inconnu, vers 200

On ne le vit plus en effet que de loin en loin. Sept années après qu'il se fut retiré, sa compagne et son fils, presque adolescent alors, revinrent vivre avec le reste de la colonie. Cléomène était mort des

suites d'une grave blessure à la jambe occasionnée par une chute. Après lui, lorsqu'il se fut retiré, on avait élu un certain Démophile qui fit de son mieux, mais n'avait pas le charisme de son prédécesseur.

La légende de Cléomène commençait.[11-12] Plus tard, il fut fait héros, comme on pouvait s'y attendre du fait de la tradition grecque. Son action fut donc peut-être enflée, glorifiée et, deux siècles après sa mort, une épopée rendit gloire à ses exploits dont certains sont sans doute imaginaires, voire merveilleux, comme ceux que l'on peut attribuer à un héros. Nous livrons quelques passages dans le chapitre précédent de l'épopée que Nicanôr composa sur le personnage de Cléomène. Hormis les légendes, nous n'avons pas trouvé de recension historique précise de son existence et des faits quotidiens qui parsemèrent son mandat de gestionnaire de la Cité.

Six hommes allèrent rechercher le corps de Cléomène pour lui donner une sépulture digne des services qu'il avait rendus à la colonie, qui allait devenir plus tard la *nasion réyoné*. Le bon établissement de cette dernière sur notre île lui doit beaucoup. C'est un devoir aujourd'hui pour chacun des *Réyoné* que de rechercher sa sépulture pour enfin pouvoir honorer, après tant de siècles de silence, comme il se doit, notre ancêtre à tous. On déposa sur son corps une stèle gravée à son nom. Peut-être qu'un jour, au détour d'une ravine, à la faveur d'un glissement de terrain occasionné par une pluie diluvienne, on trouvera ce premier jalon de notre histoire…

Surprise — ***Poèmes Saphiques*** **Saphique XXIX**

Alors que les vins fous piaffaient bruyants dans ma tête
Tu as pris ma main et l'as posée sur ta rose tunique
Ouvrant mes longs doigts innocents et rétifs d'abord
Jouant avec eux de la lyre sur les bouts de tes seins
Puis tu les as glissés dans ta blonde intimité
Sapho est-ce donc les vins ou
Les désirs qui se battent dans ma tête
Ivresse ou luxure qu'importe
Étonnée j'y pris plaisir et toi aussi
Glissée dans la moiteur de mes bruns secrets

Les femmes de la communauté

Les femmes posent toujours des problèmes aux hommes.[1-7] C'est dans la nature. Mais en Nouvelle Macédoine elles posaient un vrai

problème de survie pour la communauté. Elles étaient très belles, très expertes dans les choses de l'amour, mais il n'y en avait pas assez. De nombreuses rixes éclatèrent entre les mâles. Il y eut des morts. On dut exiger qu'elles acceptent les hommages de plusieurs hommes. En leur laissant deux jours par semaine pour se reposer des étreintes multiples auxquelles elles étaient soumises. Les manuscrits vaticans précisent que cette mansuétude vient de ce que, bien qu'esclaves, bien que femmes de surcroît, il ne fallait pas abîmer un si beau cheptel reproductif. Mais les difficultés ne s'aplanissaient que difficilement.

L'esclave

Hé le Noir sur la grève
Tu sais qui t'a vendu
C'est ton frère sombre
Tu attends la felouque assassine
Ou le brick inhospitalier
Celui à qui sa foi ordonne
Celui que sa foi oubliée
A trahi
Toi rien qu'un Africain
Nègre tu t'appelles Nègre ils te nomment
Esclave aujourd'hui et demain
Tu n'es qu'un peu de viande
En somme

Inconnu, date incertaine

Galactée représentait le problème le plus crucial. Consciente de sa beauté et du désir qu'elle éveillait chez ses compagnons, elle joua de son charme pour se protéger et se placer aux échelons du pouvoir. Elle portait parfois des tenues immodestes pour troubler ceux qu'elle voulait circonvenir. Cléomène dut intervenir et elle fut reléguée en sa cabane pendant plus de vingt jours sans voir un seul homme. Ce qui punit ces derniers autant ou plus que la fautive. Mais la punition ne l'assagit pas complètement. Pendant le mandat de Démophile, elle devint la compagne de celui-ci, et fut chargée de veiller sur les réserves de la cité. Beaucoup se plaignirent d'elle, arguant qu'elle avantageait certains, en l'occurrence les plus beaux, les plus forts des hommes, ceux que l'on pouvait considérer comme présentant la virilité la plus éclatante, et avantageait surtout elle-même, comme le

fera par la suite tout bon politicien de notre île, ce qui est dans les normes démocratiques. Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. La démocratie est faite pour ça. Son arrogance, plus exactement son arrogance assise sur sa beauté, la rendit antipathique à certains, elle dont on louait la gentillesse au temps où elle était la concubine d'Alexandre. Elle devint même difficile à supporter.

Passé présent

J'écoute le temps plus loin celui qui veut devenir
Talonne piaffe et claque
Celui qui porterait dans sa hotte les espoirs
S'ils ne s'étaient usés au ciel du triste ennui

J'écoute le temps présent
Les durs arbres froids qui violent rigides un ciel morne
S'accouplent aux replis de l'ombre femelle
Et reçoivent pour tout amour pour tout plaisir pour tout
Le grésil et la neige blanche de leurs semences vaines
J'écoute le temps présent oiseau mon frère qui vole dans la nuit
Glisse une aile d'acier entre les longs fûts noirs et fauche
Les grands arbres décharnés de nos désirs inassouvis

J'écoute le temps qui est passé
Il est là recroquevillé dans les souvenirs
Boule de souffrance qui n'arrête pas de hurler
En silence
Derrière le bâillon

Inconnu, date inconnue

Lorsque Démophile mourut, Galactée se trouva un court instant sans protecteur, et certains se vengèrent des actes commis au moment où elle était protégée. Elle dut passer de couches en couches et eut à subir bien des douleurs et des humiliations lorsque venait la nuit dans les cases, et à ses pleurs et ses cris ne répondaient que des rires cruels et sans concession. Elle en tomba malade, tenta de se suicider en coupant les veines de ses bras, mais la coagulation du sang l'empêcha de se vider. Elle fut retirée pour quelque temps du circuit des copulations. On la plaça sous la protection du Gardien Adamas. Quelques semaines plus tard, elle devenait sa compagne exclusive.

Galactée vogua ainsi de bras en bras, d'étreintes subies en étreintes subies, tellement une trop grande beauté peut être le plus cruel des handicaps. Parfois une poitrine plate, un cul maigre et osseux, peuvent sauver de bien des situations cruelles.

Résolution du problème de la surabondance d'or

Le problème de l'or et de l'argent fut vite résolu. Il n'y avait rien à en faire comme monnaie d'échange car il n'y avait rien à échanger et pas de peuplades avec qui échanger. Ces métaux ne suscitaient l'envie de personne. Quelques utilisations furent trouvées comme la fabrication de gobelets pour boire, de vaisselle. On trouve là, déjà, l'un des traits de l'Homme Réunionnais industrieux, tourné seulement vers le travail et peu épris des vaines richesses, animé du désir de se dévouer pour le bien commun et rendre la Cité plus heureuse. Il restait que c'étaient des métaux qui ne s'altéraient pas et Cléomène eut l'idée de s'en servir comme support d'écriture pour tenir les chroniques de la Cité. Un ancien officier, Nicomaque, se proposa pour tenir ces chroniques. Il était né à Athènes. Cela n'était pas en sa faveur auprès d'une population principalement macédonienne, car la cité d'Athènes n'avait pas montré beaucoup d'enthousiasme envers les manœuvres de Philippe II, puis celles de son fils Alexandre. Mais il parlait et écrivait le grec le plus pur. Il était, paraît-il, le fils ou le neveu d'un philosophe illustre. Il fut accepté.

Le bougre

Haïssant le désert fuyant aussi la foule
Par tous les chemins creux bourbeux et ravinés
Le regard indécis les espoirs résignés
Je suis un péquenot qui va traînant sa groule

Un habile chaudronnier, qui exerçait son métier sur les bateaux, martela les feuilles d'or jusqu'à les rendre fines d'un dixième à deux dixièmes de millimètre environ, mais suffisamment épaisses pour pouvoir graver le texte, sans qu'elles se percent, à l'aide d'un poinçon.

Nicomaque exerça les fonctions de chroniqueur pendant quinze ans. Prodicos lui succéda. Le style de ce dernier n'est pas très différent de celui de Nicomaque, car Prodicos travailla avec Nicomaque pendant plusieurs années, durant lesquelles il apprit le métier. La

quantité d'or et d'argent était telle que la colonie ne manquerait pas de matériau pendant plus de cent mille ans ! Bien des choses pouvaient se passer d'ici là, qui rendraient obsolète le besoin de tenir les chroniques de la Cité, de la Nouvelle Macédoine, notre patrie.

Il est une question cependant que vont se poser les archéologues : où sont passés tous les artéfacts que nos ancêtres, en dehors des feuilles support d'écriture, ont produits pour leurs besoins quotidiens d'ustensiles de toutes sortes ? Ces artéfacts étant en or pour la plupart, en argent pour quelques autres, ont obligatoirement résisté aux éléments naturels tropicaux, au moins en ce qui concerne les artéfacts d'or. Nous n'avons rien trouvé, même après avoir quasiment ratissé l'espace avoisinant de la forêt du Tapcal, pour tenter de mettre à jour d'autres vestiges de nos ancêtres. Ont-il tout converti en feuilles à écrire ? Nous ne le pensons pas. Ils disposaient d'une réserve colossale. Un jour, certains auront la surprise de tomber sur une trouvaille de valeur culturelle, de valeur tout court. Qu'ils n'obéissent pas à des pulsions de cupidité et qu'ils sachent remettre à la communauté le trésor qu'ils auront exhumé. C'est notre histoire que contiendront les artéfacts antiques.

Celle qui se donne à Sapho — ***Poèmes Saphiques*, Saphique XXX**

Mon affection belle Sapho
Attend chaque jour tes bras et tes baisers autour d'elle
Musique éclose gémissante d'entre mes lèvres
Luxuriance de ma chair
Mes hanches moelleuses qu'à pleines mains tu empaumes
Luxuriance de mes seins
Ils frémissent et je te les prête
Humide douceur de ta bouche sur mon désir érigé
Humide et insupportable douceur
De ton désir pour moi de mon plaisir de toi

L'abondance en métal précieux était telle que, lorsqu'une partie des hommes décida de retourner vers le monde méditerranéen parce que le nombre de femmes était insuffisant, ce qui entretenait une tension permanente, et pour diverses autres raisons que nous découvrirons ci-dessous, c'est spontanément que ceux qui restaient, gardant avec eux la totalité des femmes, proposèrent aux voyageurs

d'emporter une grande partie des métaux précieux. S'ils revenaient sur les bords de la Méditerranée, chacun d'entre eux serait riche.

L'organisation de la communauté

Une des premières choses que firent les naufragés, ce fut de recenser leurs biens, au-delà des réserves en métaux précieux et autres colifichets que portent les dames d'un harem pour attirer le regard du seigneur, et de mettre ces biens à l'abri. Certes, les bateaux, malgré leur piteux état, pouvaient faire office de resserre, mais il fallait trouver une solution plus solide et plus durable. Dans les premiers temps, on utilisa des constructions légères en bois, bambous, feuilles etc. Mais c'était transitoire. Il fallut construire en dur surtout lorsqu'on eut vu passer un cyclone. La nature se répétant, chacun devait être prêt pour le suivant, qui ne survint d'ailleurs que deux années plus tard. Laps de temps qui permit à la troupe de s'organiser.[15-16]

Sommeil

Assortiments de verts sur ta robe pourpre
Où palpite le sang comme un perroquet bleu
Morsures d'amour sur ta gorge offertes
Ou moisissures vertes et bleues
Sur ta robe blanche abreuvée du sang
Qui gicle de ta gorge que le rasoir a ouverte ?

Agathos Christos, *Les masques*, vers 330

Le sol était par endroits rocheux, et l'on eut vite fait d'en extraire des pierres ; on trouva de gros galets dans les rivières. On usa de la terre comme liant. Puis, Harpale eut l'idée d'utiliser les coraux des lagons qui, après un traitement, donnèrent un ciment appréciable que l'on put mélanger avec du sable des lagons pour faire un mortier résistant. La communauté construisit un premier village près de son lieu d'atterrissage, puis d'autres le long des côtes. Les murs étaient faits en pierres liées par le mortier et les toits par le même mortier dans lequel on mettait une abondance de petits cailloux. Du béton. On construisit ainsi des coupoles qui résistèrent à la furie des cyclones.

Il fallut recenser les compétences, et Cléomène tint le rôle de celles-ci sur des feuilles d'or. Les compétences militaires ne furent pas mentionnées puisque l'île ne recelait aucun danger. Les périls venant de la mer étaient peu probables puisqu'on ne trouvait aucune trace de passage dans l'île. D'ailleurs, si la Providence avait sauvé la troupe, ce n'était pas pour la faire périr sous des attaques alors qu'elle était en voie d'organisation. La Providence avait des desseins. Il fut décidé de négliger la chose militaire.

Le cargo

Je suis un vieux cargo tout maquillé
De peinture qui s'écaille et de rouille brune
Doucement endormi contre le désert du quai
J'ai perdu tous mes mâts de la misaine à la hune
Le capitaine est mon seul équipage
Gaaarde à vous prêt à appareiller
Œil de verre et jambe de bois
Il rêve sur sa couchette qui ne le berce plus
Aux rhums si vifs aux sirènes si belles
À tous les chants qui se sont tus
Aux aurores sans âge
Aux étoiles à l'horizon nouvelles
La vigie est un vieux matou sans fortune
Qui dort lové dans les rouleaux de cordages
Patte folle et grand cacatois
Sous la Croix du Sud autrefois
Dieu que les chattes étaient belles

Je suis un vieux cargo rouillé qui vogue sur les mers étales
Des souvenirs chauds islandes froides glaces tropicales

Les bateaux furent retapés, des bâtiments terrestres construits pour entreposer les biens que l'on possédait, des habitations aussi. On rechercha les terres les plus riches et les plus facilement cultivables. Les semences qui se trouvaient dans les bateaux furent mises en culture et tout poussa à merveille. La nature produisait des fruits, de la viande qu'il était facile de capturer : des « placides », des tortues qui abondaient sur les parties basses de l'île. Certains firent fermenter des fruits et obtinrent un vin enivrant dont la consommation fut codifiée. Les contrevenants étaient nombreux. Des plantes fibreuses permirent

d'abord de réparer de façon rustique les vêtements que l'on avait sur soi, puis permirent d'en faire de nouveaux. Certes, la maîtrise du processus de tissage des fils que l'on obtenait avec les plantes prit du temps mais le résultat fut satisfaisant. D'autant que les quelques moutons de petite taille qui avaient été entreposés dans les bateaux proliférèrent et, outre leur viande, leur laine devint précieuse.

On vota des lois d'un commun accord lors de longues réunions en soirées où chacun était convié, même les femmes. En effet, elles représentaient une richesse sociale pour la communauté, car la plupart d'entre elles, grâce à Alexandre qui leur avait fourni des philosophes-précepteurs, étaient instruites. Beaucoup étaient plus instruites même que la plupart des hommes. C'était là un élément fort de cette nouvelle communauté, qui amena peu à peu les militaires rustres à respecter les femmes, et celles-ci prirent de plus en plus d'importance. C'est pour cela qu'elles ont un comportement responsable aujourd'hui chez nous. Quand elles ont un homme à demeure et qu'elles n'en veulent plus elles déposent sur le palier « *son carton d'linz* » et celui-ci retourne, quel que soit son âge, chez « *son moman* » ou à défaut chez sa sœur... On ne sait donc pas qui est l'enfant de qui. C'est le secret des femmes. C'est le bonheur des hommes. Et c'est sans importance parce que le Réunionnais aime tout le monde. Le « féminisme » s'établit naturellement.[17] Nous sommes un exemple pour l'humanité.

Les lois furent gravées sur les feuilles d'or et exposées à la vue de tous. Les femmes prirent sur elles, lorsque les hommes eurent appris à les respecter, d'enseigner la lecture et l'écriture à ceux dont l'éducation avait été négligée. Elles mirent en place des méthodes permettant aux enfants d'apprendre à lire et à écrire. Elles leur apprirent les épopées du monde grec, le théâtre, la poésie que bien d'entre elles connaissaient par cœur. Si bien que l'île était un îlot culturel affirmant la présence de la civilisation grecque au fin fond de l'Océan Indien.

Ce bon démarrage de la petite colonie est dû au fait que les Grecs constituaient un peuple hautement civilisé, sachant prendre son destin en main. Nos ancêtres, rapidement, quittèrent leur état de Robinson pour celui de peuple en pleine expansion culturelle.

Références

1) S. FREUD, *Timeo mulieres et corpora ferrentes*, Bruxelles, Ecclesia, 1923.
2) S. FREUD, *Qui aime bien châtie bien*, Montréal, Les universaux, 2007.
3) J. LACAN, *Pensez à mes honoraires*, Paris, Éditions de Mai 68, 1969. La psychanalyse lacanienne introduit comme élément de thérapie le paiement de

honoraires du psychanalyste. Plus la séance est chère, plus c'est efficace. Et cela dure des années. Cette rente permet de promouvoir la vraie science.

4) S. de BEAUVOIR, *La moitié du sexe*, Paris, Le sexodrome, 1945. Avec les femmes, pour pouvoir croquer la pomme il faut savoir couper la poire en deux.

5) R. CRUSOE, *Manuel de survie en milieu hostile*,Kerguelen, Éd. Terre Adélie, 2007.

6) D. ROBERT, *Comment obtenir des prix Nobel à La Réunion*, Le Tampon, 2007.

7) THEOGONE, *Vie de Cléomène le Juste*, Rome, Manusc. vaticans, 310 av. JC

8) AUTOMAQUE, *Imitation de Cléomène*, Rome, Manusc. vaticans, 309 av. JC

9) P. GRONDIN, *Le démon cornu des parchemins*, Vincendo, Mascaregnas, 2007. N'interrogez pas le parchemin qui somnole, parce que le petit démon pervers qui fait la sieste pourrait bien s'intéresser à vous et trouver dans les replis de ses feuillets des ancêtres peu recommandables. L'auteur explique pourquoi il y a de plus en plus de pâtés d'encre sur certaines feuilles de parchemins dans les archives régionales, relatives à des familles illustres de La Réunion, des pages arrachées.

10) J. LECORBUSIER, *Manuel de construction en milieu hostile. Les solutions de l'Antiquité à La Réunion*, Genève, Le Tremblement, 1921

11) P. VERGÈS, *Ma géniale invention du climat*, Saint-Denis, La pyramide, 2007. On est submergé d'admiration par le génie de l'auteur. Comment a-t-il pu faire pour inventer le climat ? Seule une contiguïté parfaite avec Zeus, Dieu père, peut permettre une osmose entre Sa pensée et sa pensée.

12) H. DINDAR, *La loghorreuse*, Saint-Denis, La source, 2007. À ne pas confondre avec DINDAR où les deux D sont inversés. L'auteur consacre son ouvrage au panégyrique de sa femme (ou de son ex-femme), présidente du Conseil Général. Comment laisser glisser ses discours sur l'indifférence. Comment résister à ses soporifiques interventions à la télé. On appuie sur le bouton et la logorrhée se met en route. La reine de la pensée vide, mais quel vide puissant ! Un vide qui emplit tout !

13) Comme on le voit la petite troupe a pris contact avec La Réunion dans le Sud que nous appelons le Sud Sauvage. C'est pour cela que, aujourd'hui, les femmes y sont là-bas plus belles, de vraies merveilles érotiques distillant alentours les plus parfumées des phéromones sauvages, à la démarche ondulante et lascive, servies par de longues jambes finement musclées. Trop belles ! Un concentré de luxure batifolante. Les gens du Sud sont plus mieux que tout ; et si certains vivent toute leur vie dans le quart de kilomètre carré qui les a vu naître, ce n'est pas parce qu'ils ont peur d'en sortir, tétanisés par le vaste et grand monde que constitue La Réunion, comme le prétendent certains, c'est parce qu'il y existe une subtile harmonie de l'Homme du Sud Sauvage avec son habitat, avec la nature naturante, une sorte d'indépassable spécialisation atteinte par l'évolution. Les deux en osmose forment le paradis. Pourquoi irait-il voir ailleurs, alors que la nature a réalisé la plus que perfection, alors que la nature est là qui le contemple et qui l'aime ?

L'exil

Une main froide a serré mon cœur
Lorsque avec toi sur les routes je suis parti
Quittant notre pays natal où il faisait si bon dans le soleil chaud
Abandonnant les terres où ont vécu nos pères et nos grands-pères
Et tant d'autres avant eux
L'origan du mois d'août et le thym de juillet
Les roses et les œillets qui réchauffent l'automne
Pour s'en aller perdre tout là-bas au fond gris du septentrion
Où la nature pleure chaque jour son propre exil
Oubliés
Nous avions vingt ans à peine
Vingt toutes jeunes années

Mon cœur à chaque instant s'est serré un peu plus
Et jamais desserré
Quelle sinistre prison aux murs opaques
Où étaient la glycine de mars et les fleurs blanches de l'olivier
Détruites balayées effacées par l'herbe trop verte
L'herbe faite par Zeus tout exprès pour les vaches monotones
Tu étais là et l'exil en a été moins terrible
Mais toujours rugueux
Pendant vingt ans vingt longues et tristes années

J'étais sur une autre planète humide et sans lumière
Avec ses horizons lugubres
De morts et de pendus que l'on n'aurait pas enterrés
Des nuages qui n'en finissent pas de suinter leur misère
Qui emplissent l'espace entier l'infini du temps
L'infini des cœurs même
Et des fers d'acier dur étaient cloués à mes pieds
Des chaînes pendaient à mes mains
Un garrot de bronze rigide
Cerclait lourdement mon cou tout autour
Et un fardeau pesant pesait sur mes épaules
Abandonné de tous
Perdu pour mes amis
Qui m'ont tous oublié
Enfoui sous les vagues du temps

Quel chagrin en mon cœur ce souvenir encore m'apporte

J'ai quitté mon village et mon quartier
J'ai quitté mon clocher
Et le carillon qui résonne
J'ai quitté ma vie
Jamais plus je n'ai pu y revenir
Dans le départ nul bonheur d'aucune sorte
Et quand on est loin de chez soi
Dans la joie est enkystée pour toujours
Une lourde tristesse glauque
Partir pour souffrir
Oh pourquoi tant souffrir
Est-ce vivre que d'être mort

Mes yeux se sont perdus
Mes yeux se sont noyés dans leur désespoir
Oubliés
Nous avions vingt ans à peine
Vingt toutes jeunes années
Et là où nous commencions tout s'est arrêté

Le soleil

Les femmes sont plus belles qu'éclaire le soleil
Elles ont l'œil rieur et sont plus mutines
Sous leurs voiles clairs qu'un sein curieux soulève
Un sein qui se rebelle sous le tissu importun
Et veut brusquement se vêtir trop pâle d'éblouissante lumière
De gloire vibrante
Ô gorge lumineuse nue
Tout entière effrontée à mon regard offerte
Laisse-la se livrer au baiser léger des senteurs
Qu'un vent malicieux et lent apporte
En échos lointains musique et harmonie
De la douce Arabie que l'on dit verte

Chapitre VIII

Les simili-*sapiens* sont en fait de vrais *sapiens*

La découverte des anthropomorphes de Nouvelle Macédoine

Lorsque les Grecs découvrirent des anthropomorphes, dans ce qui deviendra La Réunion, ce fut la stupéfaction. Ils ne firent cette découverte que cinq ans après avoir reçu la Nouvelle Macédoine des mains de Zeus, qui souhaitait régénérer le genre humain. Il avait donné cette terre aux Grecs pour qu'ils en fassent usage et enfantent un genre humain qui craindrait Zeus et vivrait selon ses préceptes :

« Croissez et multipliez vous. Soyez bons les uns envers les autres, aimez-vous aussi les uns les autres, et honorez celui qui vous a donné la vie. Cette terre est à vous, soumettez ce qu'elle porte : animaux, végétaux et minéraux, à votre volonté, pour le succès de votre espèce et ceci dans l'éternité des siècles des siècles. » (*Les MM*, *Addendum* IV-2)

Ce fut Prodicos qui découvrit la première troupe d'anthropomorphes. Les Grecs avaient décidé d'explorer la totalité de l'île de façon à évaluer ses ressources et ses éventuels dangers. Ils explorèrent les côtes sans trop s'avancer dans le relief escarpé, dangereux, de l'intérieur des terres. Puis, rassurés, ils se lancèrent vers l'inconnu. Ainsi Prodicos devait, avec une troupe de dix hommes, remonter ce que l'on appelle actuellement la rivière Saint-Étienne. Il accéda au cirque appelé aujourd'hui « cirque de Cilaos ». La progression dans le lit de la rivière, sans être aisée, se fit avec régularité. Le lit était large, caillouteux, et les eaux très basses au point que, par endroits, la rivière n'était qu'un ruisseau presque à sec. Ensuite, il fallut traverser la forêt

dense qui poussait sur un sol aux multiples inégalités de ravinement. On ne progressait qu'à coup de sabre et de hache.

Une nuit, alors que les Grecs dormaient dans le campement qu'ils établissaient tous les soirs sans prendre de précaution particulière, puisqu'ils étaient rassurés sur le caractère bienveillant de la nature de l'île, certains se réveillèrent avec l'impression d'être observés. Le lendemain, ils progressèrent sur des pentes très abruptes, le surlendemain aussi. Ils atteignirent un plateau fertile, touffu, parsemé de grands arbres. La végétation abondante rendait difficile l'exploration. Ils rencontrèrent trois petits lacs aux eaux glauques et vertes ; l'un faisait cent cinquante mètres de long et plus de cent de large, en unités de longueur actuelles. Ils établirent leur camp près de l'un de ces lacs et allumèrent un feu, comme ils l'avaient fait la veille, pour que les sentinelles puissent distinguer les environs dont ils avaient coupé toute végétation. Ils entendirent des bruits, mais ne virent aucun animal.

***Poèmes Saphiques*, Saphique XXXI**

La jeune louve

Moi Sapho
J'ai enduit mes deux mains blanches de l'huile odorante
Que l'on presse du fruit de l'olivier
Jeune louve aux tétons durs qui s'affolent
Bien campée à genoux sur tes quatre pattes
J'en ai oint ton corps et tes seins aux masses languides
Qui oscillent au moindre mouvement et quand tu respires
Comme deux lourdes grappes de raisins bien mûrs
J'ai oint ton dos qui ploie et tes fesses relevées
Grenade entrouverte au soleil du printemps
Et ton flanc si étroit que mes deux mains l'enserrent
Tes longues cuisses écartées où les muscles se devinent
Oui j'ai enduit mon doigt de l'huile odorante
Que donne en décembre le fruit de l'olivier
Je l'ai glissé dans la touffeur moussue
Aux parfums que l'amante ignore
Pendant que mes lèvres ont embrassé le fruit dur d'entre tes lèvres

---

Le lendemain, réveillé avant sa troupe, Prodicos s'éloignant de quelques dizaines de mètres en silence, fut surpris de voir de dos un être qu'il prit d'abord pour un de ses hommes nu, vaquant à quelque besoin naturel. Mais l'être était plus sombre de peau qu'un Grec de

Macédoine et semblait mince et de très petite taille. Il s'approcha en silence, comme on le fait à la chasse. Mais avant qu'il ait pu atteindre l'être, celui-ci se leva d'un bond. En un instant, il disparut dans les fourrés, échappant à la curiosité de Prodicos. Ce dernier avait pu estimer la taille de l'être : un peu plus de trois coudées, soit environ un mètre à un mètre dix. Bipède, on pouvait de loin le prendre pour un homme si l'on ne retenait pas sa très petite taille, la couleur gris foncé de sa peau et de longs poils noirs lui descendant du crâne aux épaules.

Le chagrin

Heureusement qu'il y a des oiseaux pour chanter
Je pleure mon village et mes amis de jour en jour plus lointains
Combien sera-t-il long le chemin du retour
Dans mon cœur il n'y a plus de musique
Et tous les bouquets que je cueille
Se fanent dans mes mains
Heureusement que le vent siffle entre les branches
Anime l'espace et les arbres là-haut dans le ciel
Quand on est parti bien loin le bonheur même s'est figé
Le printemps n'est qu'une annonce de l'automne
L'été n'est connu que pour la soif et son écrasante chaleur
Quand on attend le retour la joie n'est que le début du chagrin
Dans mon cœur il n'y aura pas de musique
Je pleure mes amis de jour en jour perdus plus effacés
Morts disparus comment le saurais-je
Heureusement qu'il y a le vent dans les branches pour siffler
Heureusement qu'il y a des oiseaux dans le ciel pour chanter

Inconnu, vers 300 av. J.-C.

Prodicos alarma sa troupe et tous battirent les fourrés du plateau. On trouva dans les ramures d'un arbre le nid ou hutte de l'être, fait de branchages. Celui-ci avait laissé divers bâtons sur le sol de son nid. Certains de ces bâtons étaient très pointus, d'autres avaient une masse de pierre attachée par une liane à l'une de leurs extrémités. Aucune trace de métal, ce qui confirma pour certains leur caractère primitif. Mais il y avait bien des armes et des outils. Il fallait s'assurer de l'importance de la troupe et de son innocuité. On trouva deux autres nids vides, eux aussi avec des bâtons et des cailloux, dont certains étaient taillés dans des lames de basalte. Le plateau était vaste. Il

fallait une troupe nombreuse. L'information était de taille. On devait d'urgence en avertir la communauté tout entière pour qu'elle soit consciente du danger potentiel que représentait une espèce inconnue.

Maya

Quand on voit les grands yeux noirs de Maya
Et son air de chatte benoîte
Bien repue à la fourrure bien lisse
On applaudit sans avoir écouté ce qu'elle vient de dire
Insécable ou autre élément incertain
Cycle épicycle ou scientifitron
Quand on voit le sourire de Maya
Dieu qu'il fait chaud sous les tropiques
Quand elle montre ses chevilles fines Maya
Les hommes béats tous applaudissent
Quand on voit le nez mignon de Maya
Chacun a son plus grand sourire
Quand on voit marchant dans la rue Maya
C'est du délire
Et les hommes trébuchent et glissent
Ouououououou !

Maya Maya Maya ta présence sur Terre est un supplice
Maya ta présence sur cette Terre est un péché
Zeus excuse-moi amen ainsi soit-il
Que mes nombreuses fautes en pensée
Ah que souffrir est un délice
Je t'en prie me soient toutes bien vite pardonnées

Inconnu, vers 300 av. J.-C.

Note. Le scientifitron est cet appareil qui sert aux jeunes femmes à mieux se retrousser le nez pour le faire encore plus joli. Maya n'en a jamais eu besoin en digne fille créole de la plus grande créolité. Elle en inventa un type nouveau : le cyclotron pour détecter les imperfections du corps et y remédier.

La deuxième expédition

Un mois après le retour de Prodicos, une expédition plus lourde, d'une cinquantaine d'hommes, prit le départ en vue d'établir un campement permanent sur le plateau qui avait été découvert et d'en

explorer avec soin tous les recoins. Ils s'établirent auprès de la plus grande des étendues d'eau qu'ils appelèrent « Grande Mare ». Un programme de ratissage fut organisé. Les hommes ne trouvèrent aucune trace de nid, de cabane. Rien. Tout avait été démonté, emmené et les traces sur les arbres maquillées. Ce fut une grande déception. Ces êtres rusés représentaient un danger. Or, ils avaient une mauvaise nature car ils se mirent dans leur tort.

Analysant les maigres indices de fuite qui avaient pu être récoltés, les explorateurs décidèrent de se diriger vers un petit plateau — celui que nous appelons « îlet à cordes » ; aujourd'hui il est consacré à la culture de la lentille vendue comme de l'or en barre, mais à l'époque il était couvert de végétation —. Ils descendirent dans une ravine et remontèrent la paroi opposée. Soudain, à peine étaient-ils tous arrivés sur le plateau, qu'un homme disparut happé par le sol. Les êtres avaient profité d'un trou fait par une bulle de lave sur le passage le plus facile et l'avaient recouvert avec art de fins branchages. L'homme était tombé au fond, plusieurs mètres plus bas, coincé dans le tube qui allait en s'étrécissant. On essaya de le sortir de là en descendant avec des cordes, mais il fut impossible de le dégager ; au contraire tous les efforts qui furent faits n'eurent pour résultats que de l'enfoncer davantage et une demi-journée plus tard, la poitrine pressée de toutes parts, étouffé, il ne donnait plus aucun signe de vie. Sa dépouille fut abandonnée dans sa sépulture naturelle après que celle-ci eut été scellée par un roc qui fut roulé sur son orifice, autant pour clore la sépulture que pour éviter de nouveaux accidents.

La troupe redoubla de prudence, mais une heure plus tard, au milieu d'un grand bruit de végétation, une sorte de boule hérissée de bâtons pointus, retenue au sommet d'un arbre par une longue liane, vint débouler au milieu de la troupe, embrochant deux hommes que les bâtons transpercèrent de part en part et qui furent emportés dans la végétation par la force du coup. Plusieurs autres furent blessés. La boule, ayant fini sa course, revint du point haut de sa trajectoire et embrocha un homme de plus. Tous s'écartèrent, puis elle s'immobilisa après forces oscillations. C'était une boule de terre humide de deux coudées de diamètre qui était hérissée de bâtons affûtés et qui était attachée par une liane au sommet d'un grand arbre. Elle était certainement retenue dans sa position initiale haute par une liane qui courait sur le sol à quelques centimètres de hauteur. Marcher dessus défaisait le lien qui maintenait la boule en position haute. Celle-ci, qui devait bien faire 400 à 700 Kg, se précipitait vers le malheureux qui

avait heurté la liane en marchant, et qui se trouvait au point correspondant à la position basse du mouvement de balançoire. Les Grecs furent légitimement courroucés par cette attaque perfide et le ressentiment dans leurs cœurs se mit à gonfler.

La troupe de Prodicos revint vers la Grande Mare. On inspecta le plateau avec plus de minutie. On trouva les traces de quatre autres nids dans les arbres, mais nulle trace de culture, ni d'élevage, ce qui confirma une fois encore pour les Grecs le caractère primitif des êtres.

Prodicos aurait bien aimé avoir un spécimen de cette faune si originale pour l'étudier. Il chargea trois de ses hommes d'aller en silence sur le petit plateau aux abords duquel ils avaient été agressés pour essayer d'en ramener vivant un spécimen. Il choisit Amintas, Nisos et Agathon, trois hommes jeunes aux corps sveltes, souples, mais néanmoins puissants, aux abdominaux en tablettes de chocolat. Il donna le commandement à Amintas, le plus rusé et le plus débrouillard des trois. Une expédition de nuit était impossible car nul ne connaissait assez bien les lieux. Les voilà partis, juste avant l'aube. Ils descendent dans la ravine en silence et remontent la pente opposée pour atteindre le plateau où vivaient les êtres, évitant les passages les plus faciles pour échapper à d'éventuels pièges. Ils en virent quatre du style piège à boule hérissée. Se gardant bien de couper la liane qui pouvait déclencher la catastrophe, ils laissèrent tout en place en retenant les boules par des liens bien cachés. Les pièges étaient toujours là, mais totalement inopérants. Alors, ils s'enfoncèrent dans la végétation du plateau et virent de loin, sur les branches maîtresses de certains grands arbres, des nids. S'approchant autant que possible, ils examinèrent les descentes et montées sur les arbres, les allées et venues au sol. Si bien qu'ils remarquèrent que certains êtres descendaient dans la ravine avec des outres de peau pour en remonter de l'eau. Pensant qu'il serait plus facile de capturer un individu isolé qu'un individu dans un groupe de nids, ils redescendirent dans la ravine pour rejoindre le cours d'eau. Là, ils se mirent en embuscade. C'étaient des femelles qui venaient faire provision d'eau par groupe de deux, de trois. Parfois une seule. Ils décidèrent de passer la nuit et de se mettre en embuscade le lendemain matin, juste à l'aube, pour capturer le premier individu isolé qui se présenterait. La nuit fut calme. Le lendemain, ils se mirent à l'affût dès que le ciel commença à s'éclaircir. Bientôt ils virent apparaître une femelle avec une outre vide sur l'épaule. Dès qu'elle se fut baissée pour emplir le récipient de peau, ils profitèrent de sa position accroupie pour bondir tous les trois

ensemble et la bâillonner pour qu'elle ne crie pas et la garrotter, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Après une course effrénée, tirant, poussant la femelle captive et effrayée dans les pentes instables, la hissant quand c'était nécessaire avec des cordes, ils ramenèrent le plus vite possible leur butin à la Grande Mare et vinrent le jeter, tout fiers, aux pieds de Prodicos. On libéra la prisonnière de ses liens pour mieux l'examiner, rendus confiants par sa petite taille et son manque de force. Tous l'entourèrent à quelques pas pour l'empêcher de fuir et pour l'observer. La femelle était une très jeune adulte. Les hommes furent stupéfaits de ce qu'elle ressemblait à une femme mise à part sa petite taille, comme si l'on avait fait une réduction. Avec son mètre de hauteur, elle aurait été très belle si elle avait été une humaine. Une femelle très très attirante.[1-3]

La concubine aimée

Tu fus si belle
Et pourtant tu n'es plus là
Tes pas ne portent plus tes mules dorées
Sur les lames bruissantes du parquet verni
La fenêtre est close par un lourd volet opaque la pièce est froide
La poussière brune partout s'est insinuée
Des feuilles jaunies d'acacia se sont glissées par la porte disjointe
Derrière le dos d'un meuble bancal une brise a fait se perdre
Le dernier mot d'amour que tu écrivis
Je t'aime à celui qui jamais ne put le voir
Et dont l'âme inquiète crut en ton oubli
Avant que la mort ne t'emportât

Inconnu, date inconnue

Les hommes demandèrent à Prodicos que l'on envoyât un nouveau « commando » pour faire d'autres prisonniers. Prodicos y consentit. Ce furent pas moins de quatre autres expéditions qui ramenèrent cinq femelles et un mâle. Malheureusement le mâle, insuffisamment surveillé, parvint à s'enfuir. Deux jours plus tard, au milieu de la nuit, une troupe de plus de cinquante êtres, noyée dans les ombres des feuillages, prit pied sur le plateau, entoura en silence le campement et soudain se précipita sur les dormeurs. Ils tuèrent avec leurs bâtons neuf hommes et emmenèrent avec eux les prisonniers.

Le choc fut rude. On enterra les morts. Prodicos décida une expédition sur le plateau où se tenaient les êtres pour les châtier de leur audace. On plia bagage. Les hommes étaient furieux. La progression fut rapide, bruyante et dévastatrice. Nul ne s'arrêta pour porter secours aux deux victimes de pièges. S'il y eut si peu de victimes, c'est parce que plusieurs des pièges avaient été sécurisés par Amintas, Nisos et Agathon dans leur reconnaissance du terrain ennemi. La troupe fut si rapide dans son mouvement que les êtres n'eurent pas le temps de se préparer à l'assaut. L'affolement prévalut chez eux. Ils dégringolèrent en hâte de leurs nids. Les hommes les attendaient au sol. Ce fut un massacre : deux hommes et cinquante êtres périrent. On ramena dix prisonniers dont six femelles.

L'incroyable se produisit. Au milieu de la nuit, des hommes qui s'étaient concertés entre eux dans la journée, s'approchèrent des femelles prisonnières et s'accouplèrent à celles-ci. Le manque de femmes pourrait être invoqué comme excuse. Ce genre d'accouplement, avec des espèces non humaines, n'est en fait tolérable que de la part des dieux. C'était usurper des privilèges supérieurs. Prodicos entra dans une colère folle. Il ordonna que l'on exécute tous les prisonniers mâles et femelles. Ce qui fut fait sous les yeux des violenteurs qui en gardèrent un fort ressentiment. Aussi, lorsque, peu après, Prodicos donna l'ordre de lever le camp pour revenir sur la côte et tenir un conseil avec les membres de la *boulé* et avec Cléomène, certains refusèrent de l'accompagner. Pour ne pas ouvrir un conflit dans la communauté des hommes, Prodicos décida enfin de partir avec ceux qui voulurent bien le suivre. Ceux qui restèrent partirent à la recherche de nouvelles femelles pour se vautrer dans les plus ignobles déviations sexuelles. Pire que les crimes de Sodome, pire que les crimes de Gomorrhe et pire que le péché d'Onan pourtant le pire de tous. Mais nos ancêtres étaient païens. La morale était autre dans l'Antiquité. Zeus lui-même ne pratiquait-il pas ainsi ?

La stupeur en Nouvelle Macédoine : début de scission dans la communauté

Les implantations humaines furent toutes averties. Ce fut la stupeur. Contrairement à ce que pensaient les membres de la *boulé*, qui visaient par leur information à mettre en garde, nombreux furent ceux qui se dirigèrent vers les lieux d'établissements des êtres. Ce fut une véritable ruée. Une grande partie des mâles fut tuée et de

nombreuses femelles faites prisonnières. La ressemblance de ces êtres avec des êtres humains — de surcroît, ils semblaient dotés de la parole — empêchait, si ce n'est leur petite taille et leur crâne proportionné à leur taille, comme si l'on avait réduit un humain par quelque procédé magique, qu'on les prît pour des animaux et ils attiraient tous les hommes qui avaient des difficultés à accéder aux femmes. Le problème était grave et menaçait la colonie de scission. Cléomène alla trouver ce qu'il appelait les « mutins » puisqu'ils échappaient à son autorité. Il leur proposa de mettre un bateau à leur disposition et une partie de l'or, pour qu'ils essaient de retourner vers la civilisation grecque. Au bout de quelque temps se dessinèrent des lignes de fracture chez les mutins. Ils se donnèrent pour chef Pyrrhon qui entama les négociations. Ce n'est pas un bateau, mais deux — peut-être trois — qu'ils obtinrent, des vivres en abondance pour plusieurs mois, le pilote qui avait si tragiquement échoué à les mener à bon port, et surtout une partie importante du stock d'or. Cette partie n'est pas chiffrée. La perspective d'un retour, avec la possibilité pour chacun de s'établir riche dans une terre civilisée malgré les dangers du voyage convainquirent les mutins. D'autant que le pilote disait avoir suivi les modifications du ciel étoilé lors du malheureux périple qui les avait amenés en Nouvelle Macédoine et qu'il pourrait retourner vers la Méditerranée. Cinq ans après leur arrivée, quarante ou cinquante Grecs se réembarquèrent pour la haute mer.

Peut-être ces départs furent-ils une bonne chose. La communauté, se purgeait ainsi d'éléments trop contestataires. Voici ce qu'ajoutent les manuscrits vaticans :

« Les Grecs désireux de retourner chez eux confièrent leur vie au pilote. Ils pensaient qu'étant venus jusqu'au fin fond de l'océan, ils pouvaient, avec la grâce des dieux, retourner d'où ils étaient partis. Contrairement à leurs craintes, le voyage de retour sans être facile se solda par le succès. Ils ne parvinrent pas en Babylonie comme ils l'auraient voulu au départ et où ils croyaient que se trouvait encore Alexandre — en effet, ils avaient été séparés des troupes longtemps avant la mort du roi —. Mais, poussés par les vents, par les tempêtes, aidés par les rames, ils aperçurent les côtes d'Afrique et cabotèrent ensuite le long de ces côtes. Lorsque le pilote put apercevoir l'étoile du Nord, que l'on observe dans nos contrées, le ciel devint pour lui plus familier et il fut en mesure de guider sans erreur les deux bateaux vers des terres propices. »

La mort du Chef

Le fracas des armes ne cessait de s'enfler et les cris
Les singes rusés avaient tué bien des nôtres de leurs bâtons aigus
Que le feu rend plus durs que le plus dur des aciers
Ils avaient tué bien des nôtres perdus dans les puits sans fond/
/de la terre perfide
Ils avaient tué de leurs pièges invisibles de leurs boules meurtrières
Des arbres qui s'abattent et broient les compagnons
De leurs frondes qui percent les crânes
Ils avaient tué
Tué
Prodicos hurla : « C'est assez ! ».
Il poussa un cri puissant qui ébranla la voûte des cieux
Et s'élança impétueux comme un torrent charriant des rocs/
/dévale la montagne
Au milieu de la mêlée
Il choisit le chef des singes se précipita sur lui et de son glaive
Plus tranchant que le vent froid de Cilicie que le vent froid d'hiver
Il le coupa du crâne au pubis et/
/avant que les deux morceaux aient pu se séparer
D'un grand mouvement de taille/
/tenant son épée par le pommeau au contact de son armure
Et tournant de tout son corps/
/il coupa encore en deux au-dessus des hanches l'horrible animal

Nicanôr, *Cléomène*

Nos Grecs (*nout zanset*) longèrent les côtes d'Afrique qui bordent la Mer Rouge et parvinrent en Méditerranée par le canal du Pharaon Néchao que Ptolémée, qui régnait alors en Égypte, avait fini de faire désensabler, les travaux ayant été lancés par Alexandre lorsqu'il fonda Alexandrie.

L'extermination des anthropomorphes

Les choses ne s'arrangeaient pas en Nouvelle Macédoine. Nombreux furent les hommes qui, après le départ des Grecs mécontents, montèrent des expéditions vers les lieux laissés libres dans le cirque. Les femelles les fascinaient. Mais ce n'était pas pure

motivation scientifique. Les copulations reprirent. Les Grecs n'avaient pas notre façon de voir et les accommodements avec la nature les gênaient moins que nous. Sur une terre nouvelle, ils se prenaient pour des dieux. Ils constituaient en effet une spécificité forte dans le genre humain voulu par le roi des dieux.

Cela ne pouvait plus durer. L'autorité de la *boulè* s'effilochait. Une expédition, partit de la côte et investit le territoire des êtres. Un carnage s'ensuivit. La force des hommes, plus grande que celle des anthropomorphes, les épées, permirent une extermination presque totale.

Mais les Grecs pervertis avaient eu vent de l'expédition. Ils avaient mis à l'abri une centaine de femelles, au plus profond de la forêt du Tapcal et, amers, ils s'installèrent là, copulant et, disaient les vertueux hypocrites qui voulaient que cela cesse, parce qu'ils étaient jaloux de ces femelles trop belles, plus belles parfois que leurs propres femmes, zoophilant.[4-7]

Les fleurettes — ***Poèmes Saphiques*, Saphique XXXII**

Je croyais n'avoir qu'une blonde fleurette
Mais tu m'as montré Sapho
Combien la marguerite est belle aussi
Que les femmes en leurs jeux d'amour
N'utilisent point
Tu as posé ton doigt entre tes lèvres
Puis tu l'as glissé en mes plus sombres replis
Et il a fait naître en mon ventre d'inavouables désirs

Inconnu, vers 300 av. J.-C.

Les manuscrits sont peu explicites sur la suite des événements. Certains passages laissent entendre que ces anthropomorphes pourraient être une autre race d'hommes. D'autres passages laissent entendre que les copulations portèrent des fruits : de beaux bébés, de taille intermédiaire entre les Macédoniens qui étaient de grands gaillards taillés pour le combat. S'il est vrai que les copulations ont été bénies par Zeus, c'est que les anthropomorphes étaient vraiment des êtres humains.

Parmi nos collègues archéologues, il n'en manque pas pour souligner que les descriptions de ces anthropomorphes effectivement

ressemblaient à celle de l'homme de Florès, qui est *homo sapiens* comme nous.[8-13] Il existe bien des pygmées en Afrique dont la taille est de l'ordre de 1,25 mètres. Pourquoi n'y aurait-il pas des hommes de un mètre ? Mais comment, il y a 20 à 30 000 ans, l'homme de Florès a-t-il parcouru de telles distances en mer depuis le Sud Est asiatique, et que cherchait-il dans l'Océan Indien ? C'est là un mystère de plus que seule la Providence connaît, et Zeus qui ne fait qu'un avec la Providence. Zeus préparait le nid de la créolité, et constituait le bouquet génétique propre à réaliser ses desseins.

Le développement libre de la communauté des humains put reprendre, mais les manuscrits ne mentionnent pas le devenir des enfants fruits des relations sexuelles des Grecs avec les femelles de Florès. Il y a tout lieu de penser que les femelles furent intégrées à la population de Nouvelle Macédoine, et que les enfants nés de ces unions furent élevés comme des Grecs qu'ils étaient, et se mélangèrent peu à peu au reste de la population devenant une des composantes du peuple élu.

Cela avait été une extermination rondement menée. L'histoire des Etats-Unis d'Amérique, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, du Canada etc. montre que seules ont réussi les colonies où les occupants primitifs ont été effacés par les nouveaux arrivants. Qui va évacuer aujourd'hui les États-Unis pour laisser le pays aux « Indiens », occupants primitifs ? Qui va évacuer l'Australie pour laisser le pays aux aborigènes ? Certes, en Nouvelle Macédoine, les occupants primitifs de Florès avaient un statut étonnant, et de plus ils n'occupaient qu'une très petite fraction de l'île. Nos ancêtres ne sont donc tout au plus coupables que d'une perturbation écologique. La petite taille de certaines populations humaines, replacée dans les variations génétiques de notre espèce, peut souvent être attribuée au fait que ces populations vivent dans des espaces enclavés, étroits, et doivent s'adapter aux aliments disponibles. Ceux qui ont moins de besoins trouvent à se suffire et sont privilégiés dans la loterie génétique. Les petits sont avantagés. Les grands ont tendance à mourir de malnutrition, avant de se reproduire. Les êtres étaient donc de vrais *homo sapiens* adaptés à un isolat pauvre. Ils ne différaient des Grecs que par leur petite taille.

Ainsi, le Réunionnais actuel, qui a été ressourcé dans le passé aux dimensions premières de la nature, n'en est que plus unique dans son humanité. Il est métissé de ce qu'il y a de plus grand, le sang du plus grand des rois qui ait existé sur Terre, et aussi de ce que l'homme peut

représenter de plus humain, de plus pur, **avant la chute du péché originel**. Le sommet de notre métissage est constitué par les populations d'êtres réfugiées dans le cirque dit aujourd'hui de « Cilaos », qui venaient d'Indonésie où l'on trouva, il y a peu, des traces de leurs habitats.

La Genèse ne fait état que d'hommes de taille standard. Le péché originel a été commis par un Adam et une Ève de taille analogue à celle de l'homme actuel. Il n'y a pas eu de mutation génétique considérable depuis que nos parents étaient dans le jardin de l'Eden où ils fautèrent. L'homme de Florès, notre ancêtre, qui vivait loin de l'Eden, n'a pas été affecté par le péché originel. Il est pur. Ses gènes ne portent aucune faute, aucune erreur. S'il avait été présent dans le jardin d'Eden, les écrits sacrés le signaleraient. Nous sommes pour partie constitués des gènes de cette humanité qui n'a pas commis la faute originelle, qui n'a pas chuté. Ceci nous attribue une place supérieure dans l'humanité et constitue une dimension forte de notre caractère de peuple élu. A ce titre, on le comprendra, le Réunionnais ne peut tolérer l'humour. C'est un crime de lèse majesté. L'humour à notre égard c'est du racisme. *Respètanou !*

Dieu fit tourner en rond, et en bourrique, les Hébreux dans le désert du Sinaï pendant quarante longues années. Ils péchèrent maintes fois, au point de provoquer Sa colère. Les Chrétiens, que Dieu choisit ensuite, durent souffrir des persécutions dans l'Empire Romain, ils allèrent jusqu'aux Amériques et plus loin encore pour porter la parole du Seigneur. Les Musulmans durent quitter leur désert d'Arabie pour partir à la conquête du monde et le soumettre. Tous furent traités d'une façon étonnamment divine. Nos ancêtres, si l'on considère notre composante la plus ancienne venue de Florès, ont dû traverser l'Océan Indien de bout en bout, et pour ce qui est de notre composante grecque, errer plusieurs milliers de kilomètres sur le vaste océan d'amertume. Comme quoi, un dieu ne choisit son peuple élu que lorsque celui-ci s'est montré digne de lui par son acharnement, sa capacité à entreprendre et qu'il a effectué un parcours de mobilité.

Références

1) C. DARWIN, *L'homme de Florès*, London, Humanismes, 1850
2) J. CHIRAC, *Les arts premiers des humanités premières. Le nouvel art moderne de l'homme de Florès*, Paris, Musée de la Marine, 2006
3) A. ACTUPE, *Les pratiques zoophiles selon les religions des livres*, Paris, Pratiques, 2003

4) C. von LINNÉ, *L'homme de Florès, sapiens ou sapiens sapiens ?* Paris, J. Wrinn, 2005
5) G. CUVIER, *Vestiges archéologiques de l'homme de Florès*, Montréal, Floruit, 2006
6) M. PALÉOLITHIQUE, *La navigation en haute mer au trentième millénaire av. J.-C. Comment l'homme de Florès a traversé les mers*, Louvain, Chrisma, 2006

* * *

Les poèmes ci-dessous sont datés de la période où les Grecs firent la découverte de l'homme de Florès, et surtout de sa femme. Cette dernière les changeait de leurs sculpturales amazones.

Nudité

Tu n'a pas de seins tu n'as pas de fesses mais un charme fou
J'aimerais mordre à vives dents
Ta prairie moussue
Le long ruisseau d'Aphrodite et son fruit délicat de corail clair
Mordre pleinement
Un charme fou
Quand tu étires tes longs muscles blonds sur le grand sable blanc
Au soleil toute nue

Les vendanges insalubres

Issues de quelques caves fétides
Obscures et mal lavées
Les traînées de tes pertes blanches
Sur tes cuisses vultueuses
Fleurent le champignon de vendanges insalubres.

Tes fesses
Comme des camemberts trop faits
Suintent
De ta culotte molle

Arrogance

Non mais vous là on ne touche pas
Vous n'êtes pas de ma génétique
Je suis la grande réussite de Dieu
Je suis une femme

Revivre

Lorsque je rassemble tes fesses éparpillées
Entre mes doigts
Pour combler leur fuite pesante
Tu revis en ta fleur une fois encore
Dans le cercle étroit où mon corps te contraint

Vive la viande

Atréatis est lippue
Elle a les fesses protubérantes et dodues
Hautes
Tressautantes
C'est une femme cuissue
Fessue
Les tétons abondants jaillissent partout
Ah qu'il est bon de la manipuler
De l'empaumer
La malaxer
La secouer
La baratter
Que vos chairs sont admirables
Auriez-vous donc aussi une âme
Cuissue fessue lippue
Vous êtes à souhait
De toutes vos bontés
Merci madame

Vive la viande
Vive la mortadelle et le pâté

Une femme que le poète n'aimait pas

Sur ses longues échasses perchée
Sa chair pâle, excessive,
Gluantait de lourdeurs, sautait, n'en pouvait plus.
Elle allait ahanant, cahotante et poussive,
C'était une jument en-
Combrée d'un gros cul.

Gynéphile, *date inconnue*

Les voix tues

Heureux l'apôtre qui n'a pas écrit son évangile
Heureux le prophète dont la voix s'est toujours tue
Heureux celui qui domine et se tait
Celui qui a laissé fermée sa porte
Heureux le sourd au cœur muet
Seul le poète ici a le droit de parole
Seul lui a le droit de chanter
Bienheureuses dans l'ombre les voix
Qui à jamais ont su rester mortes

Ouf !

Tu m'as rassasiée tu m'as mordue
Je suis épuisée je suis morte
Je n'en peux plus
S'il te plaît s'il te plaît
Sur ta couche
Écartèle-moi donc une fois encore
Crucifie-moi
Avec de très gros clous
Tue-moi une fois de plus
D'une telle mort
Je veux être mille fois morte

Chapitre IX

La venue des saints hommes

Chrysos et ses messages

La Nouvelle Macédoine petit morceau de Grèce détaché de l'Europe, doucement léchée par les vagues des tropiques, va rester à l'écart de la chrétienté, puisque l'éloignement rend difficile toute relation avec la Méditerranée.[1] Nos ancêtres ne recevront pas le message du Christ. Est-ce qu'ils resteront un pur rameau de l'Antiquité qui se mélangera aux arrivants du 17e siècle ? Est-ce que nos ancêtres sont condamnés, comme ces nouveaux-nés morts avant leur baptême, aux Limbes où ils sont séparés de Dieu, parce qu'ils n'ont jamais reçu le message qu'il a délivré aux hommes en envoyant son fils sur Terre ? Plus exactement en s'envoyant lui-même sur Terre pour qu'il y souffrît et rachetât à son égard le péché originel de l'humanité commis envers lui-même. Ne connaîtront-ils jamais la flamboyance de la Parousie, lorsque Dieu paraîtra à la face de tous, pour juger les hommes, punir les Méchants et récompenser les Bons ?

Certains passages des manuscrits métalliques du *Trésor 2* permettent de penser que nos ancêtres n'ont pas été coupés du message christique. Nous savons, d'après le *Livre de Mormon* que le Christ est allé aux Amériques, pour y délivrer sa parole. Pouvait-il ignorer un si grand continent ? S'il l'a fait pour les Peaux-rouges, pourquoi ne l'aurait-il pas fait pour les Grecs de La Réunion, plus aptes à comprendre son message, car le Christ, étant juif, était imprégné de culture hellénistique ? Jésus parlait grec. Israël avait été grecque depuis Alexandre, avant de passer aux Romains dont la bonne société s'exprimait plus en grec qu'en latin.

Peut-être trouverons-nous, si nous parvenons à le récupérer un jour, dans le *Trésor 1* le récit détaillé de la venue du Christ chez nous

apportant la bonne nouvelle. Peut-être est-ce pour cela que La Réunion est une terre riche d'amour — un amour absolu — entre les hommes des diverses ethnies ou communautés qui l'habitent, une terre d'une grande religiosité où même les particuliers peuvent avoir des activités thaumaturgiques et que, en vertu du message de bonté du Christ, toutes les religions peuvent s'y pratiquer. Voici les phrases que l'on peut lire dans les derniers textes du *Trésor 2*, dont nous pensons, sans bien sûr en avoir la certitude, qu'elles pourraient concerner le Christ, dont la venue était conforme aux grands desseins qui avaient été envisagés par Zeus pour nous :

Sublime

Fraîche dans tes jeunes quatorze ans
Préoccupée seulement de ce petit chat qui t'égratigne
Gentille boule mousse
Et de la faveur que tu noues rose autour de son cou
Ô toi chatte aux parfums vierges
Tout à peine en ta fleur encore éclose
Pleine de grâces timide jeune fille
Au fin visage dont les grands yeux s'étonnent
Tu n'as dans la tête que candeurs rêves et adolescentes voluptés
Mais ton enfance retenue est trahie
Mais ton intelligence que chacun loue est trahie
Refoulée
Mais tout en toi d'être humain raisonnable est trahi
Nié
Tu es tout entière trahie absolument trahie
Par la superbe et large somptuosité de tes fesses

*

Comment l'homme peut-il voir un être qui pense
Quand trop sublimes sont les chairs de la femme

« Et il vint l'Auréolé, le Béni, sur notre terre isolée de toutes parts, et des fautes du reste de l'humanité, par l'immense étendue océanique. I vint vivre au milieu de nous. Il arriva avec deux femmes, sa mère e une jeune amie de sa mère, sur une petite barque au matin d'une aub éclatante. Tous furent stupéfaits, car comment traverser les vague furieuses des océans sur un tel fétu, sans rame ni voile ? Il march parmi nous, enseignant et bénissant hommes, femmes et enfants. Et

peuple s'amassait autour de lui, où qu'il prenne la parole. Le peuple le suivait sur le plus haut sommet de l'île, où tous sauf lui arrivaient épuisés. Le peuple le suivait dans la ravine la plus étroite, la plus sombre et la plus fraîche, lorsque les chaleurs empêchent les hommes de travailler dehors. Les deux femmes, voilées, comme recluses en un temple derrière leurs tissus, passaient leurs journées en prières et comme on lui demandait pourquoi elles priaient tant, il répondit qu'elles restaient en communion avec Zeus son père pour que celui-ci le guide dans la délivrance de la bonne parole.[14] Il apporta l'amour à chacun et tous en furent transformés. Il déclina les offres nombreuses des femmes qui se sentaient attirées par sa grande beauté et son charisme, disant qu'il n'était pas intéressé par les félicités terrestres mais que ses aspirations étaient dans un autre monde. Il aimait deviser et se promener avec elles. Mais il les instruisait et leur enseignait la dignité de leur état de femme, la beauté de leur condition de mères. Tant qu'il resta parmi nous, nul ne s'abaissa au moindre larcin. Chacun se sentait imprégné par sa sagesse et sa bonté. Chacun se sentait attiré par sa perfection.
Un jour, en fin d'après-midi, il repartit avec les deux femmes qui l'accompagnaient. Il dit qu'il avait encore de nombreux peuples à visiter, des contrées immenses dont nous n'avions jamais entendu parler, auxquels il devait apprendre l'amour. Certains, prêts à tout quitter, voulurent l'accompagner, mais il montra d'un geste calme sa barque et dit que même lui ne pouvait faire en sorte qu'elle contînt cent personnes. Il partit, debout dans son embarcation, les bras levés vers le ciel pour saluer le peuple sur la grève et le bénir. Il partit sans voile ni rame, sans nourriture, sans eau, poussé par des courants propices vers le soleil couchant. » (*Les manuscrits métalliques*, par la suite dans nous les noterons *Les MM.*) (*Les MM.* C4Fδ-T2T)

Le manuscrit revient sur le départ de cet être aimé et fait état de la douleur et du désarroi de la population de Nouvelle Macédoine :

« Tous allaient gémissant et versant des larmes. Comment le sort pouvait-il être si contraire à un peuple si exemplaire ? Les gens étaient frappés d'apathie. Peu à peu les larcins recommencèrent, les disputes s'enflèrent, les rixes devinrent quotidiennes, mais cette propension que recèle chaque homme à se baigner dans le mal n'atteignit jamais le niveau de ce qui se pratiquait avant la venue de l'homme sacré. Il semble que celui-ci avait pacifié les cœurs. Chacun se souvenait de

l'époque de perfection que la population avait connue dans le bonheur. » (*Les MM. C10Fω-T2T*)

Cet état d'équanimité, de bonté, d'attention envers l'autre est resté dans le cœur de l'Homme Réunionnais. Nous avons bien assimilé le message de bonté et de droiture du saint homme. Ce qui pouvait nous manquer de perfection — si peu — nous l'acquîmes lors de sa venue.

Honnête vengeance

J'ai sucé la moelle de tes os
Toi le guerrier géant qui frappait ta cuirasse
De ton épée de bronze dur
Qui roulait féroce le blanc de tes yeux
Sur ta peau sombre
Dans le vacarme assourdi

Je t'avais dérangé
Méticuleux soldat des causes barbares
Qui toujours sur le champ remet sa besogne cruelle
Et les femmes la tenaient
Youououyououyououyouyou
Tu as couru sur moi pour m'embrocher
J'ai fait un petit pas vivement sur ma gauche
Tu as été emporté par ta fougue stupide
Et ma dague a fouaillé ton bas-ventre nu

J'ai mangé devant toi et tu hurlais
Tes testicules bien cuits
Alors que tu n'étais pas encore mort
La bave suintait entre tes lèvres bleues
Et tes dents sur ta langue mordue
Les yeux révulsés le souffle rapide et court
En chicots éclatés
Que j'avais détruites à coups de mes bottes

Je ne tolère pas
Non je ne pourrai accepter jamais
Que l'on viole puis qu'on éventre la femme que j'aime

Polyperchon, *Désirs*, vers 250

Le messager de bonne nouvelle fut appelé Chrysos, l'Or, le Doré en grec, car une lumière brillante, s'échappait de sa tête, et dessinait

un cadre circulaire à ses cheveux foncés qui descendaient en boucles sur ses épaules. Dans son visage méditerranéen de type moyen-oriental, ses yeux noirs sur sa peau claire délicatement bronzée, qui se détachaient sur le fond doré brillant, acquéraient une profondeur aux abîmes insondables. Cette lumière imposait le respect. Tous ceux qui avaient vu ses yeux repartaient subjugués. Ils étaient persuadés qu'ils pourraient faire tous les efforts possibles pour devenir bons.

Souvent, le peuple essayait de lui faire dire son nom. Il répondait :

« Vous n'avez pas besoin de savoir mon nom, mais de vous rappeler ma parole. Vous n'avez pas besoin de savoir mon nom, mais ce que je suis et ce que je suis est là devant vous. Je suis celui dont le père est. Je suis celui dont l'esprit est uni au père. Je suis celui fait homme et qui néanmoins ne fait qu'un avec son père et avec l'esprit. » (*Les MM*, Paroles de Chrysos, Supplément 3-15)

Les phrases ci-dessous sont assez étonnantes. Mais Chrysos s'adressait à des Grecs, portés vers la philosophie et la réflexion :

« Malheureuse la chair qui dépend de l'âme. Malheureuse l'âme qui dépend de la chair. Heureuse la chair qui ne dépend que de la chair. Heureuse l'âme qui ne dépend que de l'âme. Mais heureux l'homme qui dépend du désir de la femme. Heureuse la femme qui dépend du désir de l'homme. » (*Les MM*, Paroles de Chrysos, Suppl. 3-17)

Concentrée

Par un beau soir d'été tu fus entre mes bras
Derrière le paravent des roseaux fragiles
Dont la brise avec lenteur les plumets blancs agite
Sur la mousse épaisse chaude et souple
Et sans cris sans soupir concentrée
Tu m'apportas dans l'ombre ta première fois

Polyperchon, *Désirs*, vers 250

Chrysos enseignait encore : « Que celui qui cherche, soit toujours en quête jusqu'à ce qu'il trouve. Quand il aura trouvé, il sera dans le trouble, ayant été troublé, il s'émerveillera. Il comprendra et sa compréhension du Tout lui donnera le pouvoir sur le Tout. Que celui qui est animé de désir cherche la femme capable d'apaiser son désir. Il en sera d'abord troublé, mais sa chair et son âme ayant été apaisées, il s'émerveillera de la puissance de la femme et comprendra le Tout.

Ayant compris, sa puissance alors sera égale à celle de la femme. » (*Les MM*, Paroles de Chrysos, Suppl. 4-22)

De même : « Vous vous endormirez et vous vous réveillerez. Vous vous endormirez et vous vous réveillerez. Vous vous endormirez et vous vous réveillerez… et cela peut-être plus de soixante-dix-sept fois sept fois. Soyez bons. Aimez-vous les uns les autres, et un jour vous ne vous endormirez plus. Vous serez tous éveillés, unis dans le sein de mon père Zeus, avec moi, et avec l'esprit qui à trois ne faisons qu'Un. En vérité, en vérité je vous le dis : la fornication crée l'orgasme. Soyez réveillés pour cela, parce que l'orgasme est bon. » (*Les MM*, Les paroles de Chrysos, Suppl. 4-33)

« Hommes, pour vous libérer de la femme, pénétrez sa chair et jouissez d'elle. Femmes, pour vous libérer de l'homme faites-vous pénétrer et jouissez de lui […] Les désirs de la chair doivent s'accomplir pour que l'âme soit libérée. Quand un homme est prisonnier de l'amour d'une femme, qu'il s'unisse à elle jusqu'à s'en lasser et ainsi il se libèrera. » (*Les MM*, Paroles de Chrysos, Suppl. 4-34)

Oubli

Les yeux grand ouverts noyés dans le vide
Sur la couche rustique des herbes amassées
Dévêtue dénudée hors de ton corps
Les chairs pressées cassée meurtrie
Ton esprit s'évade
Oubliant le grand viol qui t'a tuée

« Je délie sur terre, comme seront déliés au ciel tous les garrots et tous les liens que l'homme met à l'homme. Je délie tous les fardeaux que l'homme impose à la femme. Je délie l'enfant né et l'enfant à naître. Que chacun refuse toute chaîne pour lui et pour les autres. Que chacun d'entre vous aille libre dans un monde libre. Qu'il ne fasse pas aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fasse. Si l'un d'entre vous devait avoir un maître qui le lie, qu'il lie le maître puis le délie, comme cela le maître ne liera plus jamais un autre homme. Tout homme doit être libre pour reconnaître Dieu. Le lien qui garrotte l'homme empêche la prière sincère de se formuler et de s'épanouir. De même, que l'homme ne lie pas la femme et que la femme ne lie pas l'homme. Qu'ils aillent tous les deux là où les portent leurs désirs

l'un pour l'autre. Les désirs sincères sont une prière qui monte vers Dieu. » (*Les MM*, Paroles de Chrysos, Suppl. 5-2)

Propos qui condamnent l'esclavage et prônent la liberté pour l'homme, au nom du besoin qu'il en a pour une prière sincère et véritable. C'est ce message que le christianisme essaiera de mettre en œuvre en Occident au milieu de bien d'hypocrisies. Il lui faudra près de deux mille ans pour y parvenir, mais son enfant : la Civilisation européenne, sera la première à libérer l'homme de l'esclavage. Les messages de Chrysos rejoignent ceux du Christ. Souvent, ils sont plus joyeux, car pourquoi un message serait-il triste et une religion sévère ?

« Allez par les bois et les champs, écoutez les trilles des oiseaux, folâtrez, aimez ce que Dieu a fait pour vous, de la fourmi qui s'affaire sous vos pas jusqu'aux nuages du ciel. Criez, chantez, honorez le seigneur ainsi. Et le soir rentrez au logis, en paix avec vous-mêmes et avec le monde, en paix avec le seigneur et ne manquez pas alors d'honorer la beauté de vos compagnes pour votre plaisir et pour leur plus grand plaisir. » (*Les MM*, Paroles de Chrysos, Supplém. 5-22)

Mille neuf cent soixante deux

Souvenez-vous tous Alger mille neuf cent soixante deux
À elles quatre qui gémissaient suppliaient imploraient
Au moment de la justice et de ma vengeance
Abjects fantômes de ce qu'il y a de pire dans le cœur des femmes
À elles qui te tenaient
Pendant qu'avec de grands couteaux de bouchers
Ils extirpaient de toi tes douceurs féminines
Et que tu gémissais hurlais suppliais pleurais implorais
Je n'ai pris que leurs yeux

Inconnu, *Visions de la beauté*, vers 350

Note : ce poème a été difficile à traduire. Nous avons fait un parallèle avec l'histoire de France pour en retranscrire l'esprit plus que la lettre

---

« Hommes, ne repoussez pas la femme qui vient vers vous les yeux brillants de désir, revêtue de ses parures les plus fines et des parfums qui soulignent sa beauté. Femmes, ne repoussez pas l'homme lorsqu'il s'approche de vous en souriant le corps plein de désirs. Pourquoi voudriez-vous que la vie soit triste ? La vie doit être une grande joie.

Fuyez tous ceux qui vous veulent tristes car, de votre tristesse, ils feront leur plaisir égoïste. Fuyez ceux qui vous veulent en prière toute la journée car le père jamais n'a demandé le renoncement à ce qu'il a fait pour vous. Pourquoi le Père aurait-il besoin de vos prières et de votre soumission, puisqu'il est tout et n'a besoin de rien ? Fuyez ceux qui veulent vous parler en son nom et vous envoyer propager sa parole ! Dieu sait parler dans le cœur de chaque homme quand il le veut. Fuyez ceux qui veulent que vous vous battiez pour lui ! Comment pourriez-vous aider sa toute puissance de vos faibles bras et de vos forces chétives ? » (*Les MM*, Paroles de Chrysos, Suppl. 6-2)

« Accomplissez-vous les uns les autres. Prenez votre désir et transformez-le en plaisir. C'est le fils du père qui vous le dit : allez joyeux dans la vie comme je vais par les chemins de ce monde sans bâton ni besace, allez insouciants car en votre île si belle c'est le père qui a tout prévu pour vous.» (*Les MM*, Paroles de Chrysos, Suppl. 6-11)

La musaraigne

Dans les crissements et stridulations de quelques cigales
Encore dans la pénombre acharnées
La vieille chouette du haut trou de son chêne
Commence à parcourir de son œil froid et analyser
Les mouvements souples ou furtifs dans le sous-bois
Et ses branches emmêlées
Elle surveille
L'oisillon tout tendre qui va tomber de son nid
Délicate friandise
Le chaton perdu le lapereau en émoi
Le rat blessé qui se traîne
La musaraigne imprudente qui glisse son long museau
Entre les feuilles les brindilles et les aiguilles des pins
Dont le sol est tout éparpillé
Pour faire son régal d'un gland racorni d'une graine perdue
Sans savoir que le bec crochu là-haut
Va bientôt fondre sur son dos et la dépecer

Mus, *Visions de la nature*, vers 350

« Le corps épanoui appelle le corps épanoui. L'homme et la femme s'appellent l'un l'autre. L'âme juste appelle l'âme juste. Le désir

appelle le plaisir. Soyez unis comme le battant et la cloche sont unis et que le battant tire de subtiles harmonies de son enveloppe frémissante.» (*Les MM*, Paroles de Chrysos, Supplément 6-12)

« Ne brisez pas toute passion car la passion c'est la vie. N'acceptez pas toute passion car la passion est l'ennemie de la vie. Hommes, allez vers les femmes ; femmes, allez vers les hommes. Mais n'allez pas vers n'importe quelle femme ou n'importe quel homme. Il faut que le désir soit en vous et que vous l'accomplissiez dans le plaisir. » (*Les MM*, Paroles de Chrysos, Suppl. 6-14)

Ils sont venus

La terre est jonchée des giclées d'un sang limpide
Les troupes en armes sont venues hier soir
Le sol dur tremblait des pas cadencés
Boucliers qui résonnent cris hurlements déchirements douleurs malheurs
Corps que l'on taille chairs que l'on arrache
Rires
Incendies trop clairs dans la nuit opaque
Les troupes ont tué elles ont mordu elles ont vendu
Les chaînes ont pesé sur de jeunes cous graciles
Sur des chevilles lacées de cordelettes fines
Viandes que l'on tâte que l'on repousse ou que l'on prend
Et le cortège s'en est allé gémissant et sinistre
D'enfants blessés de jeunes femmes fragiles
Ou ce qu'il en reste
Les troupes en armes sont venues hier soir
Le sol dur tremblait des pas cadencés
La terre est désormais jonchée des longues giclées brunes
D'un sang trop jeune d'un sang trop limpide
Et ton corps est resté là nu sans personne émouvoir sur les ordures
Après le viol éventré

Théophile, *Les malheurs de la guerre*, vers 300 av. J.-C.

« Tout ce qui est composé sera décomposé. Tout ce qui est lié sera délié. Même vos amours devront changer. Ne craignez pas d'aller où vos pas vous conduisent et où vos désirs vous appellent. Si vous avez le cœur pur tout ce que vous ferez sera pur. » (*Les manuscrits métalliques*, Les paroles de Chrysos, Suppl. 6-15)

Ne voyons pas dans ces paroles une réminiscence de la physique d'Épicure[2] et du Romain Lucrèce.[3] Chrysos n'était pas matérialiste. Il veut dire que nos bonnes actions comme nos mauvaises seront déliées pour être examinées et nos actes pesés. Dieu est un subtil épicier.

« Ce n'est pas ce qui entre dans votre bouche qui peut vous souiller, mais ce qui en sort. Ainsi, quoi que la femme fasse entrer de l'homme dans sa bouche, elle doit ensuite ne pas le rejeter. » (*Les manuscrits métalliques*, Les paroles de Chrysos, Suppl. 6-17)

Chrysos s'élève contre les interdits alimentaires. L'homme se croit important au point de s'imaginer que Dieu porte attention à tout ce qu'il fait. Aucune nourriture, quel qu'en soit le jour ou l'heure, ne peut souiller, du seul fait qu'elle serait nourriture, l'esprit de l'être humain. Par contre, nos paroles mauvaises sont le reflet de pensées mauvaises et elles sont les témoins de notre souillure morale.

« Qu'importe comment vous vous aimez pourvu que le feu de la passion soit entre vous. Si la femme préfère la femme et si l'homme préfère l'homme, pourquoi Zeus s'en offusquerait-il ? Il n'existe pas qu'une seule voie étroite vers le bonheur. » (*Les MM*, Paroles de Chrysos, Suppl. 6-21)

Nul ne vit Chrysos mettre en pratique ses principes sur les relations affectives entre homme et femme. Or, pourtant, la jeune amie de sa mère était super canon pour ce que des curieux avaient constaté lorsque celle-ci croyait s'être isolée lors de sa toilette. Ceux qui tentèrent de s'en approcher furent repoussés par une force mystérieuse. S'agissait-il d'une vierge consacrée que le Dieu protégeait pour se la réserver ? Nous avons dit aussi que Chrysos n'eut aucune relation sexuelle avec les femmes de la communauté, or il en était de très belles, consentantes, capables de mettre en œuvre avec enthousiasme les grands principes de charité et d'amour que Chrysos leur prêchait. Il aimait cependant s'entretenir avec l'une d'elles parmi les plus belles. Tous les hommes la convoitaient. Leuca était jeune, une quinzaine d'années, bien formée. Blonde, avec une peau de lait et une démarche à faire gémir de désir les plus blasés. Elle descendait de Galactée. Aucun homme ne l'avait possédée. Cela était su de tous dans cette communauté où rien de ce que l'on faisait ne pouvait se cacher aux autres. Chrysos aimait s'entretenir avec elle. Ils se retiraient dans des coins ombragés, calmes, à l'abri des regards. Bien sûr, chacun essayait de percer le mystère de ces rencontres et pensait

surprendre les premiers émois de la jeune vierge. Tout ce qu'ils purent surprendre comme geste d'affection résidait en ce que Chrysos parlait à la jeune fille en prenant ses deux mains et en la regardant dans les yeux. On se lassa de les surveiller, mais les regards traînaient, si bien que chacun était certain, lorsque Chrysos partit, que l'expression de leur affection réciproque s'était limitée à se tenir par les mains.

Revenir

Jeune oiseau épris de changement
Je suis allé par tous les chemins de l'orbe ronde
Furetant grattant curieux et possédé
Du désir de voir de la pulsion de connaître
J'ai vu les monts les fleuves les mers et les océans
Les pluies éternelles
Dans les ciels gris qui se confondent au loin avec leurs horizons fades
Les typhons les ouragans
Les plaines de glaces sur les mers frigides
J'ai vécu parmi des peuples étranges
Que souvent je n'ai pas compris
Ils disaient oil hoc yes ya si
Au lieu de répondre simplement oui
Je me suis bien des fois établi de par le monde
Voulant ici ou là tendre la main
À mes frères
Et bien des fois j'ai repris mon chemin
Déçu par un bonheur qui m'avait fui
Que ne suis-je donc maintenant
Que ne suis-je donc ici aujourd'hui
L'oie sauvage au vol empressé
Pour revenir dans le nid qui m'a vu naître et puis partir
Et retrouver mon cœur qui lui
Je ne sais pourquoi là où je me suis établi
N'est jamais arrivé

Ulysse, *Nostos*, vers 310 av. J.-C.

Chrysos s'en fut. Leuca neuf mois plus tard mit au monde un beau bébé au teint finement bronzé, presque de couleur d'or. Comme tous étaient certains qu'il n'y avait pas eu de relations sexuelles entre Chrysos et Leuca — et comment en douter compte tenu de la jalouse

curiosité que la jeune fille suscitait dans l'esprit des hommes —, cette naissance fut considérée comme merveilleuse, un cadeau des dieux à nos ancêtres. Comme un signe que nul ne les oubliait en Hauts Lieux. Nous savons, effectivement, que cette naissance fut merveilleuse.

On rapporte dans les Évangiles la conception virginale de la mère de Jésus. Ce qui s'est produit une fois dans la nature peut se reproduire. Zeus est en conformité avec la nature, parce que si elle n'était pas conforme à son vouloir, il la changerait. S'il y a donc eu un phénomène étonnant, son caractère étonnant lui vient seulement de ce qu'il se produit rarement et que la mémoire des hommes n'en garde pas le souvenir. La naissance était donc virginale.[15]

Le garçon de Leuca fut appelé Philothée et, dans son âge adulte, il prit la direction de la communauté. Mais le reste du manuscrit qui relate sans doute ses faits et gestes de dirigeant est perdu. Le manuscrit nous signale que sa tendre enfance fut parsemée de manifestations merveilleuses de sa part. Il faisait pleuvoir ou arrêtait la pluie à volonté. Il lisait au plus profond du cœur des hommes et des femmes. Il était juste et bon. Il eut une nombreuse descendance. Comment s'attendre à moins du fils d'une femme qui jamais ne fut fécondée par un mâle de la communauté, et *a priori* par aucun autre, et qui de plus accoucha vierge ?

L'homme sur le petit nuage blanc

Les manuscrits relatent aussi qu'un jour, une dizaine d'années après la venue de Chrysos, un homme apparut à l'horizon comme un point autour duquel tournoyaient des oiseaux. Il vint, porté par un petit nuage, rasant les flots. On vit de loin l'étonnant équipage s'avançant sur une mer d'huile, comme cahotant, le nuage s'amenuisant au fur et à mesure qu'il s'approchait de la terre ferme. En une sorte d'embardée, le météore épuisé vint s'affaisser sur le sable — pffft —. L'homme était nu, gras, aux chairs molles et à la bouche lippue, les yeux mi-clos. Il ne bougeait pas, comme endormi dans une profonde méditation, dans la position calme du lotus.

De longues traînées, des sortes de coulis marron, partaient du sommet du crâne de l'individu, glissaient sur son torse pour inonder son corps. L'ensemble formait un réseau du plus bel effet. Tous observaient cette œuvre d'art. Puis, scrutant avec attention, ils s'aperçurent que c'étaient des chiures de mouettes ! Et les mouettes sont grosses ; elles mangent beaucoup ! On qualifierait aujourd'hui

cela d'art moderne et on le coterait à plusieurs millions d'Euros. Aussitôt, le peuple amassé se mit à rire bruyamment. Ce fut un véritable déchaînement. L'homme gras ouvrit les yeux pour voir ce qui suscitait cette hilarité. Il porta un regard circulaire étonné sur la foule qui l'entourait, comme un regard d'entomologiste, mais plus aigu encore, un de ces regards qui fouillent les âmes et les cœurs. Son nuage gonfla, s'éleva légèrement dans les airs et entoura l'homme, retombé en méditation, ou en catalepsie. Il resta là, suspendu à trois coudées en l'air, pendant deux bonnes heures. Certains lui lancèrent des objets, pas méchamment, mais pour tester la nature de l'apparition. Tous les objets retombaient à une ou deux coudées du nuage sans atteindre celui-ci. Les Grecs étaient perplexes et il en fallait beaucoup dans l'Antiquité pour étonner des Grecs qui jouaient à ceux qui avaient tout vu et savaient tout. Lorsque la nuée laissa apparaître à nouveau le corps du visiteur, celui-ci s'était débarrassé des chiures de mouettes et l'on pouvait admirer son corps gras, à la peau naturellement bronzée, enduit de ce qui parut être une huile parfumée. Il prenait soin de son corps.

Prona, aux multiples amants et aux multiples amours, la plus jolie et la plus mutine de toutes les femmes, s'enhardit et s'approcha de lui à une dizaine de pas. Sa présence aux trois quarts dévêtue et aux chairs comme autant de signaux sexuels abondamment évidents, ne laissait pas le visiteur, lui-même nu, de marbre. Une partie de son corps prit une ampleur manifeste, étonnante même. Il sourit à la jeune femme et lui fit signe d'approcher. Elle vint. Il l'enveloppa dans le nuage et ils restèrent ainsi deux heures à deviser.

On entendait leurs voix et d'autres bruits aussi, venant de la gorge de la jeune femme passionnée, qui ne laissaient aucun doute quant aux activités auxquelles ils se livraient tous deux. Prona ressortit, la démarche indécise, essayant de se recoiffer maladroitement de ses longs doigts écartés et serrant quelques pans de son vêtement — ce qu'il en restait — autour d'elle, le regard parfaitement heureux, un vrai sourire de béatitude bovine, céleste, et amorphe, plaqué sur le visage. Un peu dérangée aussi, il faut bien le dire. Elle fut aussitôt entourée par les autres femmes, qui la soutinrent. Elle semblait ravie, ailleurs, au Sud de l'Épiphanie, en pleine extase, et elles l'emmenèrent avec elles dans la plus proche des habitations.

À la nuit tombante, le sage se retira en son nuage. Les femmes qui avaient écouté le récit que Prona leur avait fait, vinrent rôder auprès de lui, s'avançant aussi loin qu'elles le pouvaient. Quatre d'entre elle

furent admises à pénétrer et à partager l'intimité du visiteur. Les paroles furent vite remplacées par d'autres bruits. Cela dura toute la nuit. Une vraie bacchanale. Le nuage s'illuminait lorsque de longs hurlements syncopés de jouissance féminine déchiraient l'air de la nuit. La communauté, rigolarde, s'était assemblée. Les commentaires allaient bon train et je vous laisse juge des propos qui pouvaient être prononcés. Certains étaient salaces. Et la dignité de la femme ?

L'âme d'un ami très cher

Son âme est une vieille pute en robe de carnaval
Décatie défraîchie salopée
Elle a trempé ses dessous dans les égouts les plus profonds de la terre
Dans de lourdes lavasses putrides et fétides
Essuyant chaque jour d'improbables désirs
Elle a vécu tous les amarrages du monde
Serpillière de tous les plaisirs
Dans les bordels minables des banlieues à taudis
Ses seins traînants flasquochent sur les chairs de son ventre
Grasses et pliées affaissées éclatées
Ses fesses sales lui dégoulinent sur les cuisses
Comme des excréments mal lavés
Elle a mis toutes ses horreurs
Ses splendeurs bigarrées de gris de brun de verdâtre de bile
Elle s'est fardée de vomi de raclure de bidet
Décatie défraîchie salopée
Son âme est une vieille pute en robe de carnaval

Un homme, dont l'épouse avait pénétré le nuage, fut très amer et veilla toute la nuit. Aussi, lorsque les quatre femmes se furent libérées de l'étreinte savante et puissante du visiteur, celle-ci fut-elle la première à récupérer ses esprits sous la volée de verges que lui administra son mari. Les autres se traînèrent alanguies jusqu'à leurs cases où elles dormirent deux jours et deux nuits. Le visiteur parut en pleine forme au matin, sifflotant, reposé, en bien meilleur état que la veille, lorsqu'il était venu épuisé s'échouer sur la grève. Comme soulagé d'une forte tension intérieure.

Neuf mois après, les cinq femmes qui avaient été approchées accouchèrent l'une : de jumelles, deux autres de filles, les autres de

garçons. Les manuscrits relatent le merveilleux qui entoura l'existence de ces êtres au père étonnant. Il serait trop long de le raconter ici.

Les activités du visiteur ne se limitèrent pas à des relations sexuelles, il se promenait sur son nuage, encore que, chaque nuit, il fasse des heureuses, car il était très populaire auprès des jolies femmes qui toutes voulaient goûter ses étreintes savantes et exotiques. La masse de ses chairs, sous lesquelles elles étaient enfouies, semblait leur procurer la félicité.

Ces dames ne furent pas récompensées comme les cinq premières par une maternité. Pour les premières, peut-être avait-il voulu faire un cadeau. Peut-être voulait-il ne pas trop influencer le *pool* génétique de la communauté. Une touche de gènes, pas plus. Allez savoir ce que les sages — celui-ci était un sage, mais pas un ascète — ont dans la tête.

Quoi qu'il en soit, le Visiteur allait dans la journée sur son petit nuage, cahotant, brinquebalant, les yeux mi-clos, parfois dans des postures inouïes vue sa masse. Il ne manquait pas de badauds pour le voir dériver, poussé par la brise, à quelques coudées du sol, un peu au-dessus de leurs têtes, lui-même parfois contorsionné, son gros cul par-dessus sa tête, des morceaux de bras et de jambes pointant dans toutes les directions, au point qu'on eût dit qu'il avait dix bras et vingt jambes. Du grand spectacle pour le peuple de notre communauté, qui n'en voyait pas beaucoup de cette qualité.

Le Visiteur ne s'intéressa pas aux régions dépeuplées de l'île. Seuls les endroits où il y avait une concentration de femmes l'intéressaient. Il semble que l'essentiel de son message ait été d'instiller quelques-uns de ses gènes au début de son séjour. Il restait aussi peut-être parce que les femmes qui souhaitaient entrer en extase lui apportaient un peu de neuf par rapport à ce à quoi il était accoutumé. De l'exotisme. Beaucoup, en effet, de celles avec lesquelles il aimait se retirer dans son nuage, étaient blondes et avaient une peau de lait. Lui avait le type indien clair et il n'avait sans doute pas connu de femmes aux chevelures de soleil, même dans sa jeunesse de fils de roi. Son message n'était que platitudes derrière des phrases emberlificotées pour faire savant. Quand on lit les manuscrits, on croirait lire avant la lettre le petit livre rouge, ou bien des proverbes Zen. Rien de sérieux.

Le Visiteur mangeait quand on lui donnait de la nourriture, ne se nourrissait pas quand on ne lui en donnait pas. Il était capable d'avaler des quantités que cinq personnes auraient eu du mal à consommer.

On le sut par la suite, outre que les femmes trouvaient très agréable le doux manteau de sa chair abondante et bien huilée, elles

aimaient la sainteté de ses odeurs intimes. Elles se relayaient pour le masser avec force huiles essentielles odorantes qu'elles distillaient dans des alambics autour desquels elles se montraient affairées. Pour assurer les soins, elles s'y mettaient à plusieurs, parfois, vu la surface qu'il y avait à couvrir. Parfois aussi, au contact de leurs mains attentionnées, les signes physiques de son désir étaient manifestes et comme cela les gênait pour le retourner, de crainte de blesser cette partie si précieuse pour elles de son anatomie, l'une ou l'autre lui octroyait une petite gentillesse manuelle ou buccale afin que ses sens trouvent le repos. C'était un étonnant et très chaud lapin.

Le ciel

Le ciel brillant a mis sur son dos
Une longue cape noire trouée de misères
Cette voile mitée tire le ciel du jour vers la nuit
De la nuit vers le jour
Elle flotte et claque au vent sur l'océan de la Terre
Le vaste océan aux vagues infinies où Thétis
Partout règne Éole et Poséidon aussi
Le ciel a quatre bords
Que l'on appelle Est Ouest
Le ciel a quatre jambes et quatre pieds
Et Sud Nord
Ils reposent sur quatre bateaux
Faits de roseaux de bois et de cordages bien serrés
Qui naviguent sur l'océan de la Terre
Et la cape qui grée le firmament est piquetée de lueurs
Elles brillent pour chacun de nous inquiet
Rappelant qu'existe
Au loin
Quelque part
La Lumière

Hésiode, *Poèmes inédits de Nouvelle Macédoine*, vers 300

Notre « sage » relata aux femmes qui prenaient soin de lui à longueur de journée, comme de petites fourmis affairées, les éléments majeurs de sa vie, et les principaux éléments de sa sagesse, mais elles les gardèrent pour elles et dirent aux autres membres de la communauté qu'ils n'étaient pas mûrs pour entendre et comprendre sa parole.

La jeunesse

S'en est allée ma jeunesse à tout petits pas furtifs
Elle a joué les rase-murailles
Et s'est glissée dans le velours de l'oubli
Je pensais à autre chose
J'avais le dos tourné
Je ne l'ai pas vue déserter je ne l'ai pas vue s'évanouir
Sans rien dire elle m'a quitté
Ni bonsoir ni adieux
Sans que j'aie pu la vivre elle est partie

Le Visiteur parlait parfaitement le grec de Nouvelle Macédoine, bien que ce grec ait déjà évolué depuis l'époque d'Alexandre, par rapport à celui qui se parlait en Grèce, en Macédoine, ou dans n'importe laquelle des cités grecques à l'époque classique. Où l'avait-il appris ? S'était-il contenté d'écouter, et une remarquable intelligence, alliée à une prédisposition pour les langues, lui aurait permis d'être opérationnel en quelques jours ? Certes, il côtoyait de très près les femmes durant la nuit. Cependant, il semble que les conversations aient été peu littéraires et se soient souvent limitées aux longs hurlements d'extase de celles qu'il honorait. Il n'est pas besoin de donner des exemples de ce genre de conversation. La grammaire en est simple et, même s'il est enflammé, le vocabulaire étroit. Mystère.

Les meilleures choses ayant une fin, le Visiteur fit un jour de longs adieux à ses amantes attentionnées, sur la plage, en public. Il leur parla. Elles devinrent très calmes. Elles n'en dirent ultérieurement rien. Le visiteur fit gonfler son nuage de façon à en être complètement enveloppé. Le nuage s'éleva, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, comme s'il était léger, et tous virent qu'il alla se dissoudre dans de plus grands nuages qui flottaient dans le bleu du ciel. Certains problèmes se réglèrent alors dans la discrétion des foyers.

Un autre et un autre encore

La jument pétomane

Un autre visiteur arriva un jour, caracolant le long de la plage, monté sur une jument pétomane qui se lançait parfois dans de vicieuses voltes et des ruades pour désarçonner son cavalier. Celui-ci,

expert en équitation, maîtrisait son bruyant moyen de transport. Être à l'allure digne, vêtu comme un méhariste, avec un regard de prince du désert, il parcourait l'île par monts et par vaux à une vitesse folle au bruit pétaradant de son étonnante monture. On aurait dit qu'il volait. Ceux qui voulurent discuter avec lui trouvèrent qu'il avait dans la conversation le redoutable savoir-faire et les contorsions sémantiques d'un commerçant phénicien.

Les règles

Elle avait la fesse en vrai malaise
Comme une tristesse des jours perdus
Molle et plate
Sur son étendue fade
Blanchâtre désolée infinie…
Mes chicots scorbutiques
Lacéraient
Des reins à la cuisse d'Est en Ouest
De longues et rapides griffures
D'où suintait à regret un sang lourd
Malveillant hostile même
Qui se figeait aussitôt en turpide coagula
Comme de vieilles règles puantes et moisies

La jument importunait les habitants de l'île, car elle était mal élevée. Ses déplacements s'accompagnaient de bruits métalliques, comme celui qui serait produit par des ferrailles que l'on traînerait au sol. Elle semait ses flatulences à tous vents, des flatulences aux odeurs de suif mal brûlé. Les habitants priaient pour que vienne un cyclone qui, à défaut de tuer la pauvre bête, diluerait un peu les miasmes puants dont elle saluait chacun. Les disfonctionnements viscéraux de l'animal gênaient le cavalier vis-à-vis de la population. Son teint brouillé révélait que son système respiratoire fonctionnait mal, empoisonné par les vapeurs délétères qu'exhalait l'animal. Mais il semblait tenir vivement à sa monture.

Le cavalier, que les habitants de l'île brocardaient parce qu'ils le trouvaient un peu illuminé, se disait envoyé de Dieu pour transformer le monde. En fait, il transforma surtout la taille de guêpe de l'une des jeunes femmes de la communauté en un lourd cylindre, qui donna plus tard naissance à des jumeaux mâles. Il avait bien observé toutes les

femmes, auparavant, parlant avec elles, et semblant effectuer un choix en fonction de critères connus de lui seul, car l'élue de son cœur était d'une beauté moyenne. Son insémination terminée, il disparut quelques jours plus tard, au grand galop, sa longue barbe au vent, le crâne emmitouflé dans une sorte de long châle qui traînait derrière lui, courbé sur le col de la bête, le regard farouche, crachant sur le sol d'un air dégoûté, avant de s'élever vers le ciel aux bruits pétaradants, qui effrayèrent chacun, que commettait sa jument pétomane. Certains dirent qu'ils avaient vu du feu sortir de dessous sa queue dressée tout droit en l'air pour que les poils ne roussissent pas :

« Qui pourrait croire de telles affabulations. A-t-on jamais vu un cheval entretenant du feu dans ses intestins et le crachant par l'anus pour s'élever dans le ciel ! Balivernes ! A-t-on jamais vu un objet automobile ! » (*Les manuscrits métalliques*, Addendum, IV-7)

L'hirsute

Les hommes étaient un peu lassés de ces « sages » qui débarquaient, forniquaient avec leurs compagnes et les inséminaient. Ils avaient l'esprit large, mais trois zigotos en quelques années, cela faisait beaucoup. Aussi, lorsque, cinq ans plus tard, un nouvel exemplaire d'humanité étonnante surgit de la mer, hirsute comme un singe, le poil long, affublé d'un front bas et d'arcades sourcilières proéminentes, dont on dirait aujourd'hui qu'il était issu des fins fonds de la préhistoire, ce fut la goutte qui fit déborder le vase. L'animal sortit de l'onde la fourrure ruisselante d'eau de mer. Les hommes ne firent ni une ni deux. Avant qu'il ait pu apercevoir la moindre femme, ils se jetèrent sur lui, le plaquèrent au sol et le garrottèrent.

Or, il se passa un phénomène étonnant. Les femmes, des zombis, le regard fixe, lointain, vinrent attaquer les hommes pour les obliger à libérer le visiteur hirsute. Rien n'y fit. Les hommes étaient décidés. Des horions furent échangés. Des griffures aussi. Quelques unes s'évanouirent. On le jeta dans une barque. On l'amena rapidement, souquant ferme, à un endroit où le fond atteignait les trente brasses, et les plus musclés — il pesait lourd le gaillard ! — le firent passer pardessus bord — ahaaan ! —. Mais avant que son corps ligoté pût toucher l'eau, tous ses liens se défirent et — plouf ! — l'animal s'éloigna vivement d'une brasse crawlée si puissante qu'il se mit hors de portée en quelques secondes, aux yeux des témoins médusés. Les hommes le suivirent du regard, mais il disparut à l'horizon. Ils

revinrent au rivage, décidés à punir l'opposition farouche de leurs compagnes, mais celles-ci ne se souvenaient de rien. Certes cela arrive souvent aux femmes quand ça les arrange, mais ici vraiment rien de rien. Et, accablées de désarroi, certaines d'entre elles errèrent jusqu'à se perdre. Bon débarras de l'hirsute gêneur.

Le pèlerinage

Je suis Dieu le Père et l'Arbre sacré
Qui vit tant de pèlerins meurtris
Courber le dos et déposer à ses pieds
L'offrande riche et la prière des vœux multiples
Parfois seulement les mots des mots
Cependant
Je n'exauce que les cœurs jamais la parole

Les autres

La liste ci-dessus n'est pas close. Socrate vint, mais il ne put disperser ses gènes. D'une part, il n'était pas beau et les tentatives qu'il fit en direction de quelques femmes qui n'étaient ni jeunes ni belles, comme s'il n'avait aucune expérience discriminatoire sur ce plan, se soldèrent par un échec. Il devint la risée de tous. Quand il prenait la parole, chacun s'esclaffait. Les naïvetés que son élève Platon a écrites dans ses dialogues, qu'il attribue à Socrate, ne passaient plus. Il est vrai que nous trouvons aujourd'hui cela très profond, pour faire cultivé et snob, mais cela ne vaut pas plus de clous qu'un proverbe Zen. Ces platitudes ennuient les élèves. Il est vrai que c'étaient là les premiers vagissements de la philosophie. Brocardé en permanence, il perdit confiance en lui. Partie sa belle maîtrise de la dialectique qui faisait ouvrir tout ronds les yeux des Athéniens ! Il en arriva à bégayer. Bref il passait pour un raté. On ne la faisait pas à nos ancêtres avec du zen de pacotille !

Les choses se gâtèrent parce qu'il importunait les jeunes garçons pré-pubères, derrière lesquels il lui arrivait de courir de façon égrillarde. Ce n'était pas un jeu. L'un d'entre eux s'en plaignit. Il était manifeste que Socrate l'avait rattrapé. On se saisit de lui et, ni une ni deux, on le jeta à la mer. On l'aurait vu ensuite marcher sur l'eau une besace à l'épaule, s'éloignant en grignotant un quignon de pain

moisi. Il se serait arrêté pour compisser la mer, face à l'île, et faire un bras d'honneur en se tournant vers elle. Vicieux et impoli de surcroît.

Désirs sacrés

Ses longues cuisses pleines
De femme généreuse
D'où le désir s'exprime en de languides moiteurs
Enserrent les hanches
Qui pénètrent sombre sa grotte secrète

Nature soit riche pour eux
Honore leur jeunesse
Honore cet acte sacré
Qui unit leurs premiers plaisirs
Et leurs vies en la vie

Écoutez les vestales qui murmurent
Dans l'ombre fraîche sous le péristyle
Vêtues de leurs toges blanches ceinturées de bleu
Les encens de leurs désirs bridés se libèrent
S'exhalent et montent
Elles contemplent les yeux mi ouverts
Les jeux du plaisir dans l'ombre aux mouvements renouvelés
Elles prient les vestales
Envies qui déchirent
Et flamboient dans leurs ventres désireux

Écoutez la sibylle qui chantonne
Du haut de son trépied
À l'unisson des halètements des soupirs
Des parfums des membres lascifs
Sibylle qui crie lorsque la femme crie soudain
Et le corps qui se cabre
Sous l'ondée chaude et vigorante

On comprend mal la venue de Socrate. Zeus n'avait pas les yeux en face des trous ce jour-là. Socrate, on le sait, déflora les circonvolutions anales du, paraît-il, bel Alcibiade lorsque celui-ci, consentant, était préadolescent. Il pervertit aussi d'autres jeunes, ce qui lui valut d'être condamné à mort pour avoir perverti la jeunesse. La relation

avec Socrate n'était pas très formatrice sur le plan moral car on ne compte pas les actes funestes du bel Alcibiade adulte. Que Zeus cherchait-il à réaliser avec ce taré arrogant, acariâtre, pédophile et lourdement pompeux ?

Plus sympathique était Epicure. Il tint un discours de sagesse. Il discutait avec les uns et les autres, avec des enfants — et il avait toujours une histoire pour eux, édifiante —. Très apprécié, il menait une vie de convivialité avec ceux qui l'entouraient. Il prit une compagne avec laquelle il eut deux enfants. Mais il souffrait d'une santé délicate. Il avait la maladie de la pierre, des problèmes de digestion qui lui entraînaient des migraines. Il souffrait de maux de reins. Mais c'était un joyeux compagnon plein de retenue. Le soir, nombreux étaient ceux qui se réunissaient autour de lui pour écouter ses paroles. Ce n'était pas le pourceau que l'on voit en lui, ne pensant qu'aux femmes et à se baffrer. Voici un exemple de sa sagesse :

« Les mets simples nous procurent autant de plaisir qu'une table raffinée si toute souffrance causée par le besoin est supprimée. L'habitude de vivre d'une manière simple et peu coûteuse offre la meilleure garantie d'une bonne santé [...] le rend capable quand il se trouve devant une table somptueuse, d'en mieux jouir [...]. Quand donc nous disons que le plaisir est notre but ultime, nous n'entendons pas par là les plaisirs des débauchés [...]. Le plaisir que nous avons en vue est caractérisé par l'absence de souffrances corporelles et de troubles de l'âme. » (*Les MM, Addendum*, VII-2)

Épicure est venu chez nous pour laisser un échantillon de ses gènes, et délivrer son message de vie paisible à nos ancêtres qui, autrement, n'auraient pu le recevoir puisque Épicure vécut de 342 av. J.-C. jusqu'à 270 av. J.-C. Il fut un des premiers à préconiser une structure de la matière fondée sur les atomes. Il enseigna ses théories à nos ancêtres. Celles-ci vont se transmettre dans notre île au cours des siècles, jusqu'à ce que l'implantation française en permette le passage au début 18e à la science française. On arguera que déjà, à la Renaissance, la redécouverte d'Épicure avait permis le renouveau de l'atomisme. En fait rien de sérieux n'avait été fait. C'est le Réunionnais qui, ici comme en bien d'autres occasions, fut déterminant. La théorie atomique revint en force, à la fin du 18ème siècle, grâce à l'influence des érudits réunionnais. Si bien que durant tout le 19ème siècle, les Français, inspirés par les savants réunionnais qui les

guidaient, firent triompher l'atomisme. Les Réunionnais furent un pont culturel entre l'Antiquité et le monde moderne.

Zeus envoya mon ami Didou. Où avait-il donc la tête Zeus ? Didou sortit de la mer, mais ses canines étaient si longues qu'elles se sont plantées dans le sable de la plage et qu'il ne put faire un mouvement. Les hommes qui étaient fatigués de tous ces hurluberlus qu'on leur envoyait, le fessèrent, le roulèrent dans un sac et le donnèrent à manger aux requins ! L'un d'eux dit : « La famille doit nourrir la famille ! » Il n'aurait d'ailleurs pas pu rester longtemps car il était venu sans son dentiste. Chacun sait que son dentiste doit l'accompagner en permanence pour lui limer les crocs qui poussent trop vite.

Joseph Smith[4] débarqua aussi avec un chapeau texan, mâchouillant sa chique en permanence. Il parvint presque à introduire la polygamie à haute dose dans la communauté : quinze femmes en même temps ! C'était difficile à organiser dans sa case, mais le dieu qui agissait derrière tout cela voulait nous montrer qu'il fallait croître et nous multiplier. Il avait choisi le plus super hyper chaud lapin qui ait existé au monde et qui avait répandu aux Etats-Unis dès 1823, avec forces visions et apparitions, une religion qui permettait aux mecs de s'entourer d'autant de nanas qu'ils voulaient. Bref, il passait son temps à copuler, à prier, ravi en extase, et à faire la morale à tous. Il eut un problème de santé : un gros infarctus alors qu'il faisait des galipettes avec trois jeunes femmes en même temps, des gagneuses à qui il ne fallait pas en promettre. Il râla, parut se remettre, mais, dans la nuit, il fut enlevé à l'affection des siennes par l'ange Moroni, brillant de lumière, qui tendit ses deux mains vers lui, dit : « Qui veut trop embrasser mal étreint » et claqua des doigts : le corps râlant de Smith disparut et l'ange se dispersa dans l'air de la nuit.

Parlons de sainte Çoisette. Aaaaaaah, ma Çoisette ! Elle fit suite à sainte Thérèse d'Avila, une véritable hystérique. Comment Zeus, après l'aventure de Socrate, a-t-il pu faire une erreur pareille ! Elle a vite dégagé, Thérèse, précipitée du haut du volcan dans la caldera, mais Mercure sur son char l'attrapa au vol et la ramena dans l'Empyrée. Zeus envoya aussitôt Çoisette. Avec elle, c'était de la tenue, de la dignité, du savoir vivre, du savoir faire. Elle n'était pas venue pour copuler et accroître la masse protoplasmique de la Nouvelle Macédoine. Non, c'était son esprit qui intéressait Zeus et son savoir faire sociologique. Il y avait beaucoup de blancs encore dans la population et vous savez que sainte Çoisette ne les aime pas. Pas du tout. Elle ressent une sainte haine, comme une des hypostases de Zeus

ressentit une sainte colère devant les marchands du Temple. Sainte Çoisette fit un max pour contenir l'impérialisme des blancs dans la société néo-macédonienne. Elle exigea une discrimination positive envers les descendants des nubiennes, qui s'étaient bien métissées mais n'étaient pas nombreuses. Ce que voulait Zeus, en envoyant sainte Çoisette, c'était accroître la vitesse du métissage. Bientôt, après avoir mis la pagaille, de façon volontaire — cela s'appelle la dialectique —, les métissés nubiens se trouvaient à la tête de tout. Mission accomplie, Çoisette partit dans un nuage qui enveloppa sa vertu.

Quand nous nous contemplons, quand nous examinons nos œuvres, regardons nos femmes, nous pouvons être fiers, et certains que la perfection est établie sur Terre. *L'Homo sapiens sapiens reunionnensis* clôt l'évolution, ses méandres et ses échecs. Mais loin de clore l'histoire, l'arrivée de l'*Homo reunionnensis* la commence. Il est agréable d'avoir été choisi, et de savoir qu'on est les meilleurs.

Ceux qui chipotent sur nos qualités

Notre génétique, voulue par Zeus, est le moins contestable de nos éléments de supériorité. Il suffit de lire les courriers des lecteurs de la presse pour constater combien Le Réunionnais apprécie ses qualités innées. On lit pour signature : « Untel, Réunionnais et fier de l'être ».

[*Note de l'éditeur* : Le Réunionnais met en avant dans ces mêmes courriers (*Journal de l'Île de La Réunion* du 30 mars 2009, signé *Ti Papang*, page 2) ce qu'il appelle : « le génie collectif réunionnais » que l'on ne trouve nulle part ailleurs dans le monde. Sérieux.]

Lorsqu'ils entendent le Réunionnais qui manifeste sa fierté d'être Réunionnais, les malveillants disent qu'on peut être satisfait d'être né ici ou là, satisfait d'une nationalité, parce qu'on estime que les conditions de vie... là où on est né, sont satisfaisantes, que ce soit à juste titre ou à tort. Mais on ne peut pas être fier de quelque chose pour laquelle on n'a aucun mérite. Tout de même, nous avons Çoisette et Didou, ça c'est irréfutable.

Grâce à tous ceux qui sont venus ici apporter la contribution de leurs génitoires, nous pouvons servir d'exemple. La nature et l'humanité nous doivent quelque chose pour ce témoignage que nous offrons au monde. Si on est beau c'est parce qu'on est bien faits. Répétons-le, il est agréable quelque part d'avoir été choisi, et de savoir qu'on est les meilleurs.[6-9]

Références

1) P. LHOMOND, *Histoire abrégée de l'Église*, Paris, La société catholique des bons livres, 1826
2) P.-M. BEAUDE, *Premiers chrétiens, premiers martyrs*, Paris, Gallimard
3) EPICURE, *Lettre à Ménécée*, in *Épicure. Doctrines et maximes*, Paris, Hermann, traduction de Maurice Solovine, 1965, pp. 102-103
4) T. LUCRETIUS CARUS (dit Lucrèce), *De la nature* (*De natura rerum*), Paris, Garnier-Flammarion, 1964
5) J. SMITH, *Le livre de Mormon*, Paris, L'église de Jésus-Christ des Saints des derniers jours, La mission française, 1959.
7) R.-P. WICTHORIAT, *De l'imperfectibilité d'Homo reunionnensis*, Pékin, Le livre rouge, 2007. On lira : « Au titre de sa perfection, la nature doit des choses au Réunionnais et en particulier au Réunionnais du Sud parce qu'il a été le premier élément de l'humanité future. Parmi ces hommes du Sud Sauvage, il en est qui sont plus mieux que parfaits. Ce sont les maires. Si une ministre des DOM-TOM, après une démarche des maires, effondrée, a prononcé les paroles suivantes en soupirant : « Quel niveau ! ». Ces termes n'étaient pas péjoratifs mais admiratifs et si elle était effondrée c'est parce que lui sautait aux yeux sa propre petitesse intellectuelle face à la grande finesse politique de nos élus. »
9) Nos maires font des trouvailles. Ainsi, ce maire de Sainte-Suzanne, de la sous-submicrorégion Est, qui, n'étant pas officiellement candidat, s'est déclaré élu au soir du scrutin. Or, c'est le maire sortant qui déclare les résultats des élections. Il a donc été élu. Il a fallu huit mois de procédures pour l'évincer.
12) D. ROBERT, *Le Tampon origine de l'humanité*, Le Tampon, Les éditions de la mairie, 2006, p. 9863 : « Certains trouvent que nous avons des défauts. En fait, ce qu'ils prennent pour des défauts ce sont des qualités inconnues chez eux. Dieu lui-même, parce que sa réussite en nous est si éclatante, a les yeux attendris lorsqu'il nous regarde. »
13) C'est la discrimination positive qui crée le niveau. C'est la transsubstantiation qui fait s'incarner Dieu dans l'hostie ; le sacrement de pénitence qui transforme un pécheur en juste parfait. Avant, l'hostie n'est rien, après elle est Dieu. Avant la discrimination positive, on a un petit créole, après on a un expert de stature internationale, le meilleur. La discrimination positive c'est une transsubstantiation. Lorsqu'il y aura une faculté de médecine on spécialisera nos médecins dans les médecines douces et les tisanes. Ils iront s'instruire auprès des tisaneurs aux pieds nus. Et les interventions au cerveau ? Pour les RMIstes, les CMU et autres peuples on utilisera des cataplasmes, parce qu'ils sont proches de la nature. La nature est efficace sur eux. Pour ceux de la haute, les lambris-tamarins, éloignés des valeurs naturelles, ce qui rendrait inefficace l'action de la nature, on fera venir un Zoreille pour les opérer par ces méthodes brutales qui font des trous, laissent gicler du sang et provoquent des cicatrices. La tisane, il n'y a rien de mieux pour le peuple, parce qu'il faut le respecter.
14) Comme quoi le téléphone portable était déjà inventé.
15) *NdE*: En mars 2009 le Christ a été vu à Cambuston. Enfin ! Le Réunionnais a les miracles auxquels il a droit. Le visage du Christ est apparu dans l'Église

sur le coussin du dos du fauteuil sur lequel s'asseyait le curé. Le coussin s'est avachi. Les plis imitent un visage. C'est pour cela que Zeus a choisi que son hypostase apparaisse à Cambuston, où l'humidité aide à faire des plis, plutôt qu'à Saint Paul région sèche. Ne faisons grief à personne de ces dames hystériques qui se roulaient par terre et tremblaient devant les caméras de télévision.

* * *

Le temps

Le temps s'allonge fade
Aux pieds du manège triste
Comme une guimauve quand je suis las
Et que je t'attends
Les heures sonnent
Lourdes et tombent
De la cloche lisse
Et n'en finissent pas
Fruits pourris dans le ciel gris
D'éclabousser de leur glas
Mes songes
Une grosse brume terne serpente
Et flottent
Les nuages de l'ennui
Le temps s'abandonne
Je t'attends

Tripolitaine

La Cyrénaïque et la Tripolitaine
Mots d'or au fond des cieux verts
C'est ton pendentif de corail roux
Qui vibre sur les paroles et les enchâsse
Au creux de ta gorge
Où flotte – Qui flotte ? – un air d'ici et de là
Chaque caresse y a laissé sa marque
D'amour ou de lubricité
Tu es ma Cyrénaïque et ton regard
Perce de tes yeux aigus
L'enfance où le mot s'est concrétisé
Hors des espaces et des rêves
Incrusté
Au fond des yeux derrière les yeux très loin
Très profond
Et dans ton corps qui s'éclate
Tu es ma Tripolitaine et je suis ton Ptolémée

CHAPITRE X

Les aèdes porteurs de la geste d'Alexandre le divin

Les aèdes en Nouvelle Macédoine

Ils allaient, autrefois, au temps de la Nouvelle Macédoine, les aèdes aux longs cheveux blancs et aux barbes de vieux sages, portant leurs pas sacrés de village en village, lorsque les dieux et les héros se mêlaient encore aux humains, dans les contrées où quelques lambeaux de l'Âge d'Or subsistaient. Les lois de la nature n'étaient pas les mêmes qu'ailleurs dans le vaste monde, et pas les mêmes que celles d'aujourd'hui. Ils allaient, solitaires, par les sentiers poussiéreux, ou longeaient les ravines aux flots déchaînés, témoins dans leur mémoire d'un passé magique et pas encore complètement révolu. Ils allaient, en toge blanche, bâton à la main, pour soulager l'effort de leurs pas, jamais fatigués, la courroie d'un sac passée sur l'épaule, celui-ci contenant leurs maigres biens, riches seulement étaient-ils de la capacité à atteindre l'insondable derrière les êtres et par-delà les choses qui sont visibles aux yeux grossiers des simples mortels. Ils allaient le regard lointain, ne fixant aucun objet de notre monde, perdu dans l'ailleurs des univers aux réalités infinies, des univers qui tanguent et roulent sur les flots du temps.

Ils allaient, eux que la faim n'atteignait pas, eux que la soif épargnait, car il leur suffisait de tendre le bras et de l'arbre providentiel tombait le fruit mûr dans le creux de leur paume. Il suffisait qu'ils mettent leur main en coupe et la plongent au sein de l'herbe où la rosée perle ses gouttes de cristal, pour étancher leur soif.

Ils allaient ainsi dans la Nouvelle Macédoine, sur les chemins des hommes, silencieux, presque transparents, diaphanes. Peu de gens, en effet, parvenaient à les apercevoir durant leurs voyages aux parcours imprévisibles et chacun de ceux qui, par hasard, les rencontraient

s'effaçait, plein de respect, mettant un genoux à terre, courbant la tête, et le sage passait ignorant le mortel, la conscience comme enfermée sur elle-même, aveugle aux faibles réalités quotidiennes.

Le soir venu s'assemblait, dans l'espace le plus dégagé, la population du village, des enfants les plus jeunes aux vieillards entendus, qu'ils soient hommes ou femmes. Si le village était à proximité de la côte, le peuple allait se réunir près de l'eau, sur la plage où se bercent elles-mêmes les vagues hypnotiques, ou bien au milieu des rocs aigus qui déchirent la mer, la faisant voler en écumes lorsque celle-ci, gonflant ses vagues larges et lourdes, projette leur étreinte puissante sur le roc insensible.

L'hiver a fui

L'hiver chattemite avait la mine benoîte
Aujourd'hui hagard hâve décharné et sans train
L'hiver guenille souliers éculés a fui dit le refrain

L'hiver a fui sur sa cavale qui boite
Et brinquebale dans l'ornière des chemins
La gente dame arrive qui porte le hennin
Sur sa jument toute blanche elle s'avance toute droite
La primevère fleurit et l'iris et puis le jasmin

Au pas de la haquenée docile ta taille étroite
Ondoie et palpitent cachés ma jolie sœur tes seins
Lourds sous l'or et la dentelle du givre des jardins
Ta chair délicieusement est tout juste un peu moite

La baguette des fées brille dans ta main
Et d'un geste ta science adroite
Sème à l'horizon froid les étoiles du matin

Sous les tropiques, la nuit recouvre très vite la fuyante lumière du crépuscule, réservant ainsi de longues soirées durant lesquelles l'aède pouvait organiser dans la durée son chant et ses récits. Commençant peu après que la nuit fut tombée, il ensorcelait la foule pendant de longues heures. Il faisait fleurir, hors de la pâle mémoire collective des gènes et du sacré, hors de la mémoire enfouie au fond des esprits, ce qui fut autrefois, il y a bien longtemps, le Vrai et le Beau. Il pouvait célébrer sa liturgie du souvenir plusieurs nuits de suite, car les épopées

étaient pleines de merveilleux et le merveilleux, s'il emplit l'espace, emplit aussi le temps, et il a besoin du temps pour développer dans les âmes et les cœurs la richesse de ses volutes fuligineuses et moirées.

Les mœurs de la jeunesse

La jeunesse, arrivée tôt dans l'après-midi, allumait un feu qu'elle entretenait, pour ensuite, peu à peu, le transformer en un immense brasier lorsque s'avançaient les ténèbres. Garçons et filles dansaient ensemble, sous les regards les uns des autres, par groupes ou individuellement.

La première fois

Le harem est là tout bruissant du murmure des femmes
L'eau gicle dans le patio
Carré au milieu des colonnes rigides qui l'enserrent
Et le nuage de bruine s'envole qui s'épand
Là sur les rouges pétales de l'éblouissante éthiope
Là sur la mousse cachée au pied de l'autel
Où le maître aime recevoir ses aïeux qui le conseillent
Et sur les feuilles vertes du buis propice
Il étale une fraîcheur légère pleine et discrète

Les couches sont disposées toutes à l'ombre
Sur quatre pieds de cèdre odorant à peine du sol surélevées
Chacune
Sous l'auvent du toit qui s'avance

Les femmes se sont purifiées
Dans le bain parfumé des eaux lustrales
Peignées lissées d'onguents
Revêtues des effluves d'Arménie
Et de cette étrange Arabie que l'on dit heureuse
La cassolette embaume l'encens des mages
Dans l'air apaisé monte et ondule la myrrhe des rois

Aujourd'hui le fils du maître a seize ans
Il est en ces lieux du délice attendu
Qui d'entre les femmes sur leurs couches présentées
Recueillera son premier hommage et son premier émoi
C'est Mnémosyne la plus ancienne

Mnémosyne la plus sage
Femme venant de Chio et femme la plus sûre
Qui décidera
C'est elle qui porte les clefs à sa taille
Elle choisira la main experte ou novice
Les hanches les plus féminines ou les plus sveltes
La poitrine la plus discrète ou la plus riche
Pour lui éviter l'embarras de sa candeur inhabile
Et que par la grâce occulte et la magie
De l'infinie beauté de la déesse Aphrodite
Soit en ce lieu aujourd'hui transmué
Le bel adolescent timide aux boucles sombres
En un homme parfait

Chantez doucement femmes tout doucement chantez
Soyez prêtes souriez
Attention écoutez les pas voici
Le jeune maître arrive

Certes, à Sparte, les femmes n'étaient pas enfermées et participaient, jeunes filles, à des compétitions sportives. Mais c'était Sparte aux mœurs étonnantes, Sparte aux mœurs si souvent critiquées. Sparte. La Macédoine, quant à elle, n'était pas réputée pour son laxisme envers le comportement féminin. Un vrai royaume d'hommes forts. Une vraie nation de jeunes filles chastes et de femmes fidèles. La Nouvelle Macédoine avait ses propres mœurs : les jeunes gens, garçons et filles, se mêlaient facilement les uns aux autres. Ils y étaient encouragés. Les garçons se livraient à des jeux virils, éprouvant leurs forces. Ils luttaient, sautaient, lançaient le poids, propulsaient de leurs muscles rapides le javelot qui fend les airs en sifflant. Tous et toutes, comme le devaient des Grecs de race pure, participaient à ces jeux sacrés nus et nues. Les garçons faisaient les coqs, bombaient le torse et exhibaient leurs muscles à la grande et manifeste joie des filles qui venaient les admirer, voire les tâter par amusement ou amicale dérision, ou plus encore. Elles ne pouvaient rien ignorer des anatomies masculines ni parfois des manifestations visibles de celles-ci lorsqu'elles s'approchaient. Encore vierges, le discret pouvoir qu'elles avaient sur l'anatomie des garçons n'allait pas sans les amuser. Jeunes femmes plus riches d'expérience, elles savaient en user… Il est vrai que ces rencontres étaient très libérales, voire libertines, car il n'existe

pas de tabous en Eden. Garçons et filles apprenaient à se connaître et là se formaient souvent de jeunes couples dont l'affection pouvait perdurer ensuite et porter souvent les fruits de la procréation.

Le départ d'une sœur

Le chagrin est là ce soir
Arrimé dans chaque fibre de ton cœur
Submergeant sous sa mer de douleurs brûlantes
Tout l'espace de tes pensées

Qu'est-ce qu'une sœur qu'est-ce qu'un frère
Lorsqu'il ne reste plus qu'une cendre aimée
Un jour ne resteront que les cendres du souvenir lui-même
Car les souvenirs brûlent mais ils se consument aussi
Et quand la douleur se dissout dans la succession des pas du temps
L'amour lui bien présent reste
Soleil immense et lumineux à jamais

Si aujourd'hui le bonheur est mort
Quelque demain ayant mûri ta douleur
Qui sera toujours là sans être aussi vive
L'absence si lourde et présente en toi de cette sœur
Te fera plus dense et plus forte
Car qu'est-ce qu'un être humain
Qu'est-ce qu'un homme qu'est-ce qu'une femme
Si ce n'est la somme de ses joies de ses souffrances
Et de ses malheurs

Apprends-le cependant de moi aujourd'hui
Toujours
Ce sont parmi ceux-là qu'on aime
Les plus pauvres les plus fragiles
Qui partent et nous laissent à nos larmes les premiers
Ce sont les chatons ébouriffés
Que dans nos cœurs sans repos nous pleurons le plus
Ce sont bien les chatons tristes
Ceux qui nous font d'ici-bas une morne et longue éternité
Que nous chérissons autant
Oh oui nous les aimions tellement nos tristes chatons blêmes

Le calme des tropiques faisait la vie douce à chacun et il n'était pas besoin de contraindre les pulsions de la jeunesse pour satisfaire la jalouse impuissance des vieillards. Ce que l'on appelle aujourd'hui la Morale. Zeus avait créé la Nouvelle Macédoine parce que, lassé de l'arrogance et des turpitudes des hommes, lassé des fausses religions qui se répandaient, il voulait une nouvelle humanité : l'*Homo sapiens sapiens reunionnensis*. Il avait préparé pour elle une île reculée de l'Océan Indien, aux nourritures abondantes que l'on pouvait obtenir sans effort. Il fallait que la population croisse, encore plus et toujours, puisqu'elle était destinée à remplacer l'humanité déchue. Il n'était donc pas question pour lui de brider les saines pulsions reproductrices de la jeunesse. La morale était bien en ce temps-là, pour Zeus, contenue dans son commandement : « Croissez et multipliez-vous ». La jeunesse réunionnaise devait lui obéir et elle l'a fait, héroïquement, consciente de la grande mission civilisatrice qui serait la sienne dans un futur encore indéterminé. Elle s'y préparait avec ardeur et constance. Mais on sent aujourd'hui, à des signes qui ne trompent pas, au dynamisme de tous, à la volonté de vaincre que l'on devine chez les meilleurs, que cette mission divine se dessinera bientôt sans ambiguïté, avant même que la présente génération ne soit passée.

Ulysse

Au milieu des grains de blé germés
Des viandes moisies
Nourri d'aliments que la mer a mouillés
Avec un peu de pain bleui par la pourriture
Un fromage en bouillie qui fut du lait
Un vinaigre salé qui fut autrefois du vin
Le marin frère d'Ulysse doit vivre
Le sage ne peut plus faire félicité
D'une nourriture simple d'un peu de vin et d'eau
Les dieux toujours en repos
Bovins et satisfaits que la tempête n'affecte pas
S'empiffrent se saoulent et le regardent
Enfoncent leurs doigts dans les chairs des nymphes
Et se mettent grassement à rire
Le marin doit cependant aller
Précautionneux ramant en silence
Craignant les clapotis

Passer
Entre les dents de Charybde et les griffes de Sylla
Pendant qu'Ulysse le héros aux mille ruses
Déjà dans les émois d'une puissante affection
Se gonflette se pomponne et de musc puissant se parfume
Préparant ses amours avec la vierge Calypso
Déesse à la silhouette callipyge

Homère, *Poèmes composés en Nouvelle Macédoine*, vers 340

La technique de l'aède

Lorsque le peuple s'était assemblé en demi-cercle autour des flammes violentes, des flammes qui crépitent et craquent, des flammes qui brisent l'arbre autrefois robuste et puissant, des flammes à l'image de l'ardent devenir, toujours flammes et pourtant sans cesse renouvelées, tous faisaient silence, l'aède au centre du demi-cercle aussi. Un silence absolu. La nature se taisait, comme paralysée dans l'instant. L'aède, assis à même le sol, les jambes croisées dans la position du lotus indien, le dos bien droit, fermait les yeux, avec lenteur, longuement ; il respirait mais d'un souffle de plus en plus faible, jusqu'à ce que l'on eût l'impression que rien ne s'exhalait de sa poitrine et qu'on l'eût cru mort ou en catalepsie. Et la foule, dont tous les yeux tournés vers lui, le regardaient fixement, laissait alors entendre un murmure, bouches fermées, tout bas d'abord le murmure, puis le transformait en un son continu, lancinant. L'aède alors émettait lui-même, bouche ouverte, un son grave qui montait du plus profond de son corps, qui semblait monter à travers son corps du plus profond de la Terre, un son grave propre à unir la Terre au Ciel, unir l'homme aux célestes habitants de l'Empyrée, et au fur et à mesure que cette présence sonore devenait plus prégnante, le murmure de la foule s'amenuisait, se faisait presque inaudible, mais néanmoins toujours présent. Puis, l'aède enfin, ayant établi un pont avec l'invisible et obtenu de puiser aux sources de la poésie, inspiré des héros et des dieux, élevait la voix, et la foule cessait brusquement tout bruit. Il enflait sa voix dans l'espace de la nuit, prenait du rythme, s'emparait de la lumière du feu et s'emparait de la noirceur des ténèbres ; il s'emparait du vide au-delà de la Terre jusqu'aux étoiles dans l'infini du ciel. Elle était partout sa voix puissante, dense, et portée jusqu'au firmament par les soins des héros antiques dont l'aède allait chanter

les hauts faits. Car ils étaient là, compagnons de l'aède, compagnons de tous les fils de la Grèce. Et, peu à peu, chacun sentait des présences. Comme aux temps où les êtres du Mythe et de l'Âge d'Or marchaient encore au milieu des hommes et leur enseignaient les secrets du Cosmos, chacun pouvait voir se dérouler, aux limites de la lumière entre le feu violent et les Ténèbres qui tissaient un vaste écrin de nuit noire et veloutée, les aventures courageuses de tous ceux qui firent la gloire de notre mère patrie la bien-aimée. Les héros qui la hissèrent au plus haut de la pensée humaine, au sommet des arts, forgeant la puissance de ses armes et de sa vertu, étaient là, éclatants de vie. Les héros qui imposèrent la supériorité de la Grèce aux nombreux peuples barbares vagissant, égrotant, et éructant dans la boue et la fange, à peine supérieurs aux pourceaux, tant ce qui fait l'homme n'est pas sa forme extérieure seulement, mais sa forme intérieure et la puissance et les réalisations de son intelligence, car la Forme c'est l'Être, tous étaient là se mouvant à la limite du regard. Leurs actions se déroulaient dans l'esprit de chacun, mais aux yeux de tous.

Cruauté des dieux — ***Poèmes hératiques*, Héra I**

Héra fille de Zeus et femme du grand dieu
Regarde je t'en supplie du haut
De ton Olympe sacré brillant de son carnaval
De sa lumière et du bruit de ses bacchanales
De joie brûlante et de richesse parfaite
Où baffrent alanguis sur leurs couches divines les dieux repus déjà
Gavés
Rotant
Empaumant des muses béates les trémulantes chairs
Encore dans le vertige enamourées voulant toujours plus encore
Et les nymphes pour l'instant satisfaites
Ce mont si haut que l'on n'ose jamais penser atteindre
Où les encens enivrent plus que le vin le plus fort
Plus que le nectar pourtant des dieux la boisson suprême
Où les mille feux de la quiétude lascive
De l'insouciance et du bonheur
Rivalisent d'éclat avec le char paisible du Soleil

Ils contemplent nos dieux les soirs de bacchanales trop lourdes
Écrasées de chaleurs tropiques
Ils contemplent du haut de ce haut mont aux mortels inaccessible

Les fracas des batailles dans la plaine au loin
Sans craindre pour eux jamais les coups du sort
Les incendies
Les ruines
Ils s'amusent du labeur de la femme en gésine
Du nouveau né qui meurt
Des épuisements des tortures
Ils rient
Des os brisés
Du sang d'amour du sang tout chaud du sang si rouge qui gicle
Des corps éventrés éperdus
De la tripaille fumante
Qui jamais ne les éclaboussera
Des longs hurlements qui remplissent le ciel
Des cris des gémissements des râles et des larmes
Fumante à leurs pieds répandue
Du viol qui déchire et qui broie
Qu'il est amusant pour eux de contempler ces éclaboussures
Ce malheur cette tristesse
Et les hommes qui courent affolés partout ici et là

L'aède pouvait chanter, bien sûr, les épopées connues des descendants d'Alexandre et de la Grèce classique : l'*Iliade* et l'*Odyssée*, Achille qui mourut et Hector aussi, la jeune Briséis aux fesses bien rondes, Hélène à la trop abondante et brillante féminité, et Pénélope la fidèle et Ulysse le rusé coureur des mers. Il chantait leurs aventures et les exploits des héros courageux qui assurèrent les fondements de la Civilisation, la grandeur de l'humanité. Il chantait les travaux et les jours, la beauté des nuits où la Lune dessine des ombres dans l'informulé ; il chantait Aurore au longs doigts de rose qui tire les voiles de la nuit pour dégager la scène du jour ; il chantait les peines des petits et les joies des grands, les querelles des dieux aussi, et leurs plaisirs et leurs *hubris*, toutes les grandes actions, toutes les œuvres qui firent briller la Grèce au fronton des peuples. Mais il chantait surtout la vie et les exploits d'Alexandre. L'aventure de notre ancêtre, dans son éternité sublime, notre dieu, se mêlait, enjambant les éons par milliers, à celles des héros de la Grèce première, alors que l'histoire des hommes commençait à peine, alors que le Prométhée en nous se hissait lentement, mais avec constance, hors de son animalité. Elle se mêlait aux aventures de ceux qui ont fait résonner l'espace de

la Terre du fracas de leurs combats et illuminé les jours du passé, de ceux qui ont illuminé aussi de gloire toutes les nuits où les aèdes ont chanté leurs exploits, faisant perdurer ceux-ci par-delà les siècles, de génération en génération, pour être les modèles de tous.

Peu s'en apercevaient dans la foule, mais l'aède pouvait à la fin de son chant sacré, d'un geste et d'une incantation, comme figer le temps et bloquer l'espace. Plutôt peut-être faisait-il peser le sommeil sur chacun dans la position où il se trouvait, jusqu'à la nuit suivante. Le jour étant passé, sans que nul ait eu à souffrir du soleil, de la pluie, de la soif et de la faim, d'un geste de la main accompagné d'un son rauque et bref, il réveillait son auditoire qui ne s'était aperçu de rien, et il enchaînait, comme si la continuité n'avait pas été rompue, avec plus de force et une inspiration plus ample, renouvelée. Avait-il pendant tout ce temps, qui pour lui n'était pas un temps mort, redonné des forces à son récit en reprenant un contact plus étroit avec un monde où ce que nous prenons ici pour les lois de la magie sont les vraies lois de la nature, s'immergeant au plus profond dans la source de toutes les sources d'inspiration ? Avait-il été reçu par les plus grands des aèdes d'autrefois, les maîtres qui l'avaient initié, qui l'avaient ensuite adoubé ? Avait-il communié avec ceux qui chantaient lorsque l'Âge d'Or brillait de tous ses feux, ceux qui sont aveugles, car aux plus grands aèdes, leur seule lumière intérieure suffit pour diriger leurs pas, et privés du regard mais pas de la vue rien, même pas les souffles des Alizés, ne peut alors les déranger des réalités multiples des mondes véritables ?

Les chants de l'aède

Voici ce que les aèdes pouvaient chanter dans la nuit des tropiques, lorsque le feu crépitait, lorsque la lune montait dans le ciel. La traduction hélas en pervertit la beauté et l'inspiration :

« Qu'il était beau Alexandre, sur son char divin aux grandes ailes palpitantes de feu, tiré dans les airs par son tant aimé coursier Bucéphale, parfois accompagné d'une nuée légère qui le cachait aux yeux des mortels, parfois filant comme un éclair dans l'azur sans nuage. Et jamais on ne vit cheval pareil dont le souffle seulement, qui s'échappait avec violence de ses naseaux, pouvait renverser à terre un ennemi et l'y laisser mort. Au dieu Alexandre, il faut un dieu cheval, et Bucéphale était dieu chez les chevaux.

Qu'il était beau Alexandre, quand il fondait des airs, plongeant sur la mêlée du combat, dans son armure étincelante, ses cnémides d'argent ouvragées, gravées par le plus habile des artisans aimés de Zeus, portant l'histoire de ses ancêtres valeureux. Qu'il était Beau, quand il fondait du ciel avec ses sandales fines de bronze léger qu'animait le dieu Hermès leur insufflant sa propre vivacité. Beau avec son casque à la hure de sanglier soutenant un grand soleil d'or éclatant, un disque épais aminci sur les bords, pleinement poli en miroir. Dix hommes, pendant dix ans avaient plongé dans le fleuve Pactole pour en extraire les pépites de l'électron le plus noble et avaient fondu ce métal précieux, le raffinant jusqu'à l'or le plus pur. Son grand bouclier racontait l'histoire de cent villes, les plus belles qu'il ait jamais prises. Son bouclier racontait comment il avait fondé cent villes lui-même, jusque dans les contrées de l'Est où les hommes ont la peau foncée, et où les grands yeux clairs des femmes emplissent leurs visages sombres au point que nul ne peut résister à leur amour. Seul un dieu tel que lui pouvait tenir un tel bouclier et s'en servir avec efficacité, car son poids était celui d'un guerrier valide et puissant. En se jouant, Alexandre parait les coups venant de droite et ceux venant de gauche, les coups de face, et les attaques perfides portées dans le dos, voltant et virevoltant dans le combat. Malgré sa taille de guerrier invincible à la large carrure et aux muscles d'airain, ses pieds donnaient l'impression qu'il dansait. Chaque fois qu'il s'approchait d'un ennemi, aussi grand et aussi fort ce dernier était-il, qu'il périssait d'un seul coup porté sur lui, dans un râle hoquetant, et de grandes expectorations de sang jaillissaient en jet par sa bouche, vomissant la vie. La cuirasse du barbare était longuement fendue, percée par la pointe de l'épée qu'Héphaïstos, dieu des métaux, avait forgée sur l'ordre de Zeus, et la cuirasse fendue, les entrailles dégoulinaient en circonvolutions fumantes sur le ventre et les cuisses.

Qu'il est beau Alexandre, quand, maniant et faisant claquer les rênes de Bucéphale, il fonce et s'enfonce dans les nuées compactes des barbares, broyant tout sur son passage comme la meule les grains de blé. À la vitesse de l'éclair, son char, roulant au bruit du tonnerre, projette les corps dans tous les sens, en l'air, sous les roues, sous les sabots de Bucéphale qui renverse et piétine et broie les chairs et les os. Il tire, dans la foule des guerriers ennemis, un sillon de vide sanglant, un sillon de mort. Oui, qu'il est beau Alexandre. Qu'il est beau notre Alexandre chéri de tous, qu'il est beau dans nos cœurs et dans nos souvenirs. Il sera beau pour toujours.

Héra grande déesse femme du dieu suprême
Toi aussi regarde nous autres humains
Tristes loques de chairs molles durement angoissées
Obligés de ramper sur la Terre flétrie
Obligés de tuer pour se nourrir
Obligés de tuer pour simplement parfois respirer
Obligés de tuer pour être libres
Obligés de tuer chacun des jours de l'année
Et chaque nuit
Obligés de mourir
Quand l'aurore pourtant là-bas au creux du ciel abonde
Nul ne sait si le jour plein sera pour lui
Quand le crépuscule est là
Nul ne sait quelle nuit
Nul ne sait jamais
Nul ne sait quelle mort demain
Peut-être ici le détruira

Zeus, son père, du haut de l'Olympe nuageux, qui sait tout, le suit du regard, lui prête sa puissance invincible et le protège contre les dieux pervers qui complotent sous terre. Il le protège contre leur haine, nourrie de la haine qu'ils ont pour lui, le grand bienfaiteur de l'humanité, le père de notre peuple.

Méchants dieux, qu'y a-t-il de plus méchant que vous, si ce n'est les démons qui peuplent les enfers au-delà de l'Achéron ? Prosternez-vous devant Zeus ! Faites allégeance et implorez sa mansuétude ! »…

« Soudain Alexandre vit dans la mêlée Dariovisch que les Grecs appellent Darios. Darios le Grand, Darios le Roi des Rois ; son char entouré de ses fidèles satrapes bataillant et tuant les plus courageux des Grecs, les meilleurs amis d'Alexandre, les compagnons de son âge, chers à son âme. Le cœur d'Alexandre se gonfle aussitôt du sang d'un courage renouvelé, toute fatigue vaincue, et il semble alors grandir, il semble se grandir au-dessus de la mêlée. D'une main ferme, il dirige en toute hâte son char au plus fort du combat et se précipite sur Darios, envoyant voler bien haut les fidèles satrapes, et Bucéphale écume, et Bucéphale souffle des flammes par ses naseaux. Il se précipite, Alexandre, sur Darios, dont le cocher ne parvient pas à

protéger le corps, et d'un coup de son épée fait voler le casque du Roi des Rois. D'un coup d'épée, le casque du Roi des Roi s'envole dans l'azur éclatant à la hauteur de dix hommes, et tourne et se retourne sur lui-même, étincelant dans le soleil, roulant et cahotant comme un char dont le cheval se serait emballé. Soudain il tombe d'un seul coup au pied du jeune conquérant, laissant le visage et la tête du Grand Roi dénudés. Il tombe d'un seul coup le casque du Roi des Rois aux pieds d'Alexandre l'invincible. Le fils de Philippe, le héros divin, s'élance à nouveau et va tuer de son épée tranchante son valeureux ennemi. Mais le fidèle cocher vivement se place devant Darios, lui faisant bouclier de son corps, et l'épée d'Alexandre tranche du sommet du crâne jusqu'au ventre le corps de l'infortuné serviteur. Darios s'empare vite des rênes, pendant que le corps s'effondre et bascule, tranche d'un geste celles-ci encore enroulées à la taille de son serviteur. Il fait faire un bond en arrière à son char, demi-tour et s'enfuit tout soudain. Il s'enfuit Darios le Grand Roi, Darios le Roi des Rois, Darios le valeureux, Darios qui jamais ne fut défait, Darios aux mille victoires. Il a peur. Il s'enfuit celui qui n'est plus que Darios, celui qui bientôt ne sera rien. Et Alexandre crie victoire, sa voix s'enfle au-dessus des combats. Tous l'entendent. Et l'entendant, les Grecs crient victoire. Les Perses voient la fuite de celui qui les commande et perdent courage ; pressés qu'ils sont par les rudes coups des Grecs, ils se débandent, ils abandonnent le combat, ils fuient les Perses ennemis, laissés sans chef pour les diriger.

Prie Zeus — ***Poèmes hératiques*, Héra III**

Fille de Zeus
Et femme du grand dieu
Puissance et féminité
Tu es si belle dit-on qu'Aphrodite en fut jalouse
Tu es belle tu es bonne car les deux ne sont qu'un
Oh toi si belle prie Zeus de nous épargner
Prie Zeus de nous laisser manger
Prie Zeus de ne pas nous détruire
Et de soulager toutes nos détresses
Prie Zeus qui nous fit à son image
De ne pas dégrader plus outre sa créature
Au risque de se perdre lui-même
Zeus a-t-il vraiment voulu tout cela

Alexandre fit dans le combat un grand carnage de ses puissants ennemis. Son regard, allumé de la plus grande férocité, suffisait à tuer ceux qui tournaient autour de lui, pour l'atteindre de leurs javelines aiguës. Nombreux furent ceux des barbares dont les râles de mort peuplèrent la nuit, certains implorant à la lumière de la lune que l'on vienne les achever. Alexandre tu es notre jeunesse pour toujours. Tu es le plus beau des hommes, Alexandre. Tu es notre père et notre dieu. Ô vous tous, infortunés et courageux guerriers de la Perse et des monts du Zagros, dont les femmes angoissées ne recevront plus jamais les caresses au retour de la campagne harassante ! Vous dont les enfants seront à tout jamais privés de l'affection d'un père ! Que les Parques pleurent sur votre sort et suscitent encore des guerriers de votre force pour que s'opposent à Alexandre des ennemis forts qu'un dieu peut sans honte terrasser. » (*Les MM. Homère en Nouvelle Macédoine, Addendum à l'Odyssée*, XX-3)

***Poèmes hératiques*, Héra IV**

Éclaire-nous

Héra si belle et reine du palais divin
La plus belle d'entre les plus belles
Reine des plus jeunes déesses
Que justice et paix au bout de tes doigts jaillissent
Lance vers nous leurs étincelles de feu pauvres mortels
Pour éclairer nos si lourdes angoisses
Pour éclairer dans l'obscurité notre si triste et obscur chemin
Depuis ton Olympe sacré
Où rit des dieux la hautaine et brûlante allégresse

Et pendant que la voix de l'aède chantait les exploits d'Alexandre, le tant aimé, tous pouvaient voir notre Roi dans la force et la beauté de sa jeunesse, à la limite de la lumière du feu et des ténèbres de la nuit, illuminé par la puissance du chant, l'invocation de l'aède, grandi jusqu'aux étoiles, guerroyant virant et voltant, terrassant ses ennemis. Tous entendaient les sons, les cris, les fracas, les hurlements. Chacun sentait l'odeur des combats et du sang répandu. La magie était grande alors, quand les dieux, en ces temps d'Âge d'Or finissant, parcouraient encore les chemins des hommes et s'unissaient parfois aux plus belles de leurs femmes.

Puis, un temps fort étant passé, l'aède reprenait doucement sa voix, qui avait vibré avec les combats, avec le sang arraché des corps, avec les cris des mourants et les hurlements de victoire que Tyché la divine avait permis, proclamait :

« Chantez Ô peuple assemblé, vous qui ne faites qu'une seule âme, vous qui descendez de tous les dieux, vous qui descendez de Zeus le plus puissant d'entre tous, chantez. Chantez les éclairs dont il irrite la Terre, chantez les éclairs dont il punit l'humanité infidèle, chantez le Tonnerre qui terrorise les méchants, chantez la bonté qu'il ressent envers vous. Vous êtes son œuvre, le futur de l'humanité qu'il projette au loin dans l'infini des siècles des siècles. Mais il pensera toujours à vous, car vous êtes le Peuple qu'il a élu. » » (*Les manuscrits métalliques*, C6F27-T2T)

Et le peuple assemblé fermait la bouche pour laisser entendre son murmure lancinant qui faisait vibrer les entrailles, s'élevait vers le ciel, et emplissait toutes les profondeurs des multiples dimensions de la nuit.

Exemple de grandeur d'Alexandre le divin

Les manuscrits racontent, et les aèdes le chantaient, que dans le désert, un pays aujourd'hui en Iran, lorsque la colonne d'Alexandre se fut avancée longuement sur une terre désolée, sans végétation, où seuls étaient visibles de gros scorpions et des lézards aux dents venimeuses, sous un soleil de plomb fondu, au milieu des souffrances de la marche, les soldats harassés de fatigue, vers midi l'eau vint à manquer. Les soldats murmuraient contre le sort qui les avait désignés dans ce contingent, alors que celui qui passait par la mer était lui entouré d'eau, sans se demander si cette eau salée aurait pu étancher leur soif. Certains refusaient d'aller plus loin, jetant leur barda au sol. Les cochers arrêtaient les chariots. Des chevaux mouraient dans de vives douleurs ponctuées de lugubres hennissements. La sédition grondait. Alexandre décida de partager les dernières réserves d'eau. Il souffrait lui aussi d'une soif dévorante, mais son ambition était plus grande encore. Il assembla ses troupes, pour que chacun put voir qu'il ne recevait pas plus que les autres. Certains de ses généraux versèrent une partie de leur eau dans un casque et la lui offrirent. Il y ajouta sa propre ration au vu de tout le monde. Puis, prenant le casque, remercia ceux qui lui avaient fait don de leur eau, le leva au-dessus de sa tête, et

laissa couler l'eau qu'il contenait au sol où elle alla se perdre dans la poussière, et dit d'une voix forte : « Il n'est pas bon que le roi souffre moins que ses soldats ! » Tous furent stupéfaits, le silence se fit, puis

---

Le bois de Tamarins

M'as-tu vue dans le bois de tamarins
Quand je courais me cacher derrière le gros tronc moussu
J'avais soulevé ma robe bleue
Tout à peine disons très légèrement
Pour que tu aperçoives mes chevilles
M'as-tu vue quand j'ai desserré ma ceinture de nacre
Pour laisser flotter les plis de mon vêtement
Mes longs cheveux blonds dans la pénombre complice
M'as-tu vue dans le bois
Quand je courais sur l'herbe humide
Faisant mine de me cacher mais oui de me cacher
Derrière le palmier nain d'Abyssinie
Pour que tu voies mes bras délicieusement minces
Et tout blancs
Empoigner entourer embrasser le tronc foncé
M'as-tu vue quand la vilaine branche
A déchiré ma belle robe bleue
Et que j'ai montré mon sein
Oooooooh
Innocent
M'as-tu vue
Quand une autre branche importune
M'a presque dénudée
M'a complètement dénudée je dois le dire
De la racine des cheveux jusqu'au petit orteil
Complètement
Quelle maladroite je suis
Vraiment
Je ne jouais plus à chat perché je le confesse
As-tu vu mon sourire
Mes longs cheveux flottants de miel tout blond
Et mes autres fines blondeurs les as-tu vues
As-tu vu mes grands yeux décidés de femme intrépide
Qui veut passer le pont

---

les soldats crièrent : « Vive le Roi, Vive Alexandre le Grand Roi, vive Alexandre le seul Roi ! » Aussitôt de reprendre leurs bardas, de s'enharnacher péniblement, et de se remettre en marche en chantant les louanges d'Alexandre. Ils marchèrent ainsi toute la journée et une grande partie de la nuit quand, à l'aube, traînant la patte, ils aperçurent les hautes palmes d'une oasis. Ce fut un cri de joie et tous se mirent à courir hurlant : « Béni sois-tu Alexandre qui nous a sauvés. »

On peut s'étonner qu'Alexandre n'ait pas été envoyé par Zeus en Nouvelle Macédoine. Ce fut certes le cas pour Chrysos, et plusieurs héros de la geste humaine pré-réunionnaise. La raison en est très simple. Zeus envoya en Nouvelle Macédoine ceux dont il voulait qu'un échantillon de gènes vînt composer le pool génétique de l'humanité nouvelle, *l'Homo sapiens sapiens reunionnensis*. Or, Alexandre avait déjà beaucoup donné, avec toutes ses femmes qui abordèrent à La Réunion enceintes de ses œuvres, et mirent bas les fruits de sa contribution génétique.

Alexandre est celui qui a le plus participé à la constitution de l'humanité nouvelle, par ses gènes, mais aussi par tout le fonds culturel qu'il a insufflé dans ses femmes, organisant leur éducation et la finesse de leur culture. Il leur donna même, grâce aux sages qu'il rencontra dans ces pays, la connaissance de l'Est indien, et la sagesse des peuples de ces contrées lointaines. Il est possible que le jeune conquérant portât ses pas vers l'Indus, guidé par Zeus, uniquement pour inclure quelques femmes de ces pays-là dans son gynécée, bénéficiant ainsi des gènes d'un grand peuple, contribuant au métissage culturel entre la sagesse de l'Orient et celle d'Occident, de façon à construire le peuple élu de Nouvelle Macédoine. Il a pu aussi être conduit à porter ses pas vers l'Indus et être empêché d'aller plus loin, pour qu'il descendît le fleuve et embarquât son gynécée sur des bateaux qui devaient se perdre et naviguer jusqu'au fond de l'Océan indien. Zeus, qui voit loin, avait tout prévu et tout organisé.

On regrette qu'ait disparu la race des aèdes, ces inspirés. Nous nous assemblerions encore, le soir, sur les plages de l'île ou dans les cirques aux vastes cieux étoilés, et là, nous recevrions le message venant des lointains de la Grèce et nous revivrions l'aventure des héros du temps jadis. Mais a-t-elle disparu cette race ? Ne manque-t-il pas seulement l'étincelle divine qui réveillerait en l'un d'entre nous, aux gènes prédisposés, le souffle sacré ? Cet aède redonnerait à notre peuple, grâce à la part d'Alexandre et de tous les héros qui sont nos

pères, conscience de son destin à l'aube du troisième millénaire. Ces temps sont proches, et cela adviendra.

Références

1) J. de ROMILLY, *Homère*, Paris, PUF
2) P. CARLIER, *Homère*, Paris, Fayard, 1999
3) HOMÈRE, *La geste d'Alexandre futur fils de Zeus et des Achéens*, Mycènes, Éd. archaïques, 800 av-J.-C.
4) MOIRA, *La muse antique. Expérience de muse*, Olympe, Zeus édit. [sans date]

* * *

Cave canem

Cachée sous les voiles multiples de la nuit
La meute sinistre des chiens arrogants
Monte dans l'ombre s'enfle et piétine en silence derrière moi
Les souffles se font rauques et miaulants
Elle submerge l'espace étroit que laissent libre mes pas
Ils m'entourent presque les chiens sans bruit
Et les crocs brillent dans le noir où se cache une lune d'effroi
Ils projettent
Leurs haleines pesantes et nauséabondes sur mes mollets
Par l'effort tendus
Ils n'ont pas faim car je les ai nourris
Ils ne souffrent pas car je les ai soignés
Ces chiens méchants je les ai aimés
Ils m'entourent et me submergent du poids de leurs malveillances
Mais je suis toujours là
Et dans le ciel froid la Lune me fait des signes désespérés
Derrière son nuage sombre
J'entends la meute qui fouette sa peur
J'entends la meute et j'ai peur
Car ils m'ont mis tout nu
La bave gluante coule des babines ballantes sur mes chevilles
Les mâchoires clapotent pour se donner du courage
Ils m'ont tout pris et j'ai tout perdu
Ils commencent à gémir tournent et se bousculent en désordre
Dans l'ombre gronde l'impatience grise
Un coup de croc rapide ici un coup de croc là
Cherchant à prendre la meilleure place pour me mordre

Et je me retourne soudain
Mon regard claque
Tel le fouet du maître sur l'esclave
Et il n'y a plus de chiens
Mon regard claque et il n'y a plus rien

Cave canem (bis)

Ô toi qui viens de loin
Par-delà les airs
Innocent voyageur
Aux grands yeux étonnés
Innocent travailleur
Par-delà les mers
Prends garde aux chiens

Le hanneton

Parmi les myrtes et les buis odorants
Cheminait tout innocent
Un hanneton
Tontaine tonton

L'insecte ventru
S'aventurait tout innocent
Mais bien trop goulu
Turlututu

Il allait ainsi l'osé coléoptère
Un coup de mandibule à droite
Un coup de mandibule à gauche
Le myrte n'est point trop partageux
Le buis encore moins
Coin coin
Coin coin

Un oiseau passa qui le hanneton avala
Tout innocent
Pan pan
Taratata

Moralité
Si vous faites un pas à droite vous êtes perdus
Si vous faites un pas à gauche vous êtes pendus
Quoi qu'on fasse on est mourus
Même si on fait rien
Pan pan taratata coin coin tontaine ton ton et turlututu
Personne m'a vu

Poèmes Saphiques, **Saphique XXXIII**

Le papillon
Ou Sapho amoureuse d'Attritis

Tes longues jambes ouvertes
Dressées vers le ciel qui oscillent avec langueur
Dans la brise mutine où se lisse l'herbe du pré
Ailes du papillon largement déployées
Prêtes à l'envol pour aller se poser délicates sur les fleurs
Insecte léger sur la robe irisée
Qui a chu d'abord ample de ton sein tout rose
Et de la douceur nue de tes épaules blanches
Voici tes légères boucles serrées blondes
Autour de l'étroite blessure qui m'assassine
Tu es prête à l'envol pour aller butiner les fleurs
Mais c'est l'insecte charmeur
C'est l'insecte
Aux longues jambes ouvertes que mes lèvres butinent

Chapitre XI

Poèmes de Nouvelle Macédoine

La variété des poèmes qui ont été composés en Nouvelle Macédoine est étonnante. Nous nous sommes efforcés de proposer une traduction proche de ce que nous pouvons comprendre aujourd'hui, essayant de trouver la plus juste signification, compte tenu des changements culturels qui ont eu lieu depuis. On voudra bien nous excuser d'utiliser, ci après et dans les chapitres précédents, des termes inconnus des anciens Grecs, mais le passage d'une langue à une autre, qui plus est une langue morte à une langue vivante, nous imposait d'utiliser une expression contemporaine que chacun comprendrait.

Nous avons regroupé les poèmes que nous avons retenus ci-dessous en *Poèmes du jour et de la nuit*, et en *Poèmes saphiques*.

Poèmes du jour et de la nuit

Émois

Je suis perdue
Je suis en émoi
Mon mari nous a vus
Tu m'embrassais
Tu me câlinais tu me lutinais ma tête tournait
Mon sein droit était dans ta main gauche
Mon sein gauche dans ta main droite
Dénudés
Tu les malaxais
Oh mon Dieu
Et ta bouche passait d'un téton à l'autre
Les léchant les suçant
Et tes doigts ébouriffaient l'autre et puis l'un

Dieu que ma tête tournait
Où étais-je où était-ce
Qui suis-je
Je ne sais plus
Je suis en émoi
Mon mari nous a vus
Il sait quel plaisir j'ai de toi

Mettre le feu

J'ai toujours voulu mettre le feu
Mais les temps jamais n'en sont venus
J'ai toujours voulu mettre le feu
Chez les prêtres indignes
Dans les palais arrogants
Chez les commerçants cupides
Chez les serviteurs médiocres
Mais les temps jamais n'en sont venus
J'ai toujours voulu mettre le feu
Est-il trop tard mon Dieu pour oser

La plume

Tombent les gouttes tombent
Les perles du soleil
Les jours et les nuits s'égrènent
À la porte de l'arc-en-ciel

Une plume sur les nuages
Qui chevauchent la brise
Volette et signe
L'œuvre de la nature
Dans le ciel

L'Église

Tu es l'Église aux clochers multiples
L'Église étroite aux menhirs sacrés
Qui instillent leurs accents légers
Dans le vaste abîme du grand ciel
Et la mer vient battre ton parvis

Et sur tes roses la lumière éclate du Soleil

Tu es l'Église des tabernacles souverains
Où l'homme courbé vient le soir dire merci
L'Église qui garde au long du jour sa fraîcheur du matin
Et dans tes orbes entrelacés
Qui vibrent de leurs vies tourmentées
Tu es Église à toi seule tout l'obscur et long périple

La jeune fille

Oh que je voudrais retrouver celle de mes quinze ans
Et sa poitrine et son corps et mes premiers seins
À la peau si fine
Aux chairs si amples et gonflés de souplesse
Qui ployaient délicatement sous
Mes caresses
Eux dont l'impatience de mes mains
Ebouriffait les pointes magiques
Oserais-je aussi me souvenir encore de ses fesses
Rondes et lisses qui sont depuis restées aux bouts de mes doigts
Si longtemps et si uniques
Souvenir collecté dans l'air humide et froid de cet après-midi d'automne
Aux feuilles tristes des chênes blancs
Contre un arbre pressés
Contre un arbre dressé comme moi
Tension et fermeté
Vigilance craintive envers les promeneurs furtifs dans le parc trop sombre
Ou trop éclairé
Oh qu'il était vif notre si vif émoi
Manipulant l'un l'autre des chairs étonnées
Dans le désordre
Prenant lâchant pressant de mains pressées
Félicité des grands éclats d'un soleil nouveau brûlant dans les corps
Oh pourquoi donc avais-tu fait cette enfant cette fille cette femme si belle
Pour m'obliger aujourd'hui longtemps après à tant souffrir

Mon Dieu retrouvez-là aidez-moi
Elle est quelque part certainement car moi seul ai vieilli
Elle est quelque part puisqu'elle est toujours dans mon souvenir
Alanguie et fruitée

Des parfums qu'une mère encore jeune a déposés mutine sur son cou
La jeune fille aux grands yeux fleuris dans ses quatorze ans
Et dans mes quinze années bien trop fragiles
Que rien n'a jamais pu jamais su effacer
Ni rendre adultes ni libérer
Oh mon Dieu retrouvez-là
Oh mon Dieu retrouvez si cela se peut ma vie pour moi

Cléo

Ô que ton Hellade était belle sous le regard de Philippe
Notre seigneur notre dieu
Que claquaient les fracas des armes sur les chevaux emballés
Les hurlements des vaincus qui maudissaient la fortune
Que les villes les unes après les autres exsangues pleuraient merci
Achille était avec nous et Hector et Patrocle aussi
Toi que de pur amour j'aurais longtemps voulu chérir
J'ai emporté avec moi seulement le ciel bleu clair de tes yeux
Et la tendre fossette sur la joue de ton rire
Quand le soleil de l'été s'assombrit dans la chaleur qui éprouve
Et fait rejeter tous les voiles de la pudeur naïve
D'un coup de pied
Pour que mieux se pénètrent les corps dans la tendresse
Pour que plus libres s'extasient les cœurs
Et que résonnent
Plus francs et plus forts les rires
Tous les cris tous les bruits tous les sons de l'amour joyeux
D'entre les lèvres de Cléo ma Circé mon enchanteresse
Hellade Ô mon Hellade étais-tu belle sous le soleil de Philippe
Alors que nous étions jeunes
Quand celle que j'aimais était là
Quand celle que j'aimais dormait nue tout alanguie entre mes bras

Mon cœur s'arrête

Un seul baiser de toi arrêterait mon cœur
De battre
Mais un autre sublime et enchanteur
Accompagné du frôlement du bout de tes seins
Sur ma poitrine absolument disons-le

Morte
Saurait lentement
Lui redonner le frisson de la vie
L'amour de ta chair emplirait ma ferveur
Et alors se dresserait contre ton ventre tendue
Ma passion
Forte

Mort de vestale

Je veux mourir tout seul
Dans l'alcôve du cloître
Froide et triste pour vous Ô curieux qui passez
Mais chaude aux souvenirs
Enfouis tout là bas
Dans le plus profond des
Abysses de mon cœur
Je veux mourir tout seul et toujours seul encore
Dans l'alcôve du cloître au courage de Dieu
Ô curieux qui passez froide et triste pour vous
Mais chaude aux souvenirs des bras qui m'enlaçaient
L'alcôve est toujours là Ô ma vestale blonde
Amours cénobites non moins vrais que les autres
Et nos vœux lacérés
Sans ta tunique blanche était-ce moins fauter
Je veux mourir tout seul entouré de tes bras
Mais plus je ne le peux écrasé par le temps
Dans le profond des abysses de mon cœur
Les gardiennes féroces
Les gardiennes qui fouinent ont su de nos amours
Les soldats t'ont violée combien combien
Ils t'ont longuement fouettée
Lacérée brisée
Écorchée
Puis enterrée encore vive

J'aurais voulu mourir avec toi dans l'alcôve
Au temps de nos amours quand tu étais si belle
Toi tu me regardais c'était moi qui criait
Toi tu me regardais et toi sans même un souffle
Les yeux immensément

Ouverts
Ils enfermaient le monde
Silencieux
Fixes
Oui tu me regardais
Pendant que les jets de terre
Éclaboussaient d'en haut ta chair sanglante et nue
Détruite
Au fond de la fosse profonde

À la superbe cavale blonde

Ton corps est plus fluide
Qu'une eau de source à peine bruissante
Et ton cœur fragile pleure dans la solitude
Femme trop peu aimée
Grande et belle vestale blonde au sein amoureux
Aux hanches dessinées qui appellent
Aux longues cuisses fermes
Faites pour enserrer le mâle aux muscles durs
Tu as besoin d'étreintes fortes
Pour assouvir ta féminité qui aveugle tous les soleils
Ton corps veut aimer pour être aimé échanges de passions
D'une étreinte absolue et puissante
Mais où est-il donc celui qui te comblera
Loin de ces lubriques nabots qui bavent et t'entourent
Celui qui saura dans sa virile énergie bel Achille te ravir
Celui qui aura la force et le cœur
Trop belle inépuisable et grande vestale blonde
D'aimer ensemble ta volupté
D'aimer ensemble ton corps et d'aimer tout aussi ton cœur

Juin

L'été déjà de sa main transparente
Posait un voile sur les obstacles de la nuit
L'écureuil caché sur sa branche derrière
Un grand rameau touffu du vieux chêne
Oublieux grignotait en sourdine inquiet de je ne sais qui je ne sais quoi

La luciole au plus profond des brins d'herbes

Alanguie sur la pâle douceur d'une mousse légère
S'épuisait en lumière
Agitait lentement son abdomen
Hep là corps à prendre je suis à qui veut de moi

La hulotte oiseau sage s'il en fut
Et si l'on en croit ses lunettes
Grand philosophe qu'un rien offusque aussi
Et qui se complait de digne arrogance
Hululait ses questions dans le sous-bois

Je humais dans le chemin creux marchant les mains derrière le dos
Foulant quelques brins craquants d'herbe sèche
Les touffeurs du thym du cèdre et du pin
Je humais le lierre discret la lavande et son cousin le romarin
Saveurs fluides saveurs lourdes saveurs fortes riches saveurs amères
Ivresse des coteaux vins résinés libations aux dieux qui sommeillent
Et l'olivier que l'on vient de marier
Enfouis sous ses houppettes de fleurs blanches
Pampres des vignes qui vous fouettent dans le sillon
Et l'amande et la prune du verger et la pêche encore vertes

L'air bruissait crissait caquetait couinait ricanait souriait jouissait
L'air joyeux n'était qu'un élan de frais libertinage
Il s'élevait des choses comme une âme subtile
C'était plus qu'une vague c'était un émoi
Juin a les saveurs de la cerise entr'ouverte

Les femmes

Je crains par-dessus tout le regard des femmes
Tout mon corps et mon esprit d'aciers lourds mal trempés
S'érodent se délitent se rouillent
Sous leurs acides cruels qui arrachent la peau
Font couler bien rouge le sang triste
Et plus que tout les larmes
Je suis le Quasimodo contrefait aux chairs qui croulent
Mes membres sont courts je me dandine
Assurant ma marche de mes mains empaumées au sol
Et les sanies creusent sur mon visage des sillons gluants
Ô Dieu pourquoi ne les as-tu pas faites choses
Simples viandes éjaculatoires

A-t-on besoin qu'elles pensent qu'elles jugent qu'elles rient
De nos malheurs de nos faiblesses de nos suintantes infirmités
Exigent
Pourquoi ô mon Dieu as-tu volé à l'homme sa dignité
Pourquoi donc leur as-tu donné une âme

Seul

Dans la peur et le dénuement
Le marin navigue sur l'océan inquiet
Qui fait le tour de la Terre
Transparent le marin
Transparent l'esquif
Pour les dieux assoupis
Indifférents
Il vogue dans la terreur
Sur le dos des monstres de la mer

Malheureux celui qui navigue
Celui qui va sur les flots amers
Sans savoir qu'il est seul
Et sans savoir que c'est là son vrai bonheur

Puits

Les élixirs de ton corps exsudent leurs parfums d'amour
Et la souplesse de tes hanches
Se perd dans l'ombre de ce puits intarissable

Ton regard

Tes yeux chantent quand tu me regardes
Je veux dégrafer mes vêtements
Laisser choir sur le marbre au sol fluide la soie
Me montrer nue à tes yeux
Sans les artifices menteurs de l'art
Pour que tu admires mes seins ronds ma fesse haute
La ligne de mon cou ma taille et mes hanches
Et entendre plus forte
La musique de ton regard

La Belle Ottomane

Saphique XXXIV

Tu as déposé ton fruit dans l'herbe en t'allongeant
Belle Ottomane
Sur les frêles pissenlits
Comme une grenade mûre entrouverte
Et les caresses de mes doigts de femme
Qui vont et viennent dans ta prairie amoureuse
Pressent les eaux lustrales hors de ton fruit

Les besoins de la jeune Sapho

Saphique XXXV

Tu es trop belle pour rester sans maître
Tu es trop jeune Sapho pour n'en avoir qu'un seul
Ta cuisse lisse
Que dénude la tunique à peine
Si pâle
Est un appel à tous
Pour que chacun en ses ombres cachées s'y oublie
Chacun en meurt d'envie
Tes mamelles gonflées
Souples de chair blanche et rosée
Exigent qu'on les caresse
Tes désirs turgescents crient que l'on t'aide
Mais est-ce d'un homme que tu as besoin
Ou d'une femme plus lascive plus gentille et plus tendre

Saphique XXXVI

La pudeur

Sapho la pudeur a quitté notre alcôve
Elle est partie en claquant la porte et faisant beaucoup de bruit
Rien ne pourra l'y ramener
Rien ne pourra fermer les rideaux de la grande fenêtre ovale
Où nos amies joyeuses plaisantant viennent
Se pencher à la flamme de la lampe
Qui éclaire ton chevet
Elles viennent admirer l'avancée de nos désirs

Et la densité de notre amour
Laisse-moi Sapho te dévêtir
Car rien de plus beau que tes seins dans leur plénitude ronde
Que tes jambes si finement alanguies
Rien
Sur cette Terre Sapho j'en suis sûre
Jamais n'a vu jamais
Jamais n'a vu le jour

Sapho en désordre **Saphique XXXVII**

Sapho ton corps est tout en désordre
On ne sait où trouver tes seins
Où sont tes jambes
As-tu donc conservé ta tête
Et tes bras où sont-ils donc étalés
Ton nombril semble avoir fui ton corps
Quelque part ou quelque quand
Tes vêtements enlevés effacés ont disparu
Envolés par la fenêtre grand ouverte
La passion a détruit la magnifique et brûlante ordonnance
De ta chair
La passion qui hurle son long cri rauque modulé
Tout en toi est emmêlé
Chiffonné
Tu as crié tu m'as mordue
Pressé ma tête contre les ombres de ton ventre
Mais si belle toujours
Toujours si belle dans le désarroi de tes désirs comblés
Dans les parfums de l'amour encore dans l'air endormis
Tu es alanguie
Tu es moite
Béante et dévastée

La petite esclave **Saphique XXXVIII**

Sapho je suis ta petite esclave
Celle que tu as rachetée hier au lubrique Anacréon
Avant qu'il ne plonge en moi inexplorée
Son membre gluant immense et velu

Je suis ta petite esclave et je veux de mes lèvres
De mes doigts féminins
Te remercier
Fais de moi une experte en amour
Apprends-moi les caresses que tu aimes
Je saurai te les dispenser

Sapho je t'en prie réveille-toi
Fais de moi une experte
Je veux que sur ta couche tu me dises épuisée merci
Que tu transpires que tu soupires que tu m'aimes
À moi qui rêve si fort de t'aimer

Tes soupirs **Saphique XXXIX**

Tes soupirs sont plus fins que les sons du hautbois
La fraîcheur d'une brise de printemps
Au matin d'un Soleil paresseux
Ils filtrent nacrés de tes dents entrouvertes
Et tu laisses échapper ta suavité entre mes doigts

Saphique XXXX

Le désir

Sapho voici mon corps
Massé par la plus attentionnée de mes servantes
Oint des parfums de la brûlante Éthiopie
Venus par l'Égypte au fleuve lent qui sommeille
Caresse-le mon corps embrasse ma chair
Que nul espace clos n'échappe à tes lèvres
Réalise autant que tu le peux mes émois
S'il te plait enfouis-toi dans les creux de mes hanches
Lorsque mon désir sous tes caresses deviendra mûr
Tu devras d'une main savante et douce
Le cueillir
Sinon il tombera au sol
Et chu nul ne pourra jamais flétri
Le remettre là-haut sur sa branche

Saphique XXXXI

Chanter

Laisse chanter pour moi ce soir
Tes yeux verts qu'un rien étonne

Laisse murmurer entre tes cils
Tes désirs et ton attente
Que veux-tu que j'ai que je te donne

Le Réunionnais, *Homo sapiens sapiens reunionnensis*, peut être fier. Il descend du plus illustre et plus puissant des dieux, Zeus lui-même, par son fils le Grand Roi Alexandre. Nos ancêtres étaient Grecs, race la plus sublime, qu'aucune autre jamais ne réussit à égaler. Nous sommes les descendants des génies de l'Antiquité, ceux qui ont inventé la science, la philosophie, la démocratie, l'épopée, la tragédie, le bain marie, la cuvette à la turque, la machine à vapeur, l'imprimante laser, la trigonométrie et la lyre à clavier superfétatoire. Et tant d'autres réalisations encore dont nous ne pouvons livrer ici le sec inventaire. C'est donc en quelque sorte nous qui avons accompli toutes ces réalisations qui brillent au fronton de l'humanité.

Zeus a enrichi notre patrimoine génétique grec, en particulier celui venant d'Alexandre, en permettant que des grands hommes du passé, et certains du futur, s'incarnent sur notre Terre, la Nouvelle Macédoine. En nous léguant par l'amour la contribution de leurs chairs, ils nous ont légué aussi la contribution de leurs esprits inégalables. Notre *pool* génétique serait déjà exceptionnel si Zeus n'avait voulu le construire parfait en nous permettant de nous unir à l'homme de Florès, cet homme qui vécut avant le péché originel et qui donc était pur de toute souillure. Nous sommes, pour cette contribution de l'humanité, nous aussi purs de toute souillure.

Notre perfection innée est chose unique en ce monde. Elle doit être reconnue par tous et admirée. La nature doit se mettre à notre service et nous procurer ce dont nous avons besoin, veiller sur nous et nous protéger. Elle nous doit des choses. La nature, c'est aussi les Zoreilles et la Zoreillie qui doivent admirer notre perfection et œuvrer à la garder aussi pure que possible dans la vertu de son éclatant métissage. Le Réunionnais dans sa créolité magnifique doit se lever, fier et noble, pour porter son message au monde et l'imposer. Notre sublime perfection fera que chacun se tournera spontanément vers nous et se rapprochera de nous. Par imprégnation, ensuite, il deviendra parfait à son tour. Notre tâche alors sera accomplie et nous pourrons

enfin apaisés, révérés par tous, diriger le genre humain et vivre en l'éternité de notre riche plénitude.

Nous sommes l'ultime stade de l'évolution. Notre apothéose marquera la fin de celle-ci, avant que ne se réalise la Parousie olympienne. Ah ! Combien Dieu, père de tous les Créoles, en ce septième jour de la création, s'accordant un repos bien mérité, paraît heureux, si complètement satisfait de son travail, quand il se tourne vers nous et que de son œil attendri il nous regarde et s'admire !

L'auteur

Biographie succincte rédigée par Casimire Grondin-Payet

Jean-Bernard Émervé est né en 1943 à Saint-Denis de La Réunion. Son père, Clément, était de passage dans l'île, en mission secrète pour la France de Londres. Il y resta presque deux ans, le temps d'accomplir le travail qui lui avait été fixé. Il donnait des renseignements à des sous-marins anglais qui, de nuit, approchaient des côtes dans des endroits escarpés et inhabités. Il fut aidé dans ce travail par Émile Hugo qui lui indiquait les lieux favorables et facilitait parfois des liaisons radio à courte portée. Ce dernier collectait aussi des renseignements pour Clément et il facilita de même les relations de celui-ci avec la bonne société créole, en particulier avec Albertine C... De son union avec Albertine, Clément eut dans l'île un enfant, Jean-Bernard. Il travailla à ses activités de renseignement avec son épouse enceinte. Qui soupçonnerait un couple dont la femme est dans cet état ? Arrivé solitaire, Clément repartit à trois. Certes, formellement Réunionnais de naissance, Jean-Bernard l'est aussi génétiquement, puisque ses deux parents ont des gènes réunionnais. Albertine est issue d'une vieille famille créole. Clément aussi avait des ancêtres dans notre île. On ne sait quand ils arrivèrent, mais on sait qu'ils repartirent vers la métropole au cours du 19e siècle.

Marqué par les récits que lui faisaient ses parents de l'île où il était né, et qui était la leur aussi, donc la sienne de même, Jean-Bernard revint en 1974 pour y rester quelques mois. Il put y constater le magnifique et très ancien brassage des peuples présents sur le sol de l'île sans que pour autant tous se mélangeassent. Chacun restait chez soi, dans sa communauté, veillant à ce qu'il n'y ait pas de débordement qui pourrait mettre le feu aux poudres entre les communautés séparées, et provoquer une catastrophe au cours de laquelle tous pourraient être atteints. La peur constituait le ciment de l'unité. Le dicton réunionnais bien connu : « Pour vivre heureux, que chacun reste chez soi » en atteste. Ou encore : « Pour vivre heureux, restons entre nous et serrons-nous les coudes contre les Zoreilles », « Dehors

c'est dangereux, restons ici », et bien d'autres encore. La situation de repliement sur la forteresse créole et ses valeurs supérieures, nulle part dans le monde égalées, enviées de tous, lui plut. De même, les magnifiques réalisations de la littérature créole l'enthousiasmèrent. Certes, il en restait peu de choses parce que le colonialiste français en avait fait très régulièrement, depuis le 18e siècle, de honteux autodafés publics pour nous couper de notre mémoire et mieux nous dominer. Mais certaines de nos grandes gloires avaient pu être sauvées. Chacun ici connaît leurs œuvres par cœur et peut les réciter intégralement le matin en mangeant son gazon de riz subventionné. Le plus cher désir de Jean-Bernard était de se fixer dans son île natale et ancestrale. Il y travailla sans relâche. Depuis, sauf pour de très courts séjours à l'extérieur, il ne l'a plus quittée.

Jean-Bernard travailla longtemps en Europe sur le passé de La Réunion, en particulier à Rome utilisant les archives vaticanes, pour percer les mystères du peuplement de l'île. Installé à La Réunion, il prit contact avec des érudits et des chercheurs du passé, archéologues de notre culture, avec lesquels il avait longtemps travaillé épistolairement. Ils mirent en commun toutes leurs connaissances, et surtout celles du terrain, connaissance irremplaçable que possédaient les Réunionnais de l'île. L'affaire était mûre et le trésor historique accepta de se révéler.

S'établissant sur le tard dans son île ancestrale, Jean-Bernard n'a pas tenu à révéler alors ses origines créoles qui ne cadraient pas avec la partie métropolitaine de son passé, préférant garder ses vraies racines secrètes. Il voulait rester discret pour éviter d'être pris dans les réseaux d'influence qui parcourent la société réunionnaise, et qui suppriment toute liberté par l'appartenance à laquelle ils vous marquent, que ce soit le réseau de la religion, celui de la couleur de peau, celui de l'ethnie, de l'argent, ou même celui des frères carabistouilles. N'oublions pas aussi toutes les coopératives de médiocres qui, par la masse qu'elles constituent, donnent un avantage pour la conquête des places. Il se voulait au-dessus des micro-intérêts circonstanciels pour être plus efficace dans le travail de mémoire qu'il avait entrepris : ressusciter l'histoire du peuplement de La Réunion.

Jean-Bernard a été approché plusieurs fois pour recevoir un prix Nobel. Mais il l'a toujours refusé. C'était pour lui une question de dignité. Il ne voulait aucune distinction qui ne serait pas réunionnaise, et surtout cette distinction-là, accompagnée d'une somme d'argent, cet « argent de l'eau » qui ne correspond pas à notre culture. Nous autres

Réunionnais, nous ne dépensons que ce que nous gagnons à la sueur de notre front.

Enfin, on signale au titre de ses spécificités, qu'il a été honoré plusieurs fois par des apparitions, par des visions saintes. On peut citer celles de la papesse Jeanne, de Bibique, Michel Fontaine, Claude Hoareau — celui qui sait faire des miracles pour être élu —, Cyril Hamilcaro, Huguette Bello, Aude Palant-Vergoz, Wilfrid Bertile — l'universitaire qui un jour a cherché l'Université de La Réunion et ne l'a pas trouvée —, Raymond Barre, Didier Robert et bien d'autres, toutes personnalités purement réunionnaises qui font briller les valeurs de la créolité sur le monde entier. Il a aussi été visité par le pharaon thaïlandais. Ces visions saintes ont aidé Jean-Bernard dans son travail sur le peuplement de La Réunion, le soutenant dans les passes les plus difficiles par l'idéal de travail qu'elles promouvaient, aux moments de découragement devant l'immensité de la tâche à accomplir. Elles ont été reconnues comme d'origine divine et miraculeuses par une commission pontificale présidée par le Cardinal del Bruciato, à Rome, devant laquelle Jean-Bernard a comparu. Certes, quelques incrédules, quelques fanatiques opposés à la vraie foi pourront objecter à la parfaite sainteté de ces apparitions. Ces gens sont des négateurs que leur conscience même condamne. En effet, la commission a été très vite convaincue, lorsqu'en sa présence, au cours d'une audition inquisitrice, Jean-Bernard a eu plusieurs visions de Raymond Barre qu'il a fait partager à l'assemblée des inquisiteurs — ce partage ne s'était encore jamais produit dans l'histoire des apparitions saintes. Jean-Bernard marque ainsi un renouveau de la science des miracles et ouvre une nouvelle voie au développement de la théologie —. Une fois, il s'agissait du fauteuil du bureau de l'illustre universitaire,[12] dans son université, fauteuil neuf, vide, jamais utilisé, sur lequel était marqué « Absent », et une autre fois sur son fauteuil de maire, à Lyon, dans lequel il dormait profondément pendant une réunion. De telles visions apaisées, intemporelles par leur vacuité, dont rien ne dérangeait le calme angélique, comme représentant la quintessence moelleuse d'un petit coussin créole, ne pouvaient être, par leur apaisement même, leur absence totale de mouvement, suspendues dans le temps, que d'origine divine. Elles étaient enfin la preuve de l'existence du néant. Pas seulement du vide, mais bien du néant, du rien. Les représentations mentales pour prouver l'existence du néant sont si difficiles que la sainteté de la chose fut admise et jugée pour

l'éternité par la Sainte Commission. Nul n'a plus le droit d'y revenir. C'était aussi une grande avancée scientifique.

Il sut résister à des visions diaboliques. Des tourments odieux. Ainsi, Didou, bien qu'il croyait celui-ci son ami, essaya de le dominer pendant ceraines visions, s'insinuant dans son esprit. Mais Jean-Bernard se réveilla vite parce qu'il vomit de répulsion au contact de cet esprit totalement tordu. De plus, allez savoir pourquoi, les dents de Jean-Bernard lui firent très mal pendant longtemps. Un dentiste lui expliqua que, au cours de la tentative de possession, il y avait eu fusion partielle et les canines de Didou étaient beaucoup plus longues que les siennes, beaucoup, mais alors beaucoup… et qu'elles ne pouvaient donc s'implanter dans ses gencives et rentrer dans sa bouche. Heureusement, il eut ensuite une vision de sainte Çoisette, ce qui l'apaisa.

Ces visions constituent des éléments forts dans le procès en canonisation qui est actuellement instruit à Rome pour promouvoir la sainteté de Jean-Bernard. En effet, lui, le Grand Créole, le plus grand de tous les grands Créoles, il a été dispensé de l'étape de la béatification. Le parfum de ses vertus est monté tout droit en Haut Lieu, je dis bien le plus haut lieu, et les ordres sont vite redescendus de tout là haut sur le Vatican provoquant quelque émoi, même chez le principal locataire ! Des miracles aussi, il en a fait comme intercesseur, transférant la miséricorde divine sur la tête de pauvres Créoles souffrants. Par exemple, il claquait des doigts et l'analphabète savait aussitôt parfaitement lire et écrire. Ainsi, lorsque on rencontrait de grosses difficultés dans la tâche d'alphabétisation des élus du Conseil Régional, on faisait appel à lui. Et Jean-Bernard arrivait, la démarche souple, dominant chacun de sa haute taille, auréolé de la faveur divine, le sourire aux lèvres, calme et dégagé, et « clac ! » : le dernier des plus crasseux des analphabètes élus au Conseil Régional parvenait à lire et à écrire, même les maires du Sud. Certains parvenaient à manipuler le féminin, les plus doués un peu de conditionnel, dans les formes les plus simples, certes. Mais quel effort n'était-ce pas là ? Il avait toujours un mot aimable pour le plus démuni intellectuellement des politiques. On lui en a voulu parce qu'il ne pouvait faire lire et écrire qu'en français. Les délicats et complexes arcanes de la belle langue créole, supérieure à toutes les autres, le faisaient souffrir. Ainsi, il parlait le créole comme Élie Hoareau, Claude Hoareau, Huguette Bello, Robert Gauvin, Paul Vergès, Pierre Vergès. Jean-Bernard parlait le créole comme d'autres grands

Réunionnais qui savent à peine que cette langue existe ou qui pensent, comme Raymond Barre, que c'est une langue originaire des Antilles et qu'on ne la promeut ici que pour embêter les Zoreilles et le gouvernement colonialiste. C'était un peu le créole de ces gens-là, celui de la Comtesse de Ségur, une comtesse de Ségur nouvelle riche, alors que pour Jean-Bernard en fait cette lacune était due à l'éloignement de son enfance et il en souffrait dans la chair même de sa réunionnité.

On dit que Jean-Bernard avait le privilège d'ubiquité, comme le padre Pio, et qu'il pouvait entendre aussi tous les propos méchants que l'on disait sur lui : « Salaud de Zoreille ! » alors qu'il n'était pas Zoreille, « Sale Zoreille fous le camp et retourne chez toi ». Et j'en passe. Il a vécu le dur martyr du Zoreille établi à La Réunion. Il a enduré toutes les attaques racistes — en fait ce n'est pas du racisme puisque ces phrases sont prononcées par des Réunionnais — de façon exemplaire, lui Le Réunionnais, et le plus grand entre tous, sans jamais se plaindre. Il en sera canonisé pour tout cela, pour toutes ses saintes actions. Il a modelé le futur par les exemples qu'il nous a donnés, et que nous devons suivre. Il est non seulement l'image de notre passé, qu'il a su dévoiler à nos yeux, mais il restera également l'image de notre avenir. Si nous savons garder l'œil sur son souvenir, nous ne nous tromperons jamais de chemin et nous volerons de victoire en victoire, étendant les vertus de la créolité sur la Terre entière. Jean-Bernard, alors, pourra un jour revenir parmi nous, comme il l'a annoncé lorsqu'il foulait le sol réunionnais, rassemblant son peuple pour toujours, afin de franchir les dernières étapes de notre destin vers l'éternité.

Jean-Bernard Émervé est mort en 2007, dans une crise de saisissement, le soir de l'élection de M. Nicolas Sarkozy à la présidence de la République, juste au moment de l'annonce des résultats de la consultation. C'est dans les bras de sa femme fidèle, entouré de ses enfants bien-aimés, alors que la main de Dieu se tendait déjà vers lui pour recueillir son âme exceptionnelle, alors que tous les anges et les saints chantaient déjà sa gloire, qu'il a expiré en prononçant ces mots forts et définitifs :

« Mon œuvre est terminée. Après cette élection, la vie n'est plus désormais digne d'être vécue ! »

Références

1) Après enquête, il apparaît qu'aucun universitaire, ni aucun étudiant, ne se souvient avoir jamais vu Raymond Barre. Voit-on Dieu ? Ce dernier est pourtant présent partout à chaque instant — c'est bien la preuve qu'il existe —. Ou alors faillite de mémoire bien compréhensible, mais on peut vous affirmer qu'il y a eu une nomination réglementaire. D'ailleurs, un culte s'était répandu parmi les étudiants de l'université métropolitaine où on aurait pu voir le grand homme. Les étudiants se mettaient en prière devant la porte de son bureau et l'un d'entre eux prononçait des oraisons sur le thème : « Il existe, mais on ne peut le voir ». Lui, le grand Réunionnais, le plus célèbre, n'aimait pas les Réunionnais, parce que la bonne société avait fait des misères à son père qui faisait partie de la classe locale petit doigt en l'air. Léger défaut que l'histoire explique et excuse. Contrairement à ce qui a été avancé, Raymond Barre avait des activités sportives. En effet, lorsqu'il se roulait les pouces, il disait : « Je fais mon jogging ». Cela l'aidait à s'endormir. D'ailleurs, depuis qu'il avait quitté l'Assemblée Nationale, celle-ci, dans le but de l'honorer, décidait pour chacun des anniversaires de ce dernier une minute de sieste. C'est lui qui, arrivé au pouvoir en France, s'est empressé d'amputer l'indice de correction des fonctionnaires en poste à La Réunion d'une part considérable. C'étaient tous des fainéants. Dans sa lancée, il a dit des fonctionnaires français que c'étaient des « nantis ». Parole forte, d'un homme fort, doté d'un bon sommeil, d'un bon appétit, jouissant d'une bonne place bien rémunérée, et d'une grande capacité de méditation, digne de notre admiration sincère. Il avait « gaign » un bon travail. Il n'a jamais fait mentir l'adage bien connu de la difficulté du travail sous les tropiques, donnant au Réunionnais qui se veut blanc une grande capacité génétique à être chef, à superviser le travail des autres, et à se plaindre que les choses ne sont pas comme elles devraient être et qu'il ne peut donc rien faire lui-même.

2) Raymond Barre, ce puissant esprit, a prononcé la phrase éternelle qui, par sa perspicacité, honore à jamais, au-delà du Réunionnais, tout le genre humain :

« Quand le moment est venu l'heure est arrivée. »

André Santini rapporte : « Raymond Barre, c'est mon compagnon de chambre : il dort à côté de moi à l'Assemblée. »

[pour ces deux citations : O. CLODONG, N. CLODONG, *Politiques et langue de bois !*, Paris, Eyrolles, 2007, p. 74].

Table des matières